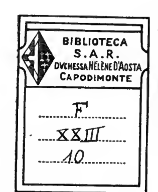

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
F
XXIII
10

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.
TOME SECOND.

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.



MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE

DE LA FOSSE,

Représentée pour la premiere fois
le 18 janvier 1698.

NOTICE
SUR LA FOSSE.

Antoine de La Fosse, sieur d'Aubigni, naquit à Paris en 1653. Il fut élevé au sein des arts. Son oncle, peintre distingué de l'école de Le Brun, eut soin de son éducation; il le produisit ensuite dans la société des artistes et des gens de lettres, où il paroît que le jeune La Fosse prit le goût de la littérature, et puisa les premieres idées du beau idéal. Il ne se borna point, comme la plus grande partie des jeunes poëtes, à recueillir quelques connoissances superficielles et à briller dans les sociétés par ces productions éphémeres que l'on appelle *des petits vers;* il voulut acquérir des talens et une réputation plus solides. Pour parvenir à ce but il recommença ses études, et reprit sur-tout la lecture des poëtes grecs, cette mine si féconde de beautés de tous les genres. Homere excitoit son enthousiasme: il traduisit en vers quelques morceaux de l'Iliade et de l'Odyssée,

qu'il ne publia jamais, et que sa modestie lui fit considérer comme de simples préludes à des travaux plus importans.

L'oncle de La Fosse l'avoit présenté à Foucher, ministre françois à Florence: le jeune poëte eut le bonheur de plaire à ce ministre, qui l'emmena en Toscane après lui avoir donné la qualité de secrétaire. La Fosse ne vit pas sans admiration cette ville superbe, le berceau des arts, pleine de grands souvenirs, et enrichie par les monumens du goût et de la libéralité des premiers Médicis. Bientôt il se fit connoître avantageusement par les gens de lettres; et la rapidité qu'il mit à se perfectionner dans la langue italienne le fit admettre dans une des académies de Florence. Les travaux de cette société littéraire n'étoient pas très importans; elle se bornoit à couronner des sonnets et des odes galantes: mais La Fosse y trouvoit le moyen de s'exercer à la poésie italienne, dans laquelle il obtint quelques succès. On a cité de lui un discours badin sur cette question: *Quels yeux sont les plus beaux des bleus ou des noirs?* Son ode de réception est infiniment

préférable à cette discussion qui entraîne nécessairement des subtilités contraires au bon goût. Le poëte aime une femme qu'on lui peint comme très inconstante ; loin de s'effrayer de ce défaut il en tire un espoir flatteur pour son amour. Je citerai de ce petit poëme deux stances qui annoncent un éleve d'Anacréon:

V'è chi mi sgrida et dice:
A che pensi, infelice?
Che fai? forse presumi
Di Filli col tuo ardore
Fermar l'instabil core.
Ferma pria venti e fiumi:
Poi sù l'alma rubella
Per te si provi arte si bella.

A tui detti rispondo:
O fato mio giocundo!
Provido ciel, che diede
A lei cor si leggiero:
Che se a l'amor primiero
Serbasse ognor la fede,
Come fissi in altrui
Ver me si volgerian gli affetti sui?

Ménage avoit fait aussi quelques bons vers dans la langue toscane; mais il n'obtint pas comme La Fosse de grands succès dans la poésie françoise. Il voulut transporter dans notre langue les petites subtilités des poëtes érotiques italiens; malheureusement il ne put imiter que leurs défauts. La Fosse au contraire n'essaya jamais de confondre le génie des deux langues; il ne tomba point dans le faux bel-esprit, et n'adopta point ces antitheses, ces cliquetis de mots que l'on trouve si souvent dans les poëtes toscans.

A son retour d'Italie, La Fosse s'attacha au marquis de Créqui : il le suivit à la guerre, et il eut le malheur de le perdre à la bataille de Luzzara, où il ne le quitta point. Il est assez singulier de remarquer que deux poëtes tragiques se trouverent à cette bataille; Campistron y accompagnoit le duc de Vendôme. La Fosse, qui s'étoit acquis l'estime du général, fut chargé de la triste commission d'apporter à Paris le cœur du marquis de Créqui.

Ce ne fut qu'à quarante-six ans que ce poëte

fit représenter sa premiere tragédie. Elle annonça un talent formé par des études solides et de longues méditations: la versification, un peu travaillée, n'offrit point la grace et l'élégance inimitable de la poésie de Racine; mais des idées fortes, rendues avec énergie et précision, mirent l'auteur bien au-dessus de Campistron. Malheureusement le choix du sujet n'étoit pas heureux; Polyxene aimant le meurtrier de son pere, Pyrrhus éprouvant le même sentiment pour celle qui a causé la mort d'Achille, ne devoient pas inspirer beaucoup d'intérêt; cependant un plan régulier, des scenes fortes et tragiques soutinrent long-tems cette piece au théâtre, où elle fut remise deux fois: le caractere altier de Pyrrhus parut sur-tout très bien tracé. Pour en donner une idée, je citerai un morceau où le fils d'Achille demande le prix des exploits de son pere; il s'adresse à Ulysse:

Seigneur, si je n'ai point mérité de salaire,
Je demande le prix des exploits de mon pere;
De Télephe par lui contraint dans ses états
A vous livrer passage après tant de combats;

De Thebes, de Lesbos, de Lyrnesse, de Chryses,
De Scyros, de Scylla, de Ténédos conquises;
Du carnage arrêtant les eaux du Simoïs;
De l'Aurore pleurant le trépas de son fils,
D'une fiere Amazone aux flots livrée en proie:
Je demande le prix du désespoir de Troie
Quand elle vit tomber sous des coups trop certains
Celui dont le bras seul reculoit ses destins.

Cette courte récapitulation de tous les exploits d'Achille est de la plus grande beauté; on doit sur-tout remarquer ce vers:

Je demande le prix du désespoir de Troie.

Deux ans après la premiere représentation de Polyxene, La Fosse donna Manlius, son chef-d'œuvre, qui le mit immédiatement après les grands maîtres.

Ce succès, depuis long-tems sans exemple, encouragea l'auteur; et il essaya de placer sur la scene Médée, dans une autre situation que celle où elle se trouve dans les tragédies de Corneille et de Longepierre: il la représente dans Athenes, à la cour du roi Egée, où, sans avoir recours aux

enchantemens, elle prend sur ce prince l'empire que donnent l'adresse et la flatterie à une femme artificieuse ; elle s'exprime ainsi après avoir développé ses projets :

C'est ce que je veux faire, et non, comme autrefois,
En armant les enfers asservis à mes lois.
Je dois craindre en ces lieux où je dois être reine
D'effaroucher les cœurs par l'éclat de ma haine.

Cette nouvelle combinaison n'eut pas le succès que La Fosse s'en étoit promis : on fit plusieurs critiques auxquelles l'auteur crut devoir répondre. « Tant de personnes considérables, dit-il, « m'ont objecté que j'avois altéré le caractere de « Médée en l'adoucissant, contre ce précepte « d'Horace, *Sit Medea ferox invictaque*, que je « me crois obligé de me justifier. J'avoue que la « colere de cette princesse n'agit pas ici comme « à Corinthe, qu'elle ne souleve pas les enfers, et « ne met pas tout en feu comme dans l'opéra qui « porte le nom de Thésée: mais j'ai considéré « qu'elle se devoit conduire autrement dans Athe- « nes, où sa fortune l'oblige à ménager la bien-

« veillance d'un peuple chez qui elle avoit trouvé « un asyle, et sur lequel elle devoit régner, et d'au- « tant plus qu'elle ne croyoit alors avoir besoin « que d'artifice pour perdre son ennemi. Médée « toute furieuse qu'elle étoit dans ses vengeances, « les conduisoit pourtant avec tout l'artifice et « tout le sang-froid imaginable : pour s'en con- « vaincre il ne faut que lire comme elle vengea « les Argonautes de la perfidie de Pélias à Iolcos, « et comme elle ménagea la punition de sa rivale « et de son mari à Corinthe : sa prudence aussi « bien que la grandeur de son courage l'avoient « mise, malgré ses cruautés, en une telle estime « qu'on dit qu'après sa mort Hercule l'épousa « dans les Champs-Elysées. Enfin pourquoi veut- « on que je lui fasse faire plus que l'histoire n'en « dit dans l'endroit de sa vie où je la repré- « sente ? »

Ces raisons paroissent très bonnes ; cependant elles ne prévalurent pas sur le premier jugement qui avoit été porté : la tragédie de Thésée ne resta point au théâtre, quoique bien conduite et écrite avec force. Cet exemple doit rendre les auteurs

dramatiques très circonspects sur les changemens qu'ils veulent faire à des caracteres connus, et qui, même d'après une fausse tradition, sont considérés par le public sous un point de vue quelconque.

Corésus et Calirrhoé eut encore moins de succès que Thésée: le caractere du principal personnage parut froid; le dévouement d'un amant qui n'est point aimé n'excita pas un intérêt assez fort, et l'on ne trouva pas dans cette piece les combinaisons savantes de Manlius. La Fosse eût multiplié ses triomphes s'il eût bien choisi les sujets de ses tragédies; malheureusement Polyxene, Thésée, et Corésus, sont au nombre de ces fables dramatiques que le plus grand talent ne présenteroit que difficilement avec quelque avantage. Campistron avoit un discernement plus juste; c'est ce qui explique pourquoi il a tant de fois réussi avec un talent bien inférieur à celui de La Fosse.

L'auteur de Manlius a donné une traduction des odes d'Anacréon. Quoique plus élégante que celle de Longepierre, elle est bien loin de

rendre les graces et la facilité aimable du poëte grec. Dans la traduction de La Fosse, les idées les plus riantes, les images les plus agréables paroissent le fruit d'un travail pénible ; on peut excepter quelques odes où le poëte de Théos est plus heureusement imité : j'en citerai deux. Anacréon se plaint des rigueurs de sa jeune maîtresse :

Orgueilleuse de ta jeunesse
Et de tes charmes si brillans,
Ne rejette point ma tendresse
Par mépris pour mes cheveux blancs :
Dans les bouquets que tu composes
Ne vois-tu pas, belle Philis,
De quel éclat brillent les roses
Quand tu mêles leur pourpre à la blancheur des lis ?

La philosophie d'Anacréon est indiquée dans l'ode suivante :

Je suis né pour mourir, ma vie est passagere :
De ma course ici bas je sais ce que j'ai fait,
Et ne puis deviner ce qui me reste à faire.
Fuyez, soucis, sagesse austere,
Tyrans d'un esprit inquiet,

Pour jamais je vous congédie:
Je veux avec le dieu du vin,
Chantant, riant, dansant, libre de tout chagrin,
Attendre la fin de ma vie.

On a recueilli plusieurs pieces fugitives de La Fosse qui annoncent un esprit aimable, quoiqu'un peu sévere: on doit distinguer deux élégies, l'une sur une passion ranimée, l'autre sur une passion éteinte. Dans une épître à la princesse de Toscane, le poëte donne quelques préceptes sur l'art de la tragédie, où il développe le principe d'Aristote sur les caracteres des personnages principaux:

Mais de ses feux content, sans trouble, sans foiblesse,
Le théâtre à regret expose la tendresse.
Il faut aux spectateurs, conduits par leurs penchans,
Du malheur qui les suit peindre les traits touchans;
Il faut les effrayer par l'exemple funeste
Ou du crime de Phedre, ou des fureurs d'Oreste:
Et lorsque d'un héros on leur peint la vertu,
S'il n'est des passions ou du sort combattu,
De l'assiette d'un cœur si ferme et si tranquille
On offre à leur foiblesse un modele inutile;
La vertu de si haut blesse leurs yeux jaloux,
Leur semble inaccessible, et les rebute tous.

Ces principes confirment ce que nous avons dit du caractere de Ladislas dans l'examen de Venceslas. On regrette que La Fosse ne les ait pas complétés en ajoutant qu'un personnage entièrement dépravé n'inspire que le dégoût et l'horreur.

Après la mort du marquis de Créqui, La Fosse obtint par le crédit du duc d'Aumont, son protecteur, la place de secrétaire-général du Boulonnois. Il avoit renoncé au théâtre, et il ne s'occupoit plus qu'à augmenter ses vastes connoissances dans la littérature ancienne. Une mort prématurée l'enleva aux lettres le 2 novembre 1708.

PRÉFACE.

Le sujet de cette tragédie se trouve dans le sixieme livre de la premiere Décade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent original tout ce qui m'a paru propre à soutenir mon ouvrage, et j'ai laissé ce que je n'ai pas cru pouvoir traiter assez heureusement. Je me suis encore appuyé de la lecture de plusieurs fameuses conjurations anciennes et modernes; et j'avoue que j'ai beaucoup emprunté, sur-tout de celle qui a été écrite en notre langue par un savant abbé assez connu par le mérite des écrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruire plusieurs critiques que j'ai entendu faire contre cette piece, je ne perdrai point de tems à les réfuter par une dissertation, et je leur donne pour réponse l'approbation dont le public a honoré mon ouvrage.

ACTEURS.

MANLIUS CAPITOLINUS.
SERVILIUS, son ami.
VALERIE.
VALERIUS, consul, pere de Valerie.
RUTILE, un des chefs de la conjuration de Manlius.
ALBIN, confident de Manlius.
TULLIE, confidente de Valerie.
PROCULUS, un des domestiques de Manlius.

La scene est à Rome, dans la maison de Manlius, située sur le Capitole.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

MANLIUS.



Perin del. Massard fils Sculp.

Connois-tu bien la main de Rutile? _ Oui._Tiens, lis.

Acte IV. Sc. II.



MANLIUS CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

D'UN tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zele éprouvé me répond du silence;
Mon courroux à tes yeux peut sans crainte éclater.
Justes dieux! quand viendra le tems d'exécuter?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injustices
Dont ces tyrans de Rome ont payé mes services?
Oui, je rends grace, Albin, à leur inimitié
Qui, me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée

Sans scrupule aujourd'hui j'envisage l'idée.
Car enfin dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du peuple contre eux j'embrassai le parti,
Je voulois seulement, leur montrant ma puissance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence;
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir
Ma fureur ne sauroit trop tôt ni trop agir:
Je veux leur faire voir par un éclat terrible
A quel point Manlius au mépris est sensible;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui, seigneur; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un peuple variable, incertain et timide,
Dont le zele d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses protecteurs un appui fastueux,
Et qui dans le péril tremble et les abandonne,
Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne?
Vous même qui deviez par cent et cent bienfaits
Le croire à votre sort attaché pour jamais,
Lorsque d'un dictateur l'injuste tyrannie
Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
Tout ce peuple, seigneur, pour vous-même assemblé,
De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le sénat à me rendre.
Leur repentir accroît leur zele et mon espoir;

Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
Et que pour abolir une injuste puissance
Tout le succès dépend de leur persévérance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans chefs, combien ont réussi!
Ils ont fait des tribuns dont l'appui salutaire
A l'orgueil des consuls est un frein nécessaire;
Aux plus nobles emplois on les voit appelés;
Les plus fiers des Romains par eux sont exilés;
Ils ont forcé les grands, en leur donnant leurs filles,
A souffrir avec eux l'union des familles;
Ils se font partager les terres des vaincus:
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus,
Que leur montrer un chef dont les soins, le courage,
Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, seigneur, qu'à haute voix
Par-tout des sénateurs vous décriez les lois?
Quoi! ne craignez-vous point qu'une audace si fiere
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumiere?

MANLIUS.

Non, Albin; leur orgueil qui me brave toujours
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours:
Ils connoissent trop bien Manlius inflexible;
Ils me soupçonneroient à me voir plus paisible;
En me déguisant moins je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux;
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,

J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien; vous avez tout prévu:
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste!
Cet écueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'asyle de nos dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez; son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage et du zele
De tant d'amis armés pour la même querelle?
De Rutile sur-tout, ce guerrier généreux,
Qui, pressé des arrêts d'un sénat rigoureux,
Eût, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires,
Fini dans les prisons sa vie et ses miseres?
Et quel bonheur encor que sans être attendu
Servilius hier se soit ici rendu?
Des devoirs d'un ami qu'avec zele il s'acquitte!
A peine, loin de Rome, il apprend dans sa fuite
Du sénat contre vous l'arrêt injurieux,
Que pour vous secourir il revient en ces lieux:
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie,
A son pere par lui si hautement ravie,
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Eh! quels transports de joie a-t-il fait éclater
Lorsqu'en vous embrassant il s'est vu hors d'alarmes!
Que pour lui vos desseins doivent avoir de charmes!

MANLIUS.

Il n'en sait rien encore, et je voulois, Albin,

Sans témoin avec lui m'en ouvrir ce matin;
Mais, l'aurois-tu pensé? la triste Valerie,
Tremblante pour ses jours, et sur ses pas partie,
Est dans Rome en secret entrée heureusement,
Et chez moi pour le joindre arrive en ce moment.
Mais je vais au plutôt pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCENE II.

MANLIUS, ALBIN, PROCULUS.

PROCULUS.

Pour vous voir Valerius s'avance,
Seigneur.

MANLIUS.

Valerius! Quel important souci
Oblige ce consul à me chercher ici?
Auroit-il su déja que sa fille enlevée
Après Servilius chez moi fût arrivée?
(*à Albin.*)
Va, cours les avertir, et qu'ils ne craignent rien:
Tu chercheras Rutile après cet entretien.

(*Proculus et Albin sortent.*)

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

Je viens savoir de vous, seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit qui se répand et blesse votre gloire.
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré
Croit y jouir par vous d'un asyle assuré;
Il ose se flatter que contre ma vengeance
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oui, seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter;
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je sais me garantir de cette erreur commune
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Régler sur son caprice et ma haine et mes vœux.
Ce qu'il a fait, seigneur, vous semble un crime affreux;
C'est ce qu'on ne voit pas avec tant d'évidence
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance:
Mais, quoi qu'il en puisse être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, seigneur, des plus grands cœurs chérie,
De n'avoir point d'amis plus chers que la patrie,
De sacrifier tout au maintien de ses droits:
Votre ami par son crime en a blessé les lois;

A vos yeux comme aux miens il est par-là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tous les mécontens prendre les intérêts,
Les combler de faveurs, ordinaire industrie
De qui veut à ses lois asservir sa patrie?

MANLIUS.

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secretes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand par un doux accueil
J'appaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des miseres d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager:
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple par elle on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas par les mêmes bienfaits
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du sénat appaiser les alarmes
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,

Du salut d'un état sont-ils les fondemens?
Mes bienfaits vous font peur, et d'un esprit tranquille
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille;
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux;
De la paix, de la guerre il est lui seul l'arbitre:
Ses collegues soumis et contens d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout lè pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui:
Mais que deveniez-vous avec ce grand appui
Si dans le tems que Rome aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendoit ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole:
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déja battus, saisis d'effroi;
C'est moi qui par ce coup préparai sa victoire,
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu;
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce sénat, ces consuls, sauvés par mon courage
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,

M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent pour salaire
La splendeur de ma race et du nom consulaire!

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zele anime son courage;
Que suivre ses conseils du succès assurés,
C'est obéir aux dieux qui les ont inspirés.
Avons-nous à rougir de cette obéissance
Par qui croît notre gloire et notre indépendance?
N'est-ce pas là le but d'un cœur vraiment romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'état, pour sa gloire;
Vos desseins sont pareils, et je veux bien le croire:
Mais, à parler sans fard, est-ce sans fondement
Que Rome inquiétée en jugeoit autrement?
Et quels soupçons sur-tout ne dut pas faire naître
Ce jour où, devant nous forcé de comparoître,
Votre parti nombreux et celui du sénat
Sembloient deux camps armés résolus au combat?
Quels flots de sang romain s'alloient alors répandre
Si jusqu'au bout le peuple eût osé vous défendre?
On croyoit que vos soins réglés sur ce succès
A tout parti suspect fermeroient tout accès;

Mais de Servilius appuyant l'insolence...

MANLIUS.

Pour vous parler, seigneur, je le vois qui s'avance;
Peut-être en l'écoutant un sentiment plus doux
Prendra dans votre cœur la place du courroux:
Je vous laisse tous deux.

(*il sort.*)

SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

Que me veut ce perfide?

SERVILIUS.

Seigneur, si votre aspect m'étonne et m'intimide,
Je sais trop à quel point je vous suis odieux;
J'en fais tout mon malheur, j'en atteste les dieux:
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colere un moment voulez-vous bien m'entendre?

VALERIUS.

Et quel est ton espoir? qu'oses-tu souhaiter?
Moi que tranquillement je puisse t'écouter!
Moi j'oublierois ce jour où, préparant ta fuite,
Trop sûr d'être avoué de ma fille séduite,
Jusqu'au pied des autels ton amour furieux
Vint des bras d'un époux l'enlever à mes yeux!
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice

Devrois-je...?

SERVILIUS.

Eh! pouviez-vous avec quelque justice
De mon rival, seigneur, récompenser la foi
D'un prix que vous saviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux consulter et mes droits et ma gloire;
Et si ce jour fatal frappe votre mémoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit
Où parmi le carnage, et la flamme, et le bruit,
A vos yeux éperdus les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valerie.
Que faisoit mon rival en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs: je servois tous les deux;
Je combattis pour l'une, et je vous sauvai l'autre:
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osai de mes travaux vous demander le fruit;
Et par votre refus au désespoir réduit,
Mon bras contre un rival superbe et téméraire
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vu faire.

VALERIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des lois;
Tu prétendois en eux triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême:
Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, et je la perds par toi :
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avoit promise;
Sur eux comme sur moi tu crois l'avoir conquise;

Tu me traites enfin en ennemi vaincu:
Pour me donner ce nom que me reproches-tu?
Si ma promesse ailleurs engageant Valerie
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,
De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! sur moi vos bienfaits avoient beau se répandre,
Vous m'ôtiez plus, seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre:
Valerie avoit seule et mon cœur et mes vœux;
Ce qui n'étoit point elle étoit au-dessous d'eux;
Sans elle tous vos dons, loin de me satisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire?
Tous mes raisonnemens ne font que vous aigrir.
Eh bien! ce n'est qu'à vous que je veux recourir;
Pour ne devoir qu'à vous ma grace tout entiere
J'implore ici pour moi votre bonté premiere.
Plus je parois, seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux:
Vos aïeux et les miens, que cet hymen assemble,
Peuvent sans honte...

VALERIUS.

Eh bien! parlons d'accord ensemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'appaiser?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand que puis-je refuser?
Parlez, seigneur, parlez.

VALERIUS.

Ta valeur, ta naissance,
Peuvent faire, il est vrai, chérir ton alliance;
Mais je la tiens coupable, et ne te connois plus
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius,
A ce superbe esprit suspect à sa patrie.
Sois, si tu veux, fidele à flatter sa furie;
Mais dégage mon sang du sort et des forfaits
Où pourroient quelque jour t'entraîner ses projets;
Romps aujourd'hui de gré ce que tu fis de force;
Entre ma fille et toi souffre enfin un divorce;
Ou, pour mieux m'expliquer, choisis dès aujourd'hui
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui:
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire;
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pu m'ébranler
De ce fer à vos yeux je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en est assez: adieu.

(*il sort.*)

SCENE V.

SERVILIUS.

Moi, pour fuir ta furie,

Moi, trahir Manlius, ou perdre Valerie!
Barbare! ce dessein passe tous tes efforts:
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts;
Pour les en arracher il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, assouvis la fureur qui t'inspire;
De quels traits si cruels me peut-elle percer
Qu'ils puissent...? Mais je vois Valerie avancer.
O justes dieux! témoins de ma flamme immortelle,
Jugez-en à sa vue; ai-je trop fait pour elle?

SCENE VI.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

Eh bien! vous avez vu mon pere en ce moment;
De tout votre entretien quel est l'évènement?
Sa grace et son aveu sur l'hymen qui nous lie
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie?
Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux?
Quel malheur...?

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux,
Où tant de grands héros ont reçu la naissance,
Où la faveur des dieux fait sentir leur présence,
Où de tout l'univers, s'il faut croire leur voix,
Les peuples asservis prendront un jour des lois,
Cette Rome, en un mot, ma patrie et la vôtre?

Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect désormais ne nous est plus permis,
Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALERIE.

Je vous entends, seigneur; rien ne fléchit mon pere:
Il faut en quittant Rome éviter sa colere;
Mais j'en suis peu surprise; ô destins rigoureux!
Le sort d'une mortelle eût été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête
Dont ses ressentimens menacent votre tête;
Par un plus long séjour cessons de l'irriter:
Rien ne doit plus, seigneur, ici nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis; nous fuyons, mais ensemble:
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien.
Eh! peut-on être heureux sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus ici, seigneur, besoin de votre zele:
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement;
D'un séjour si suspect allons, fuyons la vue;
Venez: que de ma foi la vôtre convaincue
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa patrie, et ses dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidele! ô vertu que j'adore!
Quel exil avec vous peut m'affliger encore?
Quel bien me peut manquer? Je conserve pour vous

Tous les feux d'un amant dans le cœur d'un époux ;
Que dis-je? vos beautés, vos vertus dans mon ame
Allument de plus près une plus vive flamme;
Et mon cœur, chaque jour surpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.
Oui, Valerie, allons, fuyons ce lieu funeste:
Mais voyons avant tout un ami qui me reste;
Et dans notre embarras, dont ses yeux sont témoins,
Demandons-lui tous deux ses avis et ses soins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Non, je n'approuve point cette seconde fuite,
Ami : ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à son amour ton amitié trahie?
Plût aux dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs... Mais vaine idée! inutiles souhaits!
Tu vois par quel crédit et par quelle puissance
Valerius ici peut hâter sa vengeance;
Qu'en vain contre un sénat trop déclaré pour lui
Tes soins officieux m'offriroient un appui;
Et lorsque loin de Rome une fuite facile
Peut contre leur pouvoir m'assurer un asyle,
Dois-je dans les périls d'un amour malheureux

Engager sans besoin un ami généreux?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux fuiras-tu ta fortune?
Où prétends-tu traîner une vie importune ?
Quelle ressource encore y pourras-tu trouver?
Sais-tu dans le sénat ce qui vient d'arriver?
Jusqu'où Valerius a porté sa colere?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t-il donc fait?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'est peu, pour t'accabler, que le sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel;
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laisse,
Tes biens te sont ravis, tes titres, ta noblesse,
Ta maison, dont bientôt les trésors précieux
Vont être le butin du soldat furieux,
Et qui, par mille mains aussitôt démolie,
Va dans ses fondemens tomber ensevelie:
Pour remplir cet arrêt déja l'ordre est donné;
Le fier Valerius lui-même l'a signé.
En un mot tu perds tout; et dans ce sort funeste
Juge s'il te suffit de partager le reste
Des biens qu'avec mon sang versé dans les combats
J'ai prodigués en vain en servant ces ingrats.

SERVILIUS.

Ainsi, pere cruel, ainsi ta barbarie,

En éclatant sur moi, tombe sur Valerie:
Son sort au mien uni devoit... Ah! Manlius,
Tu sais dans les périls quel est Servilius;
Tu sais si jusqu'ici le destin qui m'outrage
Au moindre abaissement a forcé mon courage.
Mais quand je songe, hélas! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté dont la foi, la constance
Ne peut trop exiger de ma reconnoissance,
Je perds à cet objet toute ma fermeté;
Et pardonne, de grace, à cette lâcheté,
Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes,
Dans ton sein généreux me fait verser des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! ah! plutôt par tes vaillantes mains
Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains!
Des larmes! jusque-là ta douleur te possede!
Il est pour la guérir un plus noble remede,
Un privilege illustre, un des droits glorieux
Qu'un homme tel que toi partage avec les dieux;
La vengeance. Ma main secondera la tienne:
Notre sort est commun; ton injure est la mienne;
C'est à moi qu'on s'adresse, et dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Unissons, unissons dans la même vengeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offense;
De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu;

Perdons et sénateurs et consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce discours obscur ta voix et ton visage
Relevent mon espoir, raniment mon courage.
Tu sembles méditer quelque important projet;
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi ton cœur, par sa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis pour chefs de l'entreprise;
Et gagné par mes soins, ou par leur entremise,
Le peuple a su choisir pour traiter avec moi
Rutile, dont tu sais la prudence et la foi.
Pour en hâter le tems, trop lent à ma vengeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence:
Tout me flatte. J'ai su pour l'effet de mes vœux
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider sans pouvoir s'entre-nuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir légitime:
Non qu'il m'aveugle assez pour me faire penser
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser;

Je sais trop quels revers tout-à-coup il déploie:
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voie
Manlius périssant en voulant se venger,
Que Manlius vivant qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vengeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non; je fais les mêmes vœux;
J'écoute avec transport ton dessein généreux,
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie
Qu'ils sauront à mon zele ajouter ma furie.
Commande seulement. Sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras?
Faut-il qu'avec ma suite, affrontant leurs cohortes,
Du sénat en plein jour j'aille briser les portes,
Ou renverser sur eux leurs palais embrasés?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux disposés.

MANLIUS.

Je te veux avant tout présenter à Rutile:
Comme il est d'un esprit exact et difficile,
Il faudra qu'un serment, où tous se sont soumis,
De ta foi dans ses mains assure nos amis;
Et tu comprends assez sans qu'on t'en avertisse
Que, soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice,
A tous autres après et tes yeux et ton front
En doivent dérober le mystere profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche...

MANLIUS.

Laisse- moi lui parler. Je le vois qui s'approche;
Mais ne t'éloigne pas: je vais te rappeler.
(*Servilius se retire à l'écart.*)

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin il n'est plus tems, seigneur, de reculer.
Nous avons, par nos soins et par nos artifices,
Du sort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions, et non plus des conseils :
La longueur est funeste à des desseins pareils.
Peut-être avec le tems mes soins, aidés des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajouteroient d'autres;
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à présent,
En avoir joint ensemble un nombre suffisant,
De peur qu'un coup du sort les rompe ou les divise,
Il faut s'en prévaloir et tenter l'entreprise.
Quel tems, d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!
Le sénat déclarant la guerre aux Circeyens,
Doit, pour la commencer sous un heureux auspice,
Venir au Capitole offrir un sacrifice;
Quel tems, dis-je, quel lieu propice à nos desseins!
Un tems où tout entier il se livre en nos mains;
Un lieu dont je suis maître, où les portes fermées

A nos libres fureurs l'exposent sans armées.
Le jour n'en est pas pris; mais pour s'y préparer
Des sentimens du peuple il se faut assurer;
Il faut contre un sénat, dont il hait la puissance,
Par nos soins redoublés irriter sa vengeance.
La peur d'être suspect lui défend de me voir;
Mais en vos soins, seigneur, je mets un plein espoir;
Je sais qu'en nos projets l'ardeur qui vous inspire
Vous saura suggérer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'est pas tout encor; vous avez su, je croi,
Qu'hier Servilius est arrivé chez moi,
Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise?

RUTILE.

Comment? par vous, seigneur, sait-il notre entreprise?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement?...

RUTILE.

Je m'explique à regret,
Et voudrois étouffer un scrupule secret,
Si vos desseins trahis n'exposoient que ma vie;
Mais sur moi de son sort un grand peuple se fie.
Je dois craindre, seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi;
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquitte.
Je connois votre ami, je sais ce qui l'irrite,
Qu'il peut en nous aidant relever son destin;
Mais au sang du consul l'hymen l'unit enfin,
D'un superbe consul, proscrit par notre haine;

Et quoi qu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux,
Est-il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât, seigneur, l'oubli de sa vengeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance?
Sur quelques droits puissans que se fonde aujourd'hui
Cette ferme amitié qui vous répond de lui,
L'amour y peut-il moins? en est-il moins le maître?
Que dis-je? s'il falloit que le hasard fît naître
Quelque intérêt qu'entre eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'amour à céder?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce soupçon qui l'offense
Il suffit à vos yeux de sa seule présence...
Venez, Servilius.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS, RUTILE.

SERVILIUS

Quel destin glorieux,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein que l'on m'a fait connoître
Doit... Mais quelle froideur me faites-vous paroître?
Vous serois-je suspect? ai-je en vain prétendu...

RUTILE.

Pourquoi le demander? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oui, seigneur; et bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi-même j'applaudis à votre défiance;
Moi-même, comme vous, je récuse la foi
D'un ami trop ardent, trop prévenu pour moi;
Et ne veux point ici, par un serment frivole,
Rendre envers vous les dieux garans de ma parole;
C'est pour un cœur parjure un trop foible lien:
Je puis vous rassurer par un autre moyen.
(*en montrant Manlius.*)
Je vais mettre en ses mains, afin qu'il en réponde,
Plus que si j'y mettois tous les sceptres du monde,
Le seul bien que me laisse un destin envieux:
Valerie est, seigneur, retirée en ces lieux;
De ma fidélité voilà quel est le gage.
A cet ami commun je la livre en otage,
Et moi, pour mieux encor vous assurer ma foi,
Je réponds en vos mains et pour elle et pour moi.
Témoin de tous mes pas, observez ma conduite;
Et si ma fermeté se dément dans la suite,
A mes yeux aussitôt prenez ce fer en main;
Dites à Valerie, en lui perçant le sein:
« Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
« Servilius par moi t'assassine lui-même »;
Et dans le même instant, tournant sur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur; qu'il soit aux yeux de tous
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours après il serve de pâture.

(A Manlius.)

Vous, seigneur, de ma part allez la préparer
A voir pour quelques jours le sort nous séparer;
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux et calmer ses alarmes.

(Manlius sort.)

SCENE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur;
Je vois d'un œil charmé votre noble fureur:
De votre foi pour nous c'est le plus sûr otage;
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres qui seroient plus défians que moi:
Car enfin le projet où s'unit notre zele
Est tel qu'en vain chacun répond d'un bras fidele;
Il ne porte au péril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant, pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, seigneur, et vous rends à vous-même:
Consultez Manlius; qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups,
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,
Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter des chagrins superflus,
Je fuirai Valerie, et ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'appaiser sa tristesse:
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur
Que l'espoir du succès qui flatte ma fureur.
(*il sort.*)

SCENE V.

RUTILE, *seul.*

Son front et ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pu davantage.
Cependant c'est peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment:
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance.
Allons exécuter notre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver si son cœur
Du dessein qu'il embrasse a compris la grandeur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Non, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que sans me voir Servilius me quitte,
Qu'un autre vient pour lui me porter ses adieux?
Quel est de son départ le but mystérieux?
Quel dessein forme-t-il lorsque Rome l'exile?
Il vient d'entretenir Manlius et Rutile:
Est-ce par leur conseil que, s'éloignant de moi,
Il commence à cacher ses secrets à ma foi?
Mais quelque espoir me reste, et fait que je respire:
Il est chez Manlius, on vient de te le dire;
Je veux le voir sortir, je veux l'attendre ici.

TULLIE.

Madame, quel sujet vous peut troubler ainsi?
Craignez-vous qu'un héros si grand, si magnanime
Vous veuille abandonner au sort qui vous opprime?
Connoissez-vous si mal un cœur si généreux?

Ah ! perdez des frayeurs indignes de ses feux:
De sa fidélité vos malheurs sont un gage;
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage,
Vous qui si hautement faites voir en ce jour
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour?

VALERIE.

Déja sur ces raisons j'ai condamné ma crainte;
Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,
Que, troublant le repos qu'il commence à goûter,
D'autres soupçons affreux le viennent agiter.
Je ne saurois plus vivre en ce cruel supplice,
Tullie : avant qu'il parte il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'est lui, madame.

VALERIE.

Laisse-nous.

(*Tullie sort.*)

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS, *à part.*

Oui, sénat, ton orgueil va tomber sous mes coups,
Et je viens de choisir le poste où ma furie...
Mais que vois-je?

VALERIE.

Ah ! seigneur, vous fuyez Valerie!

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de tristes adieux?
Croyez-vous par vos pleurs ébranler ma constance?

VALERIE.

Non, seigneur, je n'ai plus de si haute espérance.
Il est vrai, jusqu'ici, charmé de ses liens,
Votre cœur à mes vœux soumettoit tous les siens;
Mes moindres déplaisirs inquiétoient son zele;
Mais ce tems-là n'est plus; ce cœur est un rebelle
Que l'hymen enhardit par ses superbes droits
A mépriser enfin la douceur de mes lois.
Il me fuit, il me laisse, en proie à mille alarmes,
Percer le ciel de cris, me noyer dans mes larmes;
Et montre en m'affligeant un courage affermi,
Plus que s'il se vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie? est-ce à moi que s'adresse
Ce reproche odieux que fait votre tendresse?
Est-ce moi dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs?

VALERIE.

Non, vous ne l'êtes plus: lorsque je vous écoute,
Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute;
Votre aspect rend le calme à mon cœur agité;
Mais, pour n'abuser pas de ma facilité,
Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre
Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre.

Tout prêt à me quitter ne me déguisez rien;
Dites-moi...

SERVILIUS.

C'est assez: quittons cet entretien,
Valerie; et sur moi quel que soit votre empire,
Respectez un secret que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? Ah! connoissez-moi mieux,
Et que mon sexe ici ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le péril, qu'un secret importune,
Mais comme la moitié d'un héros, d'un Romain,
Comme un fidele ami reçu dans votre sein,
Qui sut depuis long-tems, par une heureuse étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude
D'un zele généreux, du mépris de la mort,
D'une foi toujours ferme en l'un et l'autre sort.
Mon cœur peut désormais tout ce que peut le vôtre;
Et de quoi que le ciel menace l'un et l'autre,
Pour vous je puis sans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontés pour moi n'ont que trop su paroître,
Et mon sang est trop peu pour les bien reconnoître;
Mais avec tant d'ardeur pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne votre puissance.
Les secrets que je cache à votre connoissance

Sont tels.... Mais où se vont égarer mes esprits?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain : j'ai tout compris;
Notre départ remis, votre fureur secrete,
Dont cet air sombre et fier m'est un sûr interprete,
Votre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi:
Vous voulez vous venger de mon pere.

SERVILIUS.

Qui! moi?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire;
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile et Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liés:
De là ces entretiens où l'on craint ma présence;
Et, s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Après ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins que la perte d'un homme:
De ses affronts récens encor tout furieux,
Sur le sénat sans doute il va faire...

SERVILIUS.

Grands dieux!

Qu'osez-vous pénétrer? Savez-vous, Valerie,
Quel péril désormais menace votre vie?
Que votre sûreté dépend à l'avenir

D'effacer ce discours de votre souvenir?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de votre vie, ensemble et de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'otage de ma foi;
Je le suis de la vôtre.

VALERIE.

Ah! je frémis d'effroi!
Moi l'otage odieux d'une aveugle furie
Par qui doivent périr mon pere et ma patrie!

SERVILIUS.

Ah! retenez vos cris. Est-ce là ce grand cœur?

VALERIE.

Oui, c'est lui, qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action si noire.
Vous à votre vengeance immoler votre gloire?
Contre votre pays former de tels desseins?
Vous au sang de mon pere oser tremper vos mains?
En ce jour, il est vrai, son courroux redoutable
Vient de combler les maux dont le poids nous accable;
Mais c'est mon pere enfin, seigneur, pouvez-vous bien
Verser vous-même un sang où j'ai puisé le mien;
A qui même est uni le sang qui vous fit naître?
Quoi! sans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur, jusqu'à ce jour si grand, si généreux,
Médite avec plaisir tant de meurtres affreux?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ses auteurs elle est toujours fatale,
Et qu'en proie au remords qui suit ses noirs effets,

Souvent les mieux vengés sont les moins satisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,
Moins à venger mes maux qu'à sauver ma patrie:
Ce n'est point pour la perdre un sanglant attentat;
Je verse un mauvais sang pour en purger l'état.

VALERIE.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre?
De qui prétendez-vous sauver votre pays?
Du sénat, des consuls, par le peuple haïs.
Ah! d'un peuple insensé suivez-vous les caprices?
Et quoi que le sénat ait pour vous d'injustices,
Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux,
N'est-il pas et plus juste et plus digne de nous
De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie,
Que de voir dans les pleurs toute notre patrie?
Ne croyez pas pourtant qu'après un tel discours
Je trahisse un secret d'où dépendent vos jours;
Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien n'égale:
Mais si pour désarmer votre fureur fatale
Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appui,
J'en atteste les dieux, je péris avec lui.
Je vous laisse y penser.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

SERVILIUS.

Par quel destin contraire
A-t-elle pénétré ce dangereux mystere?
Quel embarras fatal! je n'ai pu rien nier;
C'étoit un artifice inutile et grossier:
J'ai dû, pour la contraindre à garder le silence,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre, après tout, d'un cœur tel que le sien?
Mais n'ai-je rien moi même à soupçonner du mien?
Quel trouble en l'écoutant, quelle pitié soudaine
Pour nos tyrans proscrits vient d'ébranler ma haine!
Qui? moi? je douterois d'un si juste courroux?
Je pourrois... Non, ingrats! non, vous périrez tous;
L'arrêt en est donné par ma haine immortelle.

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Ami, je viens t'apprendre une heureuse nouvelle:
Le sénat pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux sacrifice ordonne les apprêts;
C'est demain pour l'offrir qu'il doit ici se rendre;
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre:

Cependant Valerie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en otage;
De Rutile par-là j'ai dû guérir l'ombrage:
Devant lui seulement prends garde qu'aujourd'hui...
Mais il entre.

SCENE V.

MANLIUS, RUTILE, SERVILIUS.

RUTILE, *à part.*

Je vois Manlius avec lui;
C'est ce que je souhaite. Éprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre visage,
Seigneur? de nos amis que faut-il espérer?

RUTILE.

Tout, seigneur. Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets;
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il falloit saisir ce tems propice.
Tout transporté de joie à voir qu'en ces besoins
Leur zele impatient eût prévenu mes soins;
Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime:

Tout est prêt pour demain; et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans,
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à-tour à resserrer nos chaînes?
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagêmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes;
Ce que devoient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer;
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits que sur notre passage
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage:
Qu'une pitié sur-tout, indigne de leur cœur,
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur,
Femmes, peres, enfans, tous ont part à leurs crimes;
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes;
Tous doivent... Mais, seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Votre visage change, et votre cœur frémit?

SERVILIUS.

Oui; si près d'accomplir notre grande entreprise,

Je frémis à vos yeux de joie et de surprise;
Et mon cœur moins ému ne croiroit pas, seigneur,
Sentir autant qu'il doit un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, et m'écoutez. J'ajoute:
Ils n'ont de nos desseins ni lumiere ni doute;
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil
La foudre les réveille au bord de leur cercueil:
Et lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs par-tout étaleront l'ouvrage,
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorans pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnoit l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussiere épars,
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre par d'autre voie à l'état agité
L'innocence, la paix, enfin la liberté.
Chacun à ce discours, qui flatte son audace,
Sur son espoir prochain s'applaudit et s'embrasse;
Chacun par mille vœux en hâte les momens,

Et pour vous à l'envi fait de nouveaux sermens.

MANLIUS.

Ainsi donc à vos vœux la fortune propice
A conduit nos tyrans au bord du précipice,
Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leurs mépris;
Mais quel effort, seigneur, quel assez digne prix
M'acquittant à vos soins...

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur que vous pourriez me faire:
Mais cet ami veut bien que sur mes intérêts
Je n'explique qu'à vous mes sentimens secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, seigneur.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

Par quel bonheur extrême
Vous puis je...

RUTILE.

En me servant vous vous servez vous-même,
Seigneur. Il vous souvient des sermens que j'ai faits
Lorsqu'avec nos amis j'embrassai vos projets;
Je jurai devant tous que, si j'avois un frere

Pour qui m'intéressât l'amitié la plus chere,
Quand tous deux en même heure ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même séjour,
Le ciel auroit uni par les plus fortes chaînes
Nos vœux, nos sentimens, nos plaisirs, et nos peines;
Si ce frere si cher, troublé du moindre effroi,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de foi,
Par moi-même aussitôt sa lâcheté punie
Préviendroit notre perte et son ignominie.
Vous louâtes, seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun après vous fit le même serment.

MANLIUS.

Eh bien?

RUTILE.

Voici le tems qu'un effort nécessaire
Doit de votre serment prouver la foi sincere.

MANLIUS.

Sur qui?

RUTILE.

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit:
Tandis qu'il m'écoutoit, rêveur, triste, interdit,
Les yeux mal assurés, il m'a trop fait connoître
Un repentir secret dont il n'est pas le maître:
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes;
Mais selon nos sermens elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus que dans un tel dessein

Le soupçon bien souvent doit passer pour certain;
Et qu'il vaut mieux encor, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord:
De lui, de son otage il a conclu la mort;
Et si quelque pitié s'emparant de notre ame
Force notre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle soit en lieu sûr gardée étroitement,
Et qu'il soit immolé, lui qui rompt le serment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera? vous? Que m'osez-vous dire?
Quelle est cette fureur qu'un soupçon vous inspire?
Sachez que, devant moi par tout autre outragé,
Son honneur par ce bras seroit déja vengé:
Mais je vous rends justice, et crois que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance:
Faites-moi même grace, et, calmant votre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi;
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par-là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez; il faut qu'en cet instant
J'éclaircisse avec vous ce soupçon important.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERVILIUS.

Où m'égaré-je? où suis-je? et quel désordre extrême
Guide au hasard mes pas, et m'arrache à moi-même?
Quel changement subit! ô vengeance! ô courroux!
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir;
Ah! si le seul récit m'a pu faire frémir,
Quel serai-je, grands dieux, au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible?
Ah! fuyons; dérobons nos mains à ces forfaits...
Mais où fuir? en quels lieux te cacher désormais
Où dans des flots de sang Rome entiere noyée
Ne s'offre pas sans cesse à ton ame effrayée?
En la laissant périr ne la trahis tu pas?
Et même tes amis, qui comptoient sur ton bras?
Envers les deux partis ta fuite est criminelle.

Non, non; pour l'un des deux il faut fixer ton zele:
Pour tenir tes sermens, il faut tout immoler;
Ou bien, pour sauver Rome, il faut tout révéler...
Tout immoler? ton cœur marque trop de foiblesse;
Tout révéler? ton cœur y voit trop de bassesse;
Tu perdrois tes amis. Eh! quel choix feras-tu?
Deux écueils opposés menacent ta vertu;
En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O vous, dont l'équité sert d'exemple à la nôtre,
Vous, qui de la vertu nous prescrivez les lois,
Dieux justes, dieux puissans, souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidele à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin malgré lui dans les pieges du crime?

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE, *à part les deux premiers vers.*
Ciel, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi jusqu'au bout ton appui souverain!...
Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude,
Quels soucis différens vous doivent partager:
Mais votre cœur enfin veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie
Sauve tous vos amis en sauvant la patrie?
Nous le pouvons, seigneur, sans danger, sans effort:

Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord;
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.

Comment?

VALERIE.

Il faut oser révéler l'entreprise,
Mais ne la révéler qu'après être assurés
Que le sénat pardonne à tous les conjurés:
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service?

SERVILIUS.

Qu'entends-je, Valerie? et qui me croyez-vous?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sais à vos amis quel serment vous engage,
Et vois tout l'embarras que votre ame envisage,
Quels noms dans leur colere ils pourront vous donner;
Mais un si vain égard doit-il vous étonner?
Est-ce un crime de rompre un serment téméraire
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis?
Quoi! pour ne pas rougir devant quelques amis
Que séduit et qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant votre patrie,
Devant tout l'univers? Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment?
De l'un et l'autre ici comprenez mieux la suite :

Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite;
Si nous osons parler, quel malheur craignons-nous?
Rome entiere est sauvée, et leur pardonne à tous;
Et quand, de ce bienfait consacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous seront rendus
Leurs reproches alors seront-ils entendus?
Enfin retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage;
Figurez-vous, seigneur, qu'en ces affreux débris
Des enfans sous le fer vous entendez les cris;
Que, les cheveux épars, et de larmes trempée,
Une mere sanglante, aux bourreaux échappée,
Vient, vous montrant son fils qu'elle emporte en ses bras,
Se jeter à genoux au-devant de vos pas:
Votre fureur alors est-elle suspendue,
Un soldat inhumain l'immole à votre vue;
Et du fils aussitôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir sur vous le lait avec le sang:
Soutiendrez-vous l'horreur que ce spectacle inspire?

SERVILIUS.

Par les dieux immortels, appuis de cet empire,
Ces mots sont des éclairs qui, passant dans mon cœur,
Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur;
Vaincu par ma pitié... Mais quoi! Rome inhumaine,
Tu devrois ton salut aux objets de ta haine?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits?

Le forcer... non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie?

SERVILIUS.

Non; votre amour suffit au bonheur de ma vie;
Vous seule remplissez tous les vœux de mon cœur.
Ah! pourquoi, justes dieux, un si charmant bonheur
Ne m'est-il pas donné plus pur et plus paisible?
Quels orages y mêle un destin inflexible!

VALERIE.

Et pourquoi donc, seigneur, ne les pas détourner?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre; et, puisqu'il faut tout dire,
De la foi du sénat j'ai ce que je desire:
Il m'a tout accordé, de peur d'être surpris.

SERVILIUS.

O dieux! sans mon aveu qu'avez-vous entrepris?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le silence:
Sur vous des conjurés je craignois la vengeance;
Mais enfin ce parti met tout en sûreté.
Sans votre aveu, seigneur, j'ai tout exécuté;
A vous persuader je voyois trop de peine.
C'est moi seule par-là qui m'expose à leur haine;
Et quoiqu'en vous nommant j'aie agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuser devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait? ô ciel! par quel reproche horrible

S'en va me foudroyer leur colere terrible!
Et que me servira de vous désavouer?
Après qu'ils sont trahis, ce seroit les jouer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre
Le secret que par vous le sénat vient d'entendre;
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous?
C'en est fait, Valérie, évitez leur courroux;
Fuyez ce lieu fatal où va cheoir la tempête:
Je ne veux à ses coups exposer que ma tête.

VALERIE.

Allez; ne craignez rien... Mais on vient vers ces lieux.
D'un témoin défiant il faut craindre les yeux;
Quittons-nous, et gardons de rien faire connoître.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

SERVILIUS.

Dans le trouble où je suis qui vois-je encor paroître?
Seroit-il averti de ce qui s'est passé?
De quel front soutenir son visage offensé?
N'importe, demeurons; et dans un tel orage
Après notre pitié montrons notre courage...
Mais dans quelle pensée est-il enseveli?

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Connois-tu bien la main de Rutile?

SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens, li.

SERVILIUS *lit.*

« Vous avez méprisé ma juste défiance.
« Tout est su par l'endroit que j'avois soupçonné:
« C'est par un sénateur de notre intelligence
« Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
« Fuyez chez les Veïens, où notre sort nous guide:
« Mais, pour flatter les maux où ce coup nous réduit,
« Trop heureux en partant si la mort du perfide
« De son crime par vous lui déroboit le fruit! »

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi?...

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre:
Frappe, dis-je; ton bras ne sauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? où vas-tu t'égarer?
Sais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer?

SERVILIUS.

Oui, je sais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur que je t'offre en victime;
Que ma foi démentie a trahi ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein!
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un ami dans les traits d'un perfide?
Qui, toi, tu me trahis! l'ai-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il est vrai, Manlius: peut-être je l'ai dû;
Peut-être, plus tranquille, aurois-tu lieu de croire
Que sans moi tes desseins auroient flétri ta gloire;
Mais enfin les raisons qui frappent mon esprit
Ne sont pas des raisons à calmer ton dépit;
Et je compte pour rien que Rome favorable
Me déclare innocent quand tu me crois coupable.
Je viens donc par ta main expier mon forfait:
Frappe; de mon destin je meurs trop satisfait,
Puisque ma trahison, qui sauve ma patrie,
Te sauve en même tems et l'honneur et la vie.

MANLIUS.

Toi me sauver la vie?

SERVILIUS.

Et même à tes amis:

A signer leur pardon le sénat s'est soumis;
Leurs jours sont assurés.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre
De leur sort et du mien te rend ici l'arbitre?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais?
Pour m'y voir des Romains le mépris et la fable?
Pour la perdre peut-être en un sort misérable,
Ou dans une querelle, en signalant ma foi
Pour quelque ami nouveau, perfide comme toi?
Dieux! quand de toutes parts ma vive défiance
Jusqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance,
Par toi notre dessein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit!
Car je n'en doute point, ton crime est son ouvrage,
Lâche! indigne Romain, qui, né pour l'esclavage,
Sauves de fiers tyrans soigneux de t'outrager,
Et trahis des amis qui vouloient te venger!
Quel sera contre moi l'éclat de leur colere?
Je leur ai garanti ta foi ferme et sincere;
J'ai ri de leurs soupçons, j'ai retenu leurs bras
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas:
A leur sage conseil que n'ai-je pu me rendre!
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre;
Il auroit assuré l'effet de mon dessein;
Mais sans fruit maintenant, il souilleroit ma main,

Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.
(*il sort.*)

SCENE V.

SERVILIUS.

Quelle confusion à ce reproche affreux!
Quelle stupidité suspend ici mes vœux!
Que résoudre? Il me fuit comme un monstre funeste:
Irai-je lui montrer encor ce qu'il déteste?
O colere trop juste! ô redoutable voix!
Noms affreux entendus pour la premiere fois!
Moi lâche! moi perfide! et je vivrois encore?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre;
Il m'a contre moi-même inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur;
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré sa colere affermie,
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime ou du remords.

SCENE VI.

SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Tout est perdu, seigneur; et dans Rome alarmée
De nos projets trahis la nouvelle est semée:
J'en venois à la hâte avertir Manlius;
Mais il n'étoit plus tems; déja Valerius,
Qui pour plus d'assurance en ce péril extrême
Des ordres du sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit avec sa suite, entré subitement,
L'avoit fait arrêter dans son appartement;
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avoit armé son bras pour s'arracher la vie,
On lui laisse, seigneur, ce palais pour prison:
Sortant du capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la populace,
N'accablent son escorte, et n'assurent sa grace.

SERVILIUS.

Juste ciel!

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours:
Vous, sauvez-vous; courez lui chercher du secours:
Je vais l'en avertir.

(*il sort.*)

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre...
Mais Valerius vient.

SCENE VII.

SERVILIUS, VALERIUS.

SERVILIUS.

Que me fait-on entendre?
D'où vient que Manlius est par vous arrêté,
Seigneur? Ai-je payé trop peu sa liberté?
Cette grace pour tous n'est-elle pas signée?
Le sénat reprend-il sa parole donnée?

VALERIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison;
Il vous importe peu de les connoître ou non,
Puisque pour vous, seigneur, ils ne sont point à craindre.
Sa bonté ne vous laisse aucun droit de vous plaindre;
Il vous fait grace entiere, et veut que dans l'oubli
Son arrêt contre vous demeure enseveli:
Il vous rend tout; il veut de votre illustre zele
Dans nos fastes garder la mémoire immortelle:
C'est ce que de sa part je viens vous déclarer;
Et pour moi-même aussi je viens vous assurer
Qu'avec vous renouant une amitié sincere,
Je rends graces aux dieux dont le soin salutaire
A fait de votre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi c'est ce qu'ici mon ame désavoue:

Je déteste à jamais ce sénat qui me loue;
Je lui rends ses faveurs, qu'il m'accorde à moitié;
Je vous rends à vous-même une vaine amitié;
J'en fais et mon malheur et mon ignominie
A Manlius trahi s'il en coûte la vie.
Mon dessein n'étoit pas, en trahissant le sien,
Ni de vendre son sang, ni d'épargner le mien;
Pour son propre intérêt j'ai pris ce soin du vôtre,
Et ma pitié vouloit vous sauver l'un de l'autre.
Quoi! de ma trahison dont le remords me suit
N'aurois-je que la honte? auriez-vous tout le fruit?
Perdrois-je tout moi seul en sauvant tout l'empire?

VALERIUS.

Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire;
Mais retenez, seigneur, cet injuste transport.
Nous allons au sénat décider de son sort;
Et soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, désormais la gloire vous ordonne
De quitter sa querelle ainsi que ses projets,
Et du bonheur public faire tous vos souhaits.
Le tems me presse; adieu.

(*il sort.*)

SCENE VIII.

SERVILIUS.

Dans quelle inquiétude

De ce discours obscur me met l'incertitude!
Le sénat voudroit-il?... Mais en peux-tu douter?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois... Mais du moins ne l'abandonnons pas;
Pour défendre ses jours souffrons encor la vie;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort réglé,
Expirons aussitôt à ma gloire immolé:
Sur-tout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

Seigneur, j'ai vu mon pere, et ne puis expliquer
Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remarquer,
Mais pressé par le tems il m'a soudain laissée
Pour vous chercher, dit-il, dans la même pensée;
Et sans doute... Ah! seigneur, ne jetez point sur moi
Ces séveres regards qui me glacent d'effroi.
Quel trouble est dans vos yeux! quelle horreur imprévue...

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?

Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours?
Où Manlius est-il? qu'en as-tu fait, perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide;
Avant ta trahison il y falloit songer.
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger:
Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie;
De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet.
Mais enfin quand je suis entré dans son projet
De la foi de tous deux je t'ai faite l'otage,
Et de sa sûreté ta vie étoit le gage:
Tu l'as trahi; tes soins pour Rome ont réussi:
Que tarde ma fureur de le venger aussi?

VALERIE.

Eh bien! pourquoi, seigneur, ces transports, ces injures?
S'il ne faut que mon sang pour calmer ses murmures,
Vous l'ai-je refusé? n'est-il pas tout à vous?
Je puis souffrir la mort, mais non votre courroux...
Immolez sans fureur une tendre victime:
Que ce soit seulement un effort magnanime;
En me perçant le cœur ne me haïssez pas;
Plaignez-le au moins ce cœur qui jusques au trépas
Vous aima, ne périt par votre main sévere
Que pour avoir sauvé ma patrie et mon pere.

SERVILIUS.

Moi te percer le cœur! ah! rends-moi donc le mien
Tel que je te l'offris pour mériter le tien,
Fidele à ses sermens, généreux, intrépide:
Tu n'en as fait, hélas! qu'un lâche, qu'un perfide;
Et quoique lui conseille un si juste courroux,
Lui-même il est l'asyle où tu braves mes coups;
Que dis-je? en ce moment les dieux sur ton visage
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage,
Où des Romains, par toi conservés en ce jour,
Le démon tutélaire est le tien à son tour.
Eh bien! c'est donc à toi qu'il faut que je m'adresse:
Par tout ce que pour toi mon cœur sent de tendresse,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sait si bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un ami montre encor ta puissance;
Et tandis que je vais parler en sa défense,
Avant que le sénat ait pu rien arrêter,
A ton pere cruel va, cours te présenter:
Tombe, pleure à ses pieds; fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle;
Que par lui du sénat s'appaise le courroux;
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

Oui, j'ai tout craint pour vous, seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vu le sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile et de vous;
Je craignois de vous voir, seul en proie à sa haine,
Pour Rutile échappé porter toute la peine:
Mais puisque, de ce soin moins prompt à se charger,
Il remet aux tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,
Sa crainte, vous livrant à des juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.
C'est à Servilius que cette grace est due:
Car enfin, puisqu'ici vous souhaitez sa vue,
J'ose vous en parler; et, loin d'être offensé...

MANLIUS.

O dieux! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé?

ALBIN.

Quoi! parlez-vous encor de haine et de colere
Après tout ce qu'a fait son repentir sincere?
Vous le voyez; quel autre, osant parler pour vous,
D'un sénat tout puissant craint si peu le courroux?
Tandis que tout le peuple, effrayé des supplices
Où vos projets connus exposoient vos complices,
Se détachant de vous, croit par cet abandon
Prouver son innocence ou payer son pardon;
Tandis que tout se tait, jusqu'à vos propres freres,
C'est lui qui, s'opposant aux sénateurs séveres,
A produit à leurs yeux quatre cents citoyens
De l'horreur des prisons rachetés de vos biens,
Tant d'autres par vos mains sauvés dans les batailles,
Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles,
Dix couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et votre sang versé cent et cent fois pour eux;
Sur-tout quelle chaleur animoit son courage,
Quelle rougeur subite a couvert leur visage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce mont d'où votre bras foudroya les Gaulois,
De nos dieux, dont alors vous fûtes la défense,
Sa voix sur ces ingrats attestoit la vengeance!

MANLIUS.

Vain remede à mes maux! inutile secours!
Quand son zele et ses soins auroient sauvé mes jours,

Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance?
Et puis-je aimer la vie en perdant ma vengeance?
Toutefois que me sert de cacher à ta foi
Un penchant qui vers lui m'entraîne malgré moi?
Oui, je te fais l'aveu de ma honte secrete;
Pour un perfide ami ma haine m'inquiete,
M'embarrasse; et tandis que, ferme, indifférent,
Je vois pour me sauver tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme
Qui, malgré son dépit, le touche et le désarme:
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus j'appaise mon courroux;
Je prétends... Mais il vient. Sors, Albin, et me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

(*Albin sort.*)

SCENE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

Enfin tu prétends donc dans mon cœur confondu
Triompher malgré moi d'un courroux qui t'est dû?
Je vois ton repentir, animant ton audace,
Opposer mille efforts au sort qui me menace;
Mais, sans que du succès tu puisses t'assurer,
Après m'avoir trahi, c'est me déshonorer.
Il semble à mes tyrans que, tremblant pour ma vie,

Dans tes soins mendiés c'est moi qui m'humilie;
Ton zele mal conçu m'expose à leurs mépris,
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte à ce point t'inquiete et t'afflige,
Tous tes efforts sont vains sans un prix que j'exige;
Mais tel qu'il peut lui seul me mieux prouver ta foi
Que tout ce que ton zele osa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter sur ton courage?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ai mérité l'outrage;
Mais, sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus,
Ni faire des sermens que tu ne croirois plus,
Si j'ai peu fait encor pour laver cette injure,
Songe bien seulement, après un tel parjure,
Qu'en un cœur généreux, de remords combattu,
La honte de sa chûte affermit sa vertu.

MANLIUS.

Eh bien! écoute donc. Tu sais contre ma vie
Combien est animé le sénat en furie:
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sait et me poursuivre et te garder sa foi;
Il me livre aux tribuns, et de ma mort certaine
Sur eux par cette adresse il rejette la haine.
Dévoués à ses lois, de ma gloire jaloux,
C'est sa main contre moi qui conduira leurs coups;
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soumis n'osera les dédire.
Enfin qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours?

Crois-tu que le sénat, séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent pour me laisser la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain :
Et quelle honte à moi, quelle rage en mon sein
De voir mes ennemis au gré de leur caprice
Disposer de mon sort, et choisir mon supplice!
Verras-tu ton ami terminer à tes yeux
Par une main infâme un sort si glorieux?
Enfin d'un tel trépas l'infamie assurée
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée;
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, désarmé, je ne puis rien pour moi:
Mes gardes en entrant t'ont désarmé toi-même;
Mais il faut, pour tromper leur vigilance extrême...

SERVILIUS.

Je t'entends... Mais on vient.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS, ALBIN.

ALBIN.

Un tribun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé:
Vous l'allez voir, seigneur; il monte au capitole.

MANLIUS.

Lorsque tout est connu que sert ce soin frivole?...
Tu vois bien qu'il est tems de prendre ton parti;

Profitons des momens quand il sera parti :
Crois que sans cet effort tout l'éclat de ton zele
N'est plus pour Manlius qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai par-delà tes souhaits.

(*Manlius et Albin sortent.*)

SCENE IV.

SERVILIUS.

Oui, c'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux dont ma gloire est flétrie ;
Il faut que l'avenir... Mais je vois Valerie :
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme et constant.
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCENE V.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

Je vais voir éclater sur moi votre colere ;
Mais la plus prompte mort me sera la plus chere,
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un pere endurci j'ai fait de vains efforts ;
Mes pleurs...

SERVILIUS.

Je le savois : mais enfin, Valerie,

De mes ressentimens ne crains plus la furie.
J'ai fléchi Manlius: mon crime étoit le tien;
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que sur le cœur d'un pere
Pour sauver cet ami ton zele vient de faire;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le destin a pouvoir sur les cœurs;
Il sait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire quand il veut sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin retiens ici le cours;
D'une ame raffermie écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta naissance.

VALERIE.

Je vous obéirai s'il est en ma puissance;
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour
Où la haine des dieux alluma notre amour.

VALERIE.

Malheureux! juste ciel!

SERVILIUS.

Quoi! déja ton courage...

VALERIE.

Eh! puis-je avec constance écouter ce langage?
Ainsi ce jour témoin de ma félicité
Est un jour malheureux, et par vous détesté?
Que votre amour, seigneur, dans ses transports sinceres,

S'en souvenoit, hélas! sous des noms bien contraires!

SERVILIUS.

Cet amour insensé ne regardoit que soi;
Il ne prévoyoit pas les malheurs que sur toi
Déploiroient les destins depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devoit lui-même en être le ministre;
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'exil, aux travaux de la fuite;
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains
Contre ton propre sang exciteroient mes mains!

VALERIE.

Ciel! où tend ce discours? pourquoi dans ma pensée
Rappeler vainement cette image effacée?

SERVILIUS.

D'un malheureux ami tu comprends le danger.
Le conseil des tribuns est prêt à le juger:
Je vais aux yeux de tous y prendre sa défense;
Mais si l'évènement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre sans regret l'auteur de tous tes maux.
Adieu.

(*il sort.*)

SCENE VI.

VALERIE.

Que me dit-il? quel nouveau coup de foudre!
A quel parti cruel prétend-il me résoudre?
Moi que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour!
Et que veut-il enfin? rompre mon hyménée?
Me fuir? ou par ses mains trancher sa destinée?
Que deviendrai-je? O dieux! quel que soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein!
A mes yeux étonnés, quel calme redoutable
Marquoit sur son visage une ame inébranlable!
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu?
Ah ciel! s'il étoit vrai; s'il falloit que mon ame...
Courons m'en éclaircir...

SCENE VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

Ah! viens, suis-moi.

TULLIE.

Madame,

Des gardes sont ici chargés par votre époux
De retenir vos pas, et de veiller sur vous;
C'est l'ordre qu'il donnoit lui-même en ma présence,
Quand Albin est venu lui dire en diligence
Que son maître en partant souhaitoit lui parler.

VALERIE.

O ciel! que m'apprends-tu? que j'ai lieu de trembler!
Sait-on si son arrêt...

TULLIE.

On n'a pu m'en instruire.
Déja l'un des tribuns chargé de le conduire,
Montant au capitole, avoit laissé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger:
Il craignoit que du peuple une troupe avertie
Pour sauver Manlius n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçoit des soldats,
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas,
Qui sur l'heure, formant une nombreuse escorte,
Conduisent aux tribuns Manlius à main forte.
Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain se dérobe à mes yeux;
Et sans doute, madame, il court en leur présence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALERIE.

En partant de ces lieux lui-même il me l'a dit;
Mais que deviendra-t-il si Manlius périt?
Je frémis d'y penser; et cependant captive,
J'attendrois!... Non, Tullie, il faut que je le suive;

Il faut en ce palais, les flammes à la main,
M'allumer un bûcher, ou m'ouvrir un chemin...
Mais j'apperçois Albin; quel est son trouble extrême?

SCENE VIII.

VALERIE, TULLIE, ALBIN.

VALERIE.

Albin, où courez-vous?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même;
Et dans l'égarement d'un aveugle transport...

VALERIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort.
Servilius... Parlez, expliquez-vous sans feinte;
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas! je prétendrois par d'inutiles soins
Vous cacher un malheur dont tant d'yeux sont témoins:
Apprenez, apprenez par ce récit fidele
L'effort d'une vertu magnanime et cruelle.
A pas précipités l'ardent Servilius,
Non loin de ce palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux témoin de la victoire
Qui sur le capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.

Votre époux indigné frémit de cet outrage;
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant;
Il leur dit qu'il savoit un secret important;
Que pour en informer le sénat et l'empire
A Servilius seul il desiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'est point alarmé
De laisser avec lui son ami désarmé:
Moi seul resté près d'eux, j'entends tout, et j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire.
« C'en est fait (disoit-il) et tu n'en doutes pas,
« Mes juges ont signé l'arrêt de mon trépas;
« J'en ai l'avis certain: si mon malheur te touche,
« Épargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche,
« Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,
« Vers ce bord que tu vois précipite mes pas:
« Laissons à Rome au moins cette tache éternelle
« De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.
« Oui, répond votre époux, c'est par ce juste effort
« Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort:
« Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire
« De cet affront cruel que m'impute ta gloire;
« Je veux en t'imitant te venger aujourd'hui ».
Sur le bord aussi-tôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie, on y court: mais ce soin est frivole;
Tous deux précipités au pied du capitole,
Ils meurent embrassés; tristes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur!

VALERIE.

Eh bien ! c'en est donc fait, ô fortune inhumaine !
Et je serois encor le jouet de ta haine ?
Mais contre les rigueurs que tu m'as fait prévoir
J'ai su secrètement armer mon désespoir,
Et je vais, malgré toi, par ce coup favorable
Finir tous tes projets contre une misérable.
(*elle se poignarde.*)

TULLIE.

Grands dieux ! quelle fureur !...

VALERIE.

Ne me plains point, je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN DE MANLIUS CAPITOLINUS.

EXAMEN

DE MANLIUS CAPITOLINUS.

Nous avons dit, lorsque nous avons parlé des ouvrages de La Fosse, que, s'il eût mieux choisi ses sujets, il eût obtenu le premier rang parmi les poëtes dramatiques du second ordre : la tragédie de Manlius confirme cette opinion. Les conspirations, qui intéressent si fortement dans l'histoire, offrent aussi des ressorts puissans pour produire de grands effets au théâtre. Le mystere profond qui regne dans les entreprises des conjurés, le danger qu'ils courent, les sacrifices qu'ils sont obligés de faire, sont des moyens presque toujours certains d'exciter une vive curiosité, et de faire partager au spectateur les inquiétudes dont ils sont agités. Vers la fin du dix-septieme siecle, Corneille seul avoit donné l'idée d'une conjuration : les autres tragédies n'offroient que des intrigues de cour dans lesquelles il avoit été impossible de peindre les sentimens d'enthousiasme et de dévouement absolu qui animent ordinairement les conjurés. La Fosse osa marcher sur les traces de l'auteur de Cinna : mais que la différence des deux sujets de tragédie et l'extrême inégalité de talens rendoient cette lutte difficile! Contre qui Cinna conspire-t-il? contre Auguste ; par qui est-il excité dans cette périlleuse entreprise? par une femme dont il est éperdument amoureux, et qui réunit au plus haut de-

gré tout ce que la noblesse du caractere, l'enthousiasme de la liberté, et l'amour le plus violent peuvent fournir de moyens de séduction. Quel est le résultat de cette conspiration qui fait naître un si grand intérêt dès le commencement de la piece? un traître la découvre à l'empereur, et ce prince déploie dans une scene sublime ce que l'on peut appeler l'héroïsme de la clémence. Le sujet de Manlius est loin d'offrir de telles beautés: un héros, aigri par les injustices qu'il a éprouvées, conspire contre des consuls obscurs; il se concerte avec un chef du peuple qui est le mobile secret de la conjuration; un de ses amis, persécuté par le sénat pour avoir épousé la fille d'un des consuls malgré les volontés de son pere, entre dans la conjuration sans autre desir que celui de la vengeance: sa femme découvre ses projets; elle en instruit son pere: les conjurés succombent, et l'ami de Manlius refuse la grace que lui offre le sénat.

Avec une telle disproportion de moyens, il est étonnant que La Fosse ait pu se rapprocher autant du grand poëte qu'il avoit pris pour modele. Il a profité habilement de toutes les ressources que lui présentoit son sujet; et il a sur-tout excellé dans les nuances qui distinguent les caracteres des trois conjurés. Servilius n'est excité que par l'amour et la vengeance: il pense que si le sénat n'est pas détruit, le crédit de Valerius parviendra à le priver de son épouse. On doit prévoir que s'il s'offre d'autres moyens de posséder avec sécurité la femme qu'il aime, il se repentira de son attentat, et abandonnera les conjurés. Manlius, devenu conspi-

rateur, a toute la franchise d'un guerrier: il ne cache point au consul lui-même sa haine pour le sénat; voyant un de ses amis irrité contre le consul, il ne balance pas à lui livrer imprudemment son secret. Enfin paroît Rutile, dont le caractere est celui d'un véritable chef de conjurés; on voit que s'il avoit un nom aussi célebre que celui de Manlius, il pourroit se passer des secours de ce guerrier: il est plein de discrétion et de réserve; il blâme hautement Manlius d'avoir confié ses projets à Servilius; et lorsqu'il croit remarquer sur le visage de ce jeune homme quelques signes d'émotion au récit de toutes les horreurs qui vont se commettre, il ne balance pas à le soupçonner de trahison.

Le rôle de Valerie calme par un intérêt doux les atrocités qui accompagnent toujours une conspiration: jamais l'amour conjugal n'a été peint d'une maniere plus touchante et plus théâtrale. Elle surprend le secret de son époux; mais on excuse l'aveu qu'il lui en fait, parcequ'il paroît impossible de résister aux prieres d'une épouse si tendre et si vertueuse. Cette situation, la plus difficile de la piece, ne pouvoit être rendue avec plus d'art. On ne cesse point d'estimer Servilius, quoiqu'on lui reproche sa foiblesse et son indiscrétion. Lorsqu'il parle à Valerie des amis qu'il craint de compromettre, elle lui répond par ce vers si simple et si attendrissant:

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie?

Ces combinaisons heureuses font disparoître en partie le défaut principal du sujet, qui consiste en ce qu'on ne

prend aucun intérêt aux consuls ni au sénat. On peut reprocher aussi à La Fosse de n'avoir presque jamais présenté que des scenes de deux personnages: quoiqu'il soit dangereux d'en réunir un grand nombre, cette suite d'entretiens particuliers jette un peu de langueur dans l'ouvrage. Corneille et Racine ont toujours surmonté cette difficulté avec succès, et ont su en faire naître les plus grandes beautés.

La Fosse a imité quelques passages de la conjuration de Venise par l'abbé de Saint-Réal: celui qu'il a le mieux rendu est le discours de Rutile aux conjurés. Il a puisé aussi quelques combinaisons dans la tragédie anglaise de Venise sauvée. On cite plusieurs fragmens très énergiques de cet ouvrage barbare et irrégulier; les préparatifs de la conjuration y sont sur-tout exprimés avec beaucoup de force et d'originalité: « Jamais « repos si profond ne précéda un trouble si grand. « Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyans « de tous les hommes, rassuré les plus timides, en- « dormi les plus soupçonneux, confondu les plus sub- « tils: nous vivons encore, mes amis, nous vivons; et « notre vie sera bientôt funeste aux tyrans. »

M. de Voltaire paroît accorder à la piece d'Ottway la supériorité sur celle de La Fosse. D'après ses conseils, on a essayé sur le théâtre françois une imitation de la tragédie angloise: le triomphe que Manlius a toujours obtenu sur cet ouvrage prouve que M. de Voltaire a jugé trop sévèrement la piece de La Fosse.

FIN DE L'EXAMEN DE MANLIUS

AMASIS,

TRAGÉDIE

DE LA GRANGE,

Représentée pour la premiere fois
le 13 décembre 1701.

NOTICE
SUR LA GRANGE.

Joseph de Chancel de La Grange naquit, en 1676, à Antoniat en Périgord. Il témoigna dès sa plus tendre enfance un goût très vif pour les romans de la Calprenede, qui jouissoient alors de beaucoup d'estime. Les aventures singulieres, les situations forcées, les caracteres extraordinaires des héros de ces romans, ne sont pas très propres à former le goût d'un jeune homme : aussi le pere de La Grange, vieux militaire qui aimoit la saine littérature, jugea que ces lectures pouvoient détourner son fils des bonnes études; et pour les lui faire abandonner il le plaça dans le college des jésuites de Bordeaux. La Grange ne montra pas un penchant bien vif pour les occupations qui lui étoient imposées ; mais il se distingua par un esprit léger, piquant, et quelquefois satirique : sa grande jeunesse faisoit excuser sa présomption. A l'âge de neuf ans il composa une

comédie en trois actes qui fut représentée plusieurs fois par les écoliers du college de Bordeaux. Ce succès prématuré fit concevoir à sa famille les espérances les plus flatteuses. Sa mere, qui depuis quelque tems étoit devenue veuve, s'éblouit sur les talens de son fils; et, par une erreur bien pardonnable à l'amour maternel, elle le crut appelé à une grande fortune. Elle le tira donc du college, où ses études n'étoient pas finies; elle le conduisit à la cour, où elle eut assez de crédit pour le faire recevoir page de la princesse de Conti. L'esprit vif, les saillies agréables du jeune La Grange plurent à la princesse, et elle l'honora de quelques distinctions flatteuses pour son âge. Il avoit apporté de Bordeaux une tragédie (Adherbal) dont le sujet est puisé dans l'histoire de Jugurtha par Salluste. Ce sujet pouvoit être intéressant et théâtral; mais La Grange l'avoit gâté en se servant de moyens romanesques, et en altérant le coloris local. Il lut sa tragédie à la princesse de Conti, qui crut y reconnoître de grandes dispositions, et qui, pour encourager l'auteur, le présenta à l'illustre Racine. Ce grand

poëte accueillit le jeune homme, et eut la bonté de lui indiquer quelques corrections. Cet encouragement, que La Grange ne devoit peut-être qu'à son illustre protectrice, le rendit beaucoup plus vain, et il se crut appelé à soutenir la gloire du théâtre françois que Racine avoit abandonné. Lorsque sa tragédie fut représentée, il s'apperçut qu'elle n'étoit pas un chef-d'œuvre; mais les applaudissemens qu'il dut à sa grande jeunesse l'aveuglerent sur ses défauts. Méléagre et Alceste suivirent Adherbal, et n'eurent du succès que dans la nouveauté. Oreste et Pilade, sujet plus théâtral, se soutint plus long-tems: cependant on y remarqua les mêmes fautes que dans les pieces précédentes; des évènemens romanesques, un amour épisodique, défiguroient cette action si simple et si touchante. Cette piece fut entièrement bannie du théâtre lorsque Guimond de La Touche fit représenter son Iphigénie en Tauride, où l'on trouve quelques déclamations, mais dont le plan parfaitement combiné et une diction souvent éloquente ont assuré le succès. La Grange parut se surpasser dans Amasis, piece

dont le sujet n'étoit pas neuf, et que l'on pouvoit cependant présenter encore avec succès sur la scene, puisqu'il n'avoit été traité que foiblement par Gilbert et La Chapelle. L'intrigue d'Amasis est savamment combinée; et quoiqu'elle ne soit pas exempte des défauts que j'ai déja reprochés aux tragédies de l'auteur, elle produit beaucoup d'effet à la représentation. Le style en est plus pompeux et plus poétique que celui des autres pieces de La Grange: on y remarque plutôt des coups de théâtre amenés habilement, que des développemens de sentimens; et l'intérêt de la curiosité y remplace trop souvent celui que doivent inspirer les passions.

Quelques années après La Grange composa une tragédie qui eut moins de succès qu'Amasis, mais qui a peut-être plus de droits aux suffrages des connoisseurs: Athénaïs, dont la fortune fut si extraordinaire, et qui ne dut son élévation au trône d'Orient qu'à ses charmes et aux agrémens de son esprit, en est le principal personnage. Le caractere de cette jeune Grecque, celui de la fameuse Pulchérie, sœur de Théodose, sont très

bien tracés : le pere d'Athénaïs exprime des sentimens pleins de noblesse et de raison. Je crois devoir faire remarquer une scene où il prépare sa fille à sa nouvelle fortune, où il cherche à la mettre en garde contre les flatteries des courtisans, et où il lui trace les devoirs qui sont imposés à celle qui va partager le pouvoir d'un grand prince. Ce pere tendre ne dissimule point à Athénaïs les dangers dont elle est menacée :

D'autres périls cachés
Au souverain pouvoir se trouvent attachés :
Vous allez être en butte aux fureurs de l'envie ;
Tremblez pour votre honneur, tremblez pour votre vie.
Ceux qu'on croira le plus dedans vos intérêts
Vous tendront chaque jour mille pieges secrets :
Vous verrez les honneurs, vous verrez les délices
Vous cacher mille écueils et mille précipices ;
C'est là qu'un front ouvert, un visage serein
Renferme au fond de l'ame un funeste venin ;
Sous le nom d'amitié la vengeance est couverte ;
Tel vous flatte et vous rit qui trame votre perte ;
Et tel dans la faveur vous vient importuner
Qui n'attend qu'un revers pour vous abandonner.
Peut-être je me trompe, et mon amour de pere
S'alarme d'un péril qui n'est qu'imaginaire :

Mais sur le trône un jour s'il vous faut succomber,
Faites rougir le sort qui vous fera tomber;
Sur-tout dans les grandeurs où vous allez paroître
N'oubliez pas l'état où le ciel vous fit naître:
La fortune est à craindre où regne trop l'orgueil;
L'on trouve le naufrage auprès de cet écueil.
Portez incessamment César à la clémence;
Toujours des malheureux embrassez la défense,
Appliquez l'une et l'autre au bien de vos sujets;
Faites fleurir par-tout la justice et la paix;
Et par mille vertus l'une et l'autre enchaînées
Remplissez le devoir des têtes couronnées.
Voilà ce que mon cœur, pressé de son devoir,
Brûloit depuis long-tems de vous faire savoir:
Prêt à vous voir monter à la grandeur suprême,
C'est le dernier avis d'un pere qui vous aime.
D'une nombreuse cour suivie à tous momens,
Je ne jouirai plus de vos embrassemens;
Quelque amitié pour moi que puisse être la vôtre,
Je serai dans la foule inconnu comme un autre;
Et ce nom paternel qui me sembloit si doux
Ne m'empêchera pas de fléchir devant vous.

Malgré les longueurs et les négligences que présente ce morceau, on ne peut s'empêcher d'y remarquer une certaine effusion de sentimens affectueux très bien adaptée à la situation.

La tragédie d'Ino et Mélicerte est, après celle d'Amasis, l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à La Grange. M. de La Harpe a observé avec raison qu'elle offroit plusieurs situations touchantes, et que le rôle d'Ino sur-tout excitoit le plus vif intérêt : mais le plan de cette piece nous a paru vicieux en ce que le cinquieme acte est inférieur aux quatre premiers ; Ino et Mélicerte, qui ont fixé toute l'attention dès le commencement, ne paroissent que dans les deux dernieres scenes, et ne produisent presque aucun effet : c'est ce qui nous a décidés, malgré le suffrage de M. de La Harpe, à donner pour l'insertion dans ce recueil la préférence à Amasis sur Ino et Mélicerte. La Grange fit quelques opéra qui ne purent soutenir le parallele avec ceux de Quinault : ses poésies lyriques, dépourvues de force et de coloris, ne méritent aucune attention.

La Grange est très connu par un libelle qu'il fit contre le régent. Dans cet ouvrage, qui porte le nom de *Philippiques*, le poëte s'abandonne à tout le délire de la haine et de la fureur ; chaque strophe renferme tant d'injures et d'invectives dégoûtantes que l'on peut à peine en soutenir la

lecture. Quelques personnes ont confondu la rage et la méchanceté avec l'énergie qui doit animer un poëte, et elles ont soutenu que cet ouvrage de La Grange méritoit quelque estime pour la versification et pour la force des sentimens: nous avons lu ce libelle avec attention, et nous nous sommes convaincus de la fausseté de ce jugement. La versification est lâche et diffuse, les sentimens sont exagérés, les images basses ou gigantesques. Pour donner une idée de cet ouvrage, qui a valu à La Grange une malheureuse célébrité, nous citerons les deux strophes qui nous ont paru les moins indécentes et les moins incorrectes; l'auteur parle des hommes qui se sont enrichis au systême de Law:

Vous, dont les palais magnifiques
Se sont formés de nos débris,
Auteurs des miseres publiques,
Monstres de notre sang nourris,
Tels qu'on vit les fils de la terre
Dans un champ semé pour la guerre
Détruits aussitôt qu'enfantés;
Thémis s'arme pour vous poursuivre:
Rentrez, troupe indigne de vivre,
Dans le néant dont vous sortez.

La Grange s'occupe ensuite de la maniere dont le régent sera reçu aux enfers ; les femmes les plus vertueuses se déroberont à ses violences. Cette fiction du poëte est plutôt ridicule que méchante :

J'apperçois la reine d'Ithaque
Rechercher les vieux monumens,
Pour fuir une plus vive attaque
Que celle de tous ses amans ;
Dans les bras de l'époux qu'elle aime
Je vois Andromaque elle-même
Craindre de s'en voir arracher ;
Et, dans l'effroi qui la possede,
Didon appeler à son aide
Les flammes d'un nouveau bûcher.

Quelquefois le poëte remplit ses strophes par des lambeaux de vers connus; en voici un exemple:

Poursuis, prince; de tels ministres
Sont propres à te signaler :
Acheve ; tant de pas sinistres
Ne sont pas faits pour reculer.

Quel travestissement ridicule de ces beaux vers de Racine !

Poursuis, Néron, avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler ;
Poursuis, tu n'as pas fait ce pas pour reculer.

Ce libelle, fruit d'une haine aussi aveugle qu'imprudente, fit le malheur de La Grange. Il parvint d'abord à se soustraire aux poursuites que l'on faisoit contre lui. Retiré dans le comtat d'Avignon, il se lia avec un officier sorti de France après avoir commis un meurtre : il fut trahi par ce nouvel ami, qui l'attira hors de son asyle, et qui le livra aux agens de la police. Conduit aux isles Sainte Marguerite, il y fut traité avec beaucoup de sévérité: cependant le gouverneur, séduit par les graces de son esprit, lui accorda quelques adoucissemens; La Grange reconnut ce bienfait en faisant des vers satiriques contre celui qui le lui avoit rendu : ce tort inexcusable rendit sa captivité plus dure. Enfin il s'adressa au régent lui-même pour obtenir la permission de se promener dans sa prison ; il lui avoua son crime , et témoigna le plus vif repentir. Le duc d'Orléans eut égard à sa priere, et des ordres furent donnés pour rendre moins pénible le sort du prisonnier. La Grange profita du peu de liberté qui lui fut accordé pour se soustraire à sa détention : il eut le bonheur de s'échapper, et il se retira en Hollande. Les états-généraux et le

roi de Pologne, élccteur de Saxe, le protégerent. Peu de tems après, la mort du régent lui facilita les moyens de rentrer en France.

Il se fixa dans le lieu de sa naissance, où sa forfanterie et son esprit satirique lui firent beaucoup d'ennemis : il dirigeoit ses épigrammes contre ses parens et contre ceux avec lesquels il paroissoit avoir les liaisons les plus intimes. Avec ce caractere il étoit difficile qu'il fût jamais heurcux. Ses succès littéraires ne furent pas à l'épreuve du tems. Il connut moins que Thomas Corneille et que Campistron l'art de lier une action dramatique, de la développer, et de la dénouer avec intérêt et vraisemblance. Ses tragédies en général n'excitent que la curiosité; son style est négligé, foible, et diffus.

Ce poëte mourut à Antoniat, le 27 décembre 1758.

A MADAME.

MADAME,

Je n'aurois jamais eu la témérité de présenter à VOTRE ALTESSE ROYALE *un ouvrage si peu digne de l'honneur de sa protection si je n'avois regardé en vous que ces vertus d'éclat et ces hautes qualités dont tous les hommes sont également frappés; cette élévation d'esprit et de sentimens qui semble vous mettre au-dessus de votre sexe, et nous découvre l'ame d'un héros; cette supériorité de sagesse et de lumiere qui vous conduit dans toutes vos actions, et cette justesse de discernement qui ne vous laisse précisément estimer les choses qu'autant qu'elles le méritent: mais depuis le moment favorable que* VOTRE ALTESSE ROYALE *m'a permis de lui consacrer mes services, et que cet honneur m'a mis en état de considérer de plus près votre bonté naturelle et la douceur inaltérable de votre*

esprit, j'ai cru, MADAME, *pouvoir m'abandonner à mon zele, et vous donner cette marque publique de l'attachement inviolable, sans manquer au profond respect, avec lequel je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très humble, très fidele, et très obéissant serviteur,

LA GRANGE DE CHANCEL.

ACTEURS.

AMASIS, usurpateur de la couronne d'Egypte.
NITOCRIS, reine d'Egypte, veuve d'Apriès.
SÉSOSTRIS, fils d'Apriès et de Nitocris.
PHANES, favori d'Amasis.
ARTHÉNICE, fille de Phanès.
CANOPE, confidente de la reine.
MICERINE, confidente d'Arthenice.
MENÈS, gouverneur de Psammenite, fils d'Amasis.
AMMON, officier de la garde.
GARDES.

La scene est à Memphis, dans le palais des rois d'Egypte.



AMASIS.



Peron del. *Massard fils Sculp.*

O ciel, quelle est la main par qui j'allois périr !
O ciel, quelle est la main qui vient me secourir !

Acte IV. Sc. II.



AMASIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SÉSOSTRIS, PHANES.

PHANÈS.

TANDIS qu'avec le jour qui commence de naître
Amasis en ces lieux se dispose à paroître,
Et que de ses secrets confiés à ma foi
Ces murs n'ont point encor d'autres témoins que moi,
Venez, prince; il est tems de vous marquer la place
Où vous devez venger le sang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez d'un côté la célebre Memphis,
De l'autre ces tombeaux et ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes;
Voici de vos aïeux le superbe palais;

Ce palais qu'Amasis a rempli de forfaits;
Ces vestiges sacrés, où tout vous représente
D'Apriès votre pere une image sanglante;
Ces colonnes, ces arcs, ces monumens pompeux,
Insensibles témoins de son sort rigoureux:
C'est là que sans pâlir ce monarque intrepide
Se vit enveloppé d'une foule homicide;
C'est là qu'abandonné des dieux et des mortels,
Il tomba sous l'effort de mille bras cruels;
C'est ici qu'attiré par les plaintes funebres
Des esclaves fuyans au travers des ténebres,
Le tumulte et la nuit secondant mes desseins,
J'arrachai votre vie au fer des assassins;
Tandis que dans les maux votre mere abymée,
Sur son époux sanglant mourante, inanimée,
Ne recouvra ses sens que pour envisager
Cinq fils, que sur ce marbre on venoit d'égorger.

SÉSOSTRIS.

Ah! que par tant d'horreurs mon ame est attendrie!
Que ces tristes objets redoublent ma furie!
Quand pourra Sésostris, secondé par les dieux,
Achever le dessein qui l'amene en ces lieux?
Phanès, à vos conseils je me laisse conduire:
Par vos soins généreux c'est peu que je respire,
Et qu'avec Cleophis à mon sort attaché,
Des bords où par votre ordre il m'a tenu caché
Je puisse me revoir, au sein de ma patrie,
En état d'appaiser la voix du sang qui crie:

C'est peu qu'après trois jours que comme un inconnu
Chez vous hors de Memphis vous m'ayez retenu ;
Vous avez cette nuit, par votre vigilance,
Sur le fils du tyran commencé ma vengeance:
Pour l'achever encor sans exposer mes jours
A quoi votre amitié n'a-t-elle point recours?
De ce fils inconnu dont j'ai puni l'audace
Vous voulez que je prenne et le nom et la place,
Que son guide immolé, ces gages que je tiens,
Pour tromper Amasis soient autant de moyens,
Qui m'ouvrant vers son cœur une route assurée,
Arrêtent de ses jours la coupable durée.
J'écoute avidement, j'admire vos raisons;
Mais, sévere ennemi des moindres trahisons,
Ne puis-je faire aux dieux ce juste sacrifice
Plutôt par ma valeur que par mon artifice?

PHANÈS.

Non, seigneur: pour punir un tyran furieux
Les moyens les plus sûrs sont les plus glorieux;
Rien n'est si dangereux que trop d'impatience;
Il faut que la valeur se joigne à la prudence.
Dans nos troubles passés nul autre mieux que moi
Ne suivit en tous lieux le destin de son roi.
Où serions-nous tous deux quand il perdit la vie
Si je n'eusse écouté que ma juste furie?
Foible contre Amasis, je me joignis à lui:
Ne pouvant l'accabler, je devins son appui;
Et par-là, de son cœur gagnant la confiance,

J'ai su vous préparer une illustre vengeance.
Déja pour ce dessein je viens de m'assurer
De tous ceux qui pour nous se peuvent déclarer:
Les prêtres de nos dieux leur ont donné l'exemple;
Ils ont même caché dans le fond de leur temple
Des soldats qu'en secret j'ai conduits dans Memphis :
J'ai fait plus; à leurs yeux j'ai montré Cleophis,
Qui, sans vous découvrir, pour redoubler leur zele,
A de votre retour répandu la nouvelle.
Tous les cœurs sont pour vous; et maître de ces lieux,
Ausitôt que la nuit obscurcira les cieux,
De nos braves amis marchant à votre suite,
Jusqu'au lit du tyran je conduirai l'élite:
Là tout vous est permis; vous n'aurez qu'à frapper.
Surpris de toutes parts, il ne peut échapper:
C'est en vain qu'agité des troubles formidables
Qu'impriment les remords dans le cœur des coupables,
De ce vaste palais parcourant les détours,
Il croit tromper les bras armés contre ses jours.
C'est là qu'au moindre bruit, craignant sa derniere heure,
En cent lieux différens il change de demeure,
Et que, plus malheureux que ses moindres sujets,
Il cherche le sommeil, qu'il ne trouve jamais:
Autour de son palais une garde empressée
De piques et de dards est toujours hérissée;
Et prêt d'immoler tout à ses premiers soupçons,
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons.
Ainsi jusqu'à tantôt gardez-vous d'entreprendre.

Voici le tems propice où je lui puis apprendre
Qu'un étranger sans suite, arrivé d'aujourd'hui,
D'un secret important ne veut s'ouvrir qu'à lui.
Attendez-nous.

SÉSOSTRIS.

Phanès, voyons plutôt ma mere.

PHANÈS.

La reine? ô dieux! seigneur, que prétendez-vous faire?
Ignorez-vous le soin qu'on prend à la garder?
Sans l'ordre du tyran nul ne peut l'aborder:
Ma fille, dont le cœur pour elle s'intéresse,
La voyoit autrefois, et flattoit sa tristesse:
Il sembloit qu'il eût peine à souffrir son aspect;
Il fallut l'éloigner pour n'être pas suspect;
De femmes, de soldats, à toute heure entourée,
Du temple seulement on lui permet l'entrée,
Où, demandant aux dieux la fin de ses malheurs,
Son offrande ordinaire est celle de ses pleurs.
Mais, loin de vous trahir, le ciel vous favorise:
Si sa vue aujourd'hui vous eût été permise,
C'étoit tout hasarder que de vous découvrir.
Ses transports suffisoient pour vous faire périr.
Vous écouterez mieux la voix de la nature
Quand vous aurez vengé votre commune injure.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! Phanès, allez; ne perdez plus de tems;
Achevez de me rendre un trône que j'attends,
Pour me voir en état de vous rendre justice,

Et d'en faire un hommage aux charmes d'Arthenice.

PHANÈS.

Ma fille? hé quoi, seigneur, par un servile espoir
Croyez-vous m'exciter à faire mon devoir?
Ah! si, de mes travaux conservant la mémoire,
Vous estimez mon sang digne de cette gloire,
Pour me forcer sans honte à vous tout accorder,
Régnez, soyez mon roi, pour me le commander.

SCENE II.

SÉSOSTRIS.

Il sort, et le tyran va paroître à ma vue!
Je sens à son approche une horreur imprévue;
Je sens que cette idée éloigne de mon cœur
Tout autre mouvement que ceux de ma fureur.
O vous, de mes aïeux demeure magnifique,
Asservie à regret sous un joug tyrannique,
Palais, qu'après la mort du plus grand de vos rois
Ma mere de ses pleurs a lavé tant de fois;
Par votre cher aspect, pour ce fameux ouvrage
Excitez mes transports, redoublez mon courage;
Et vous, de qui le sang empreint de toutes parts
Se vient offrir encore à mes tristes regards,
Mânes de mes parens, qui demandez vengeance,
Mon ardeur est égale à votre impatience:
Vous m'avez déja vu, plein d'un juste courroux,

Sur le fils du tyran porter mes premiers coups:
Mais ce n'est point assez qu'il ait cessé de vivre ;
Me voici dans ces lieux, son pere va le suivre:
Je jure par ce fer qu'aussitôt que la nuit
Aura chassé des cieux le flambeau qui nous luit,
Par le sang d'Amasis j'appaiserai vos ombres,
Ou je vous rejoindrai dans les royaumes sombres.

SCENE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS.
GARDES.

AMASIS, *à Phanès.*
Quel est cet étranger qui demande à me voir?
Que veut-il? d'où vient-il? n'as-tu pu le savoir?

PHANÈS.
Non, seigneur; il ne veut s'expliquer qu'à vous-même
Le voici.

AMASIS.
Juste ciel! ma surprise est extrême.
Quel trouble à son abord s'éleve dans mon cœur!
Approchez, étranger. Que voulez-vous?

SÉSOSTRIS.
Seigneur,
Souffrez que je vous rende une derniere lettre,
Qu'à Ladice en vos mains j'ai promis de remettre.

AMASIS.

J'en reconnois encore et les traits et le seing:
Que veut-elle? lisons, et sachons son dessein.
(*il lit.*)
« Votre amour pour la reine et vos desseins pour elle
« De vos états, seigneur, m'ont jadis fait sortir;
« Mais du moins en perdant un époux infidele,
« A perdre encore un fils je ne puis consentir:
« Aujourd'hui que le sort, pour vous combler de joie,
« Par mon trépas enfin dégage votre foi,
« N'étendez point l'horreur que vous eûtes pour moi
« Sur ce fils que je vous renvoie ».

LADICE. Ah! quels transports m'agitent à la fois!
Psammenite, mon fils, est ce vous que je vois?
Vous que, sur un soupçon conçu par votre mere,
A retenu quinze ans une terre étrangere?

SÉSOSTRIS.

C'est moi-même, seigneur; et le sort m'est bien doux
Qui me permet enfin de m'approcher de vous.

AMASIS.

Mais d'où vient que Menès n'est pas à votre suite,
Lui qui de votre mere accompagna la fuite?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, il ne vit plus; chargé d'ans et de soins,
Mes yeux de son trépas ont été les témoins.

AMASIS.

Quoi! Ladice en vos mains n'a point mis d'autre gage?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, si mon récit vous donne quelque ombrage,
Si ces lettres d'ailleurs sont peu dignes de foi,
Ce fer et cet anneau vous parleront pour moi.

AMASIS.

Donnez. Ciel! il est vrai, c'est la marque sincere
Qu'eut jadis de ma foi Ladice votre mere;
Mais ce n'est point le fer dont fut armé mon fils.

SÉSOSTRIS.

Non, seigneur, c'est celui que portoit Sésostris.

AMASIS.

Sésostris?

SÉSOSTRIS.

Oui; d'un sang fatal à ma patrie,
J'ai dans mon ennemi surmonté la furie,
Et voici devant vous le garant de sa mort.

AMASIS.

Eh! comment votre bras a-t-il fini son sort?

SÉSOSTRIS.

Assez près de ces murs par un avis fidele
Du chemin qu'il prenoit ayant eu la nouvelle,
J'ai voulu que mon pere, en entrant dans Memphis,
Eût lieu de s'applaudir du retour de son fils.
Je l'attends au passage, et je le vois paroître:
Il ne démentoit point le sang qui le fit naître;
L'insolence et l'orgueil paroissoient dans son port:
Notre âge, je l'avoue, avoit quelque rapport,

Mais mon cœur, aux vertus instruit par sa naissance,
N'avoit avec le sien aucune ressemblance;
Je le joins, je me nomme: il s'arrête; et soudain
Il venoit m'aborder les armes à la main;
Quand un vieux gouverneur qui marchoit à sa suite,
Croyant par quelque effort ralentir ma poursuite,
Me force à le punir de sa témérité.
Son maître, à cet objet de fureur agité,
En redouble pour moi sa haine impétueuse:
La victoire entre nous flotte long-tems douteuse;
Mais enfin, indigné contre un sang odieux
Qu'a proscrit dès long-tems la justice des dieux,
Sous mes coups redoublés je le vois qui succombe:
Il recule, j'avance; il se débat, il tombe;
Là, sans être touché de son sort abattu,
Mon bras de l'achever se fait une vertu,
Et de ses flancs ouverts, son ame fugitive
S'envole avec un cri sur l'infernale rive.

AMASIS.

Ah! que cette victoire et votre heureux retour
Secondent les desseins que je forme en ce jour!
Dieux! que par ce récit ma joie est redoublée!
Quel plaisir de montrer à l'Égypte assemblée
Un fils victorieux que le ciel m'a rendu!
Un fils plus souhaité qu'il n'étoit attendu,
Et dont en arrivant la valeur salutaire
Assure la couronne et les jours de son pere!
Allez vous reposer, tandis que sans témoins

A combler votre espoir je vais donner mes soins.
Je ne veux ni grandeur, ni gloire, ni fortune
Qu'entre nous désormais je ne rende commune;
Vous verrez mon amour par mon empressement.
Gardes, menez ce prince à mon appartement;
Et que par vos respects, par votre obéissance,
On ne mette entre nous aucune différence.
(*à Sésostris.*)
Allez : dans un moment je vous rejoins.

SCENE IV.

AMASIS, PHANÈS.

AMASIS *continue.*

Et toi,
Approche, et viens savoir les secrets de ton roi,
Phanès. Voici le jour qu'un heureux hyménée
Va selon mes souhaits fixer ma destinée
Aux yeux de mes sujets que je fais assembler.

PHANÈS.

Ah! seigneur, pour vos jours vous me faites trembler.
Quoi! vous songez encore à l'hymen de la reine?
Si le tems ni vos soins n'ont pu calmer sa haine,
Croyez-vous lui trouver un esprit plus soumis
Lorsqu'elle va savoir le meurtre de son fils?
Ignorez-vous, seigneur, en voulant la contraindre,
Combien dans sa vengeance une femme est à craindre,

Et que le nom d'époux, dans ses embrassemens,
Loin de vous dérober à ses ressentimens,
Ne feroit qu'enhardir sa main désespérée
A vous porter au cœur une atteinte assurée.

AMASIS.

Qu'avec ravissement j'écoute tes avis!
Je me suis déja dit tout ce que tu me dis,
Phanès; et ma puissance est assez affermie
Sans mettre dans mon lit cette fiere ennemie.
Les dieux m'ont mis au trône; il faut m'y maintenir;
Puisque c'est leur ouvrage, il faut le soutenir:
Par les soins que je prends à défendre ma vie
Leur gloire attend de moi que je les justifie.
Cependant t'avouerai-je une foule d'ennuis
Qui ne sortent jamais de la place où je suis?
J'ai monté par le meurtre à ce degré suprême;
Un autre à mon exemple en peut faire de même:
Il est toujours quelqu'un qui cherche à nous trahir;
Et plus on est puissant, plus on se fait haïr.
Voilà ce que je crains, voilà ce qui me trouble,
En redoublant mes soins ma frayeur se redouble;
Je crois ne voir par-tout que des pieges secrets,
Que des traîtres cachés au fond de ce palais;
Je prends pour assassins tout ce qui m'environne;
Nul ne peut m'approcher que je ne le soupçonne:
Mon fils même, ce fils qui vient de triompher
D'un monstre qu'en naissant je ne pus étouffer,
N'a pu se garantir de ma terreur secrete;

J'ai senti dans mon sein la nature muette;
Et s'il ne m'eût remis ces gages de sa foi
Je frémis de l'accueil qu'il eût reçu de moi.
Toi-même, à qui je dois la moitié de ma gloire,
Toi qui vins confirmer ma derniere victoire,
Ne sachant quelquefois par où j'ai merité
Ces effets surprenans de ta fidélité,
De ton pouvoir trop grand mon ame est alarmée;
Je te vois si chéri du peuple et de l'armée,
Que le rang de ministre où ma faveur t'a mis
Releve de l'Égypte, et non pas d'Amasis.
Contre un sujet suspect je sais ce qu'on peut faire,
Cependant je te crois et fidele et sincere;
Mais, pour n'avoir plus lieu de douter de ta foi,
Par de si forts liens je veux t'unir à moi,
Que ton ambition n'ait plus rien à prétendre;
Enfin je suis ton roi, je veux être ton gendre.

PHANÈS.

Seigneur...

AMASIS.

Pour m'acquitter de ce que je te doi,
Il faut que je te force à tenir tout de moi;
Il faut que mon bonheur fasse ta récompense;
Que ta fille, en un mot... La voici qui s'avance.

PHANÈS.

Ciel! qu'est-ce que je vois? ma fille dans ces lieux!

SCENE V.

AMASIS, PHANES, ARTHENICE, MICERINE.

AMASIS.

Venez voir les effets du pouvoir de vos yeux,
Et savoir les raisons qui vous ont arrachée
De l'indigne retraite où vous étiez cachée.
Je veux vous faire un sort digne de vos appas,
Un sort que votre sang ne vous promettoit pas;
Et pour vous confirmer cette heureuse nouvelle,
Au trône de l'Égypte Amasis vous appelle:
Avant la fin du jour pour ce nœud solennel,
Préparez-vous ensemble à me suivre à l'autel;
Et pour tant de bontés qui devroient vous confondre
A l'honneur de mon choix ne songez qu'à répondre.
Adieu.

SCENE VI.

PHANÈS, ARTHENICE, MICERINE.

PHANÈS.

Que pensez-vous de cet ordre absolu?
Trouve-t-il à le suivre un esprit résolu?

ARTHÉNICE.

C'est à vous d'ordonner; le roi ni sa puissance
Ne sauroit me soustraire à votre obéissance,

PHANÈS.

La couronne pour vous a-t elle des appas?

ARTHÉNICE.

Je sens que son éclat ne m'éblouiroit pas;
Et le rang qu'en ces lieux votre vertu vous donne
Permet à votre sang l'espoir d'une couronne.

PHANÈS.

Mais s'il faut qu'Amasis devienne votre époux,
Ma fille, en quelle estime est-il auprès de vous?

ARTHÉNICE.

De ses crimes, seigneur, qui comblent la mesure
Vous m'avez fait cent fois la sanglante peinture;
Et s'il faut que mon cœur se découvre à vos yeux
Tel que sans artifice il se fait voir aux dieux,
Vous avez tout pouvoir sur le sort d'Arthénice;
Mais si vous m'imposez un si dur sacrifice,
Je ne vous réponds pas que ce cœur gémissant
Ne souffre aucune peine en vous obéissant,
Ni que d'un sceptre offert je puisse être charmée
Quand il vient d'une main au meurtre accoutumée.

PHANÈS.

Ma fille, embrassez-moi: que cet aveu m'est doux!
Voilà les sentimens que j'attendois de vous.
Contre un tyran chargé de la haine publique
Gardez, sans le montrer, cet orgueil héroïque:
Pour vous soustraire au joug qu'il veut vous imposer
Par un chemin nouveau je vais tout disposer:
J'en attends pour tous deux une gloire éclatante;

Et si l'évènement répond à mon attente,
Espérez d'une main plus digne de régner
Les biens que vos vertus vous feront dédaigner.
De tout avec le tems vous serez mieux instruite.
Adieu... De votre sort laissez-moi la conduite;
Et quoi que l'on propose à votre vanité,
Craignez de faire un choix sans mon autorité.

SCENE VII.

ARTHENICE, MICERINE.

ARTHÉNICE.

O ciel! qu'ai-je entendu, ma chere Micerine?

MICERINE.

Quoi, madame?

ARTHÉNICE.

Quel est le sort qu'on me destine!
Amasis me présente et son trône et sa foi:
La reine pour son fils veut s'assurer de moi;
Et mon pere à tes yeux vient de me faire entendre
Qu'à son choix seulement je sois prête à me rendre:
Sa bouche vient trop tard m'imposer cette loi;
Mon cœur pour obéir ne dépend plus de moi.

MICERINE.

Cet aveu me surprend. Qu'est devenu, madame,
Ce tranquille repos qui régnoit dans votre ame?
Quel charme, ou quel chagrin a pu vous en priver?

ARTHÉNICE.

Un étranger...

MICERINE.

Eh bien!

ARTHÉNICE.

Je ne puis achever.

MICERINE.

Quoi! celui qu'on a vu dans notre solitude
Auroit-il part, madame, à votre inquiétude,
Lui qui, par votre pere envoyé parmi nous,
Durant trois jours à peine a paru devant vous,
Et qui se dérobant aux yeux de tout le monde,
Partit hier en secret dans une nuit profonde?

ARTHÉNICE.

C'est ce même inconnu. Pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit il ne se cacha pas:
Je le vis; j'en rougis, mon ame en fut émue;
Et pour quelques momens qu'il parut à ma vue
Je sens bien que mon cœur en a reçu des traits
Que l'absence et le tems n'effaceront jamais;
Que dis-je? ce matin je devançois l'aurore
Pour goûter la douceur de le revoir encore:
Quel trouble à mon réveil n'ai-je point ressenti?
Sans m'apprendre son sort j'apprends qu'il est parti,
Et soudain dans ces murs dont j'étois exilée,
Par un ordre du roi je me vois rappelée;
Alors, je l'avouerai, j'ai repris quelque espoir;
J'ai cru que dans Memphis je pourrois le revoir;

A ce brûlant desir je m'abandonnois toute,
Et d'un œil attentif j'en parcourois la route,
Quand ces deux malheureux sur la terre étendus
Ont redonné l'alarme à mes sens éperdus:
J'ai vu dans le premier quelque reste de vie;
Son âge vénérable a mon ame attendrie;
Mais tandis qu'immobile et sourd à tes desirs,
Sa voix pour s'exprimer n'avoit que des soupirs,
Combien pleine d'horreur, et de crainte glacée,
Vers l'autre pâle et mort je m'étois avancée!
Combien en l'abordant je détournois les yeux!
Je ne l'ai point connu, j'en ai béni les dieux;
Ma pitié seulement s'est bornée à lui rendre
Ce qu'après le trépas tout mortel doit attendre,
Tandis qu'au lieu voisin que nous avions quitté
Le vieillard par ton ordre avoit été porté.
Enfin, de ma frayeur à peine revenue,
Me voici dans ces murs où j'étois attendue:
Je n'y vois point celui que cherchoient mes souhaits,
Et je dois souhaiter de ne l'y voir jamais.
Bannissons de mon cœur cette idée importune;
Et remettant aux dieux le soin de ma fortune,
Allons, pour dissiper le désordre où je suis,
Au pied de leurs autels l'oublier... si je puis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NITOCRIS, CANOPE.

CANOPE.

QUOI! des vives douleurs où vous étiez en proie
Peut-on passer si vîte à cet excès de joie,
Madame? et se peut-il qu'un si grand changement
Soit l'ouvrage d'un jour, ou plutôt d'un moment?
Croirai-je que le ciel une fois pitoyable
Ait daigné vous montrer un regard favorable?
Quel présage du temple avez-vous apporté?
Ne puis-je prendre part à cette nouveauté?
Un moment avec moi cessez de vous contraindre,
Madame; dans ces lieux vous n'avez rien à craindre.
C'est ici qu'Amasis doit venir vous parler:
Vos gardes sont sortis pour ne vous point troubler;
Celles que parmi nous ses présens ont gagnées
De vos yeux par respect se tiennent éloignées;
Et mon zele pour vous a trop bien éclaté
Pour vous laisser douter de ma fidélité.

NITOCRIS.

J'aurois tort d'en douter, ô ma chere Canope!
Il faut bien qu'à tes yeux mon cœur se développe.
Dans mes longs déplaisirs pourrois-tu soupçonner
Qu'à quelque joie encore il pût s'abandonner?
Voici le jour heureux qui va finir mes peines:
J'ai reçu de mon fils des nouvelles certaines;
Le bruit de son retour en ces lieux répandu
A frappé ce matin mon esprit éperdu;
Et, pour rendre le ciel à mes desirs propice,
J'ai couru dans le temple offrir un sacrifice:
Là j'ai fait informer de mon intention
L'interprete absolu de la religion,
Le seul qui, des tyrans balançant la puissance,
Ait de quoi réprimer leur injuste licence.
A peine a-t-il paru que son auguste aspect
A rempli tous les cœurs de crainte et de respect;
De tous mes surveillans il m'a débarrassée:
J'ai marché sur ses pas, je me suis avancée
Dans un lieu qu'au silence on avoit consacré,
Lieu que l'astre du jour n'a jamais pénétré,
Où la divinité que l'Égypte y révere
Se voit au sombre éclat d'une pâle lumiere:
C'est alors qu'embrassant le marbre de ses pieds,
Après que de mes pleurs ils ont été noyés,
Et que ma voix éteinte et mal articulée
Au secours de mon fils l'a cent fois appelée,
J'ai senti tout-à-coup un changement soudain,

Un espoir inconnu s'est glissé dans mon sein.
La flamme du bûcher s'est d'abord allumée;
Elle a brillé dans l'air sans pousser de fumée;
La victime aussitôt présentée à l'autel
N'a point en gémissant reçu le coup mortel;
Et le prêtre attentif à ce pieux office
N'a rien vu dans ses flancs qui ne me fût propice.
D'une sainte fureur en même tems épris,
«Reine, rends, m'a-t-il dit, le calme à tes esprits;
«Ton fils est en ces lieux: avec la tyrannie
«Avant la fin du jour ta misere est finie;
«Il triomphe; tout fuit, tout cede à son effort:
«Le tyran va tomber; il expire, il est mort».
Il dit; et me quittant après cette réponse,
Dans un antre opposé je le vois qui s'enfonce;
Et moi, pleine de joie et d'un esprit content,
Je reviens dans le temple où ma garde m'attend:
Mais je reviens à peine, ô comble d'alégresse!
Que des dieux tout-puissans j'éprouve la promesse;
Et pour me confirmer le retour de mon fils,
En rentrant au palais j'ai vu...

CANOPE.

Qui?

NITOCRIS.

Cléophis.

CANOPE.

Lui qui de votre fils avec des soins fideles
Vous venoit autrefois apporter des nouvelles,

Mais qui, depuis le jour que pour armer ce fils
Le fer de votre époux en ses mains fut remis,
Ce fer que vous gardiez dans ses jeunes années
Pour relever un jour vos tristes destinées,
Dans les murs de Memphis ne s'étoit plus fait voir,
Et dont même vos soins n'avoient pu rien savoir?

NITOCRIS.

C'est lui-même; et d'abord que je l'ai vu paroître
Mes yeux après dix ans n'ont pu le méconnoître:
Il n'a pu me parler; mais ses regards contens
M'ont assez confirmé le bonheur que j'attends.
Mon fils revient, Canope, au secours de sa mere;
Il va perdre Amasis, il va venger son pere.
Dieux! avec quelle ardeur je compte les momens
Où je pourrai jouir de ses embrassemens!
Je crois déja le voir au rang de ses aucêtres,
Et le Nil retourné sous les lois de ses maîtres:
Déja je m'abandonne aux transports les plus doux...

CANOPE.

Que faites-vous? ah ciel! le tyran vient à vous!

SCENE II.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Puis-je savoir de vous ce que je dois attendre
Des décrets immortels que vous venez d'entendre,

Madame? et si les dieux, consultés sur mon sort,
Vous ont promis au temple ou ma vie ou ma mort?

NITOCRIS.

Pour apprendre des dieux les volontés suprêmes
Vous n'avez pas besoin qu'ils s'expliquent eux-mêmes;
Voyez par quels forfaits vous êtes couronné,
Et vous saurez le sort qui vous est destiné.

AMASIS.

Je sais bien plus; je sais que dans un sacrifice
Quelque signe trompeur vous a paru propice,
Que le prêtre à vos vœux a promis mon trépas:
Madame, sur ce point je ne vous presse pas.
Votre joie en sortant, de chacun remarquée,
Pour m'informer de tout s'est assez expliquée:
Mais je voudrois savoir quel est cet étranger
Que vos yeux en rentrant viennent d'envisager;
Pourquoi tout ce matin vous a-t-il attendue?

NITOCRIS.

Quoi donc? quel étranger s'est offert à ma vue?

AMASIS.

A mes soins vigilans rien ne peut échapper,
Et j'ai par-tout des yeux que l'on ne peut tromper:
Que vouloient vos regards attachés l'un sur l'autre?
Quel étoit son dessein? quel peut être le vôtre?

NITOCRIS.

Si j'ai quelques secrets que je veuille cacher,
Pensez-vous de mon sein les pouvoir arracher?
A l'artifice encore ajoutez les menaces;

Mon cœur s'est endurci par toutes ses disgraces,
Et quelque autre malheur qui puisse m'accabler,
Vous saurez mes secrets quand je pourrai trembler.

AMASIS.

Tremblez donc, car vos yeux m'en ont plus fait comprendre
Que vos discours ici ne m'en sauroient apprendre.
C'est donc cet imposteur qui jusque dans ma cour
De votre fils, madame, a semé le retour;
Et qui par le secours de ce bruit téméraire
A trouvé sans effort le secret de vous plaire.
Je ne m'étonne plus, après de tels projets,
Qu'on l'ait vu si matin aux portes du palais:
Il cherchoit à vous voir; vous le cherchiez peut-être:
Votre ame s'est émue en le voyant paroître;
Vos regards et les siens se trouvant à la fois,
Ont fait également l'office de la voix;
Et de ces confidens le rapport peu fidele
Vous a de mon malheur confirmé la nouvelle,
Que toujours Sésostris est prêt à m'immoler...

NITOCRIS.

Oui, tyran, il est vrai; c'est trop dissimuler:
Je vois que tu sais tout; ta politique infâme
N'épargne aucun moyen pour lire dans mon ame;
Je vois que mes discours te sont tous racontés,
Qu'on observe mes yeux, que mes pas sont comptés;
Que, par une rigueur qui n'eut jamais d'exemple,
On t'apprend jusqu'aux vœux que je fais dans le temple:
Mais dans mon triste sort j'espere toutefois

Que je n'ai pas long-tems à gémir sous tes lois.
Également haï du ciel et de la terre,
Tu ne peux éviter le fer ou le tonnerre:
Les dieux à mon secours ont amené mon fils.
Son nom est cher encore aux peuples de Memphis:
Tout le monde te hait, et tout le favorise;
Tous suivront un parti que le ciel autorise:
De son courage ardent à punir tes forfaits
Chaque moment qui fuit avance les effets;
Chaque moment ne fait que remplir l'intervalle
Qui t'éloignoit encor de ton heure fatale.

AMASIS.

Peut-être aurois-je à craindre un pareil attentat
Si de l'exécuter il étoit en état;
Mais ma vie aujourd'hui n'est pas bien hasardée
Si ce n'est que sur lui que ma perte est fondée.

NITOCRIS.

Eh! qui peut arrêter son généreux effort?
Dis, qui peut l'empêcher de t'immoler?

AMASIS.

Sa mort.

NITOCRIS.

Mon fils est mort?

AMASIS.

Conduit par sa noire furie,
Il venoit dans ces murs pour m'arracher la vie,
Lorsqu'un bras triomphant, envoyé par les dieux,
L'a privé pour jamais de la clarté des cieux.

NITOCRIS.

Non, je ne le crois point; la céleste puissance
Ne trahit point ainsi les vœux de l'innocence;
Moi-même j'en ai vu des signes assurés.

AMASIS.

Si vous n'en croyez rien d'où vient que vous pleurez?

NITOCRIS.

Auprès de mon tyran puis-je être sans alarmes,
Et parler de mon fils sans répandre des larmes?
Mais comment, qui t'a dit, d'où sais-tu qu'il est mort?

AMASIS.

Celui qui l'a vaincu m'en a fait le rapport.

NITOCRIS.

O ciel!

AMASIS.

N'en doutez point, je le sais de lui-même;
Il est dans mon palais; et ma joie est extrême
De pouvoir vous montrer l'auteur de son trépas.

NITOCRIS.

Quand il me le diroit je ne le croirois pas.
Je vois que ta frayeur lui dicte ce langage;
Tu crois que pour sortir d'un si long esclavage,
Au récit de sa mort, sans secours, sans espoir,
Je pourrai m'abaisser à trahir mon devoir,
Et que par notre hymen j'arrêterai la foudre
Dont les dieux et mon fils vont te réduire en poudre;
Mais d'un pareil espoir cesse de te flatter.
Adieu: l'orage gronde, il est prêt d'éclater.

AMASIS.

Orgueilleuse, tremblez! c'est sur vous qu'il va fondre.
Qu'on appelle mon fils, qu'il vienne la confondre;
Qu'il me suive.

SCENE III.

AMASIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, gardez-vous de sortir;
On en veut à vos jours. Je viens vous avertir
Qu'aux portes du palais un insolent murmure
Vous ose avec le prince accuser d'imposture,
Et que de Sésostris publiant le retour,
On s'obstine à nier qu'il ait perdu le jour.

AMASIS.

Et qui peut à mon peuple inspirer cette audace?
Est-ce cet inconnu qu'on a vu dans la place?

PHANÈS.

Oui, seigneur, c'est lui-même.

AMASIS.

Et l'on ne l'a pas pris?
Courez, gardes...

PHANÈS.

Seigneur, rassurez vos esprits;
Se voyant découvert, il a cru que la fuite
Pourroit le garantir de ma juste poursuite:

Mais j'ai par-tout des bras qu'il ne peut éviter;
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter;
Et bientôt de sa bouche apprenant ses complices,
Vous le ferez dédire au milieu des supplices.

AMASIS.

Ah! c'est mettre le comble à ce que je te doi:
Dispose, ordonne, agis, je m'abandonne à toi;
Va, cours. Que de Memphis les portes soient fermées;
Disperse où tu voudras mes légions armées;
N'épargne rien sur-tout pour l'amener ici,
Tandis qu'avec mon fils je vais... Mais le voici.

SCENE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

Viens me tirer, mon fils, d'une peine mortelle:
On seme parmi nous une étrange nouvelle,
On dit que Sésostris n'a point fini ses jours.

SÉSOSTRIS.

Et qui peut vous tenir de semblables discours?

AMASIS.

Un traître, un inconnu, par ce bruit qui m'outrage,
Du peuple contre nous excite le courage;
Et la reine à mes yeux vient de le soutenir:
Il faut les détromper avant de les punir.
Pour lui, dans un moment j'espere le confondre:

Il fuit; mais de sa prise on vient de me répondre;
On le cherche par-tout, il ne peut aller loin.

SÉSOSTRIS.

Quoi! seigneur...

AMASIS.

Oui, Phanès s'est chargé de ce soin.
Pour la reine, ce jour va m'en faire justice;
Mais avant que ma haine ordonne son supplice,
Avant de l'immoler, je veux que son rapport
Confirme aux yeux de tous ta naissance et ton sort.

SÉSOSTRIS.

La reine?

AMASIS.

Pour finir de semblables murmures
De la mort de son fils je veux que tu l'assures;
Que tu fasses briller un moment à ses yeux
Ce fer, de ta victoire instrument glorieux;
Et que par cet objet confirmant sa disgrace,
Nous la forcions d'aller au milieu de la place
Pour y dire elle-même au peuple de Memphis
Que ton bras a vaincu le dernier de ses fils.

SÉSOSTRIS.

Moi, pour leur confirmer ma gloire et ma naissance,
D'un semblable détour implorer l'assistance!
Non, non; pour détromper les esprits abusés,
Et réunir pour moi tous les cœurs divisés,
Commandez qu'avec vous je paroisse à leur vue,
Et non devant les yeux d'une mere éperdue,

Qui n'a que trop souffert de ses autres malheurs,
Sans que par mon aveu j'irrite ses douleurs.

AMASIS.

Quoi! toi qui de son fils n'as pas craint les approches,
D'une femme en fureur tu craindrois les reproches?
Trouverai-je ton cœur plus foible que ton bras?
Je le veux, il suffit; ne me réplique pas:
Ta résistance ici deviendroit inutile.
Allez, gardes...

SCENE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, GARDES.

ARTHENICE.

Seigneur, où sera mon asyle?
Quel spectacle cruel pour mes yeux étonnés!
Vos sujets contre moi se sont tous mutinés:
A peine je sortois qu'ils m'ont environnée;
Les uns de ma naissance ont maudit la journée;
D'autres, plus insolens, d'une profane main
Du temple et des autels m'ont fermé le chemin,
Et poussant de longs cris qui menaçoient ma vie,
Aux portes du palais leur foule m'a suivie.
Ils ne sauroient souffrir d'une commune voix
Que le sang d'un sujet leur impose des lois,
Tandis que de leur roi la veuve infortunée

Acheve dans les fers sa triste destinée ;
Ils n'imputent qu'à moi les maux qu'elle a soufferts;
Et si dans un moment vous ne brisez ses fers
Pour l'attacher à vous par un nœud légitime,
Vous me couronnerez pour être leur victime.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je?

AMASIS.

Quoi! ce peuple asservi sous mes lois
A la témérité de condamner mon choix ?
Il brave jusque-là ma grandeur souveraine?
Allons, mon fils, avant qu'on appelle la reine
Allons nous présenter à ces audacieux...

ARTHENICE.

Que vois-je? lui, seigneur, votre fils! justes dieux!

AMASIS.

Oui, c'est l'unique fruit d'un premier hyménée.
Je vais calmer les bruits qui vous ont étonnée,
Et forcer ces mutins dignes de mon courroux
A ne plus voir ici d'autre reine que vous.

SÉSOSTRIS.

J'ajouterai, madame, avec un cœur sincere,
Qu'on ne peut mieux remplir la place de ma mere:
Je brûle également que vous donniez des lois
Sur un trône où le sang me donne quelques droits;
Et pour vous confirmer le grand titre de reine
Vous verrez s'il est rien que mon bras n'entreprenne.

SCENE VI.

ARTHENICE, MICERINE.

ARTHENICE.

Quelle surprise, ô ciel! quel abord imprévu!
Où suis-je? qu'a-t-on dit? qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
De cet évènement que faut-il que je croie?
Est-ce une illusion que le sommeil m'envoie?
Celui qui de mon cœur avoit troublé la paix,
Celui dont malgré moi je conservois les traits,
Et dont l'éloignement me sembloit si funeste,
Est le fils d'un tyran que mon ame déteste,
Dont le bras tout sanglant se prépare aujourd'hui
A me donner la mort en m'attachant à lui!
O rencontre fatale, et qui me désespere!
Quoi! l'horreur que je sens pour les crimes du pere,
L'effroi dont sa promesse agite mes esprits,
Ne sauroit un moment s'attacher sur le fils?
Quel charme dangereux me surprend et m'arrête!
O ciel! à quels tourmens faut-il que je m'apprête?
Quels combats pour mon cœur, que de trouble à la fois,
Si je veux le haïr autant que je le dois!

MICERINE.

Eh! pourquoi sans besoin vous montrer si sévere?
Doit-il être garant des crimes de son pere?
Et par mille vertus ne peut-il démentir

L'injustice du sort qui l'en a fait sortir?

ARTHENICE.

Non, non, quelque vertu qui brille en sa personne,
Il est toujours d'un sang que le crime couronne:
Phanès, qui me défend d'épouser Amasis,
Ne souffrira jamais que j'écoute son fils.
Quoi que pour les tyrans son grand cœur entreprenne,
Je sais ce qu'en secret il leur porte de haine,
Et qu'il n'est point de mort qu'il n'ose dédaigner
Avant que leur hymen me force de régner;
J'en ai reçu tantôt l'assurance infaillible.
Cependant Amasis, ô souvenir terrible!
Bientôt dans ce palais reviendra me chercher;
A son sort que j'abhorre il voudra m'attacher!
Mais pour rompre l'hymen que son cœur se propose
Allons revoir mon pere, employons toute chose;
Et parmi tant de maux que mon ame ressent,
Comme au plus grand de tous courons au plus pressant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

La reine va venir, et de cette entrevue
Le tyran sur ses pas viendra savoir l'issue;
Et sans doute avec vous il y seroit venu
Si ma prudence ailleurs ne l'avoit retenu.
Pour vous, pour nos amis que de sujets de craindre!
Mais puisque c'en est fait, songez à vous contraindre;
Que notre sort dépend de ce que vous ferez,
Et que tout est perdu si vous vous déclarez.

SÉSOSTRIS.

Eh! comment voulez-vous qu'auteur de ses alarmes,
Je puisse résister à ses cris, à ses larmes?
Que j'aie en la voyant assez de cruauté?...

PHANÈS.

Dieux, voici le péril que j'ai tant redouté!
Seigneur, si Cléophis vient d'exposer sa vie

Pour avoir un moment attendu sa sortie,
Qu'allez-vous devenir si durant ses regrets
Vous ne pouvez cacher vos sentimens secrets?
Ah! voyez quels périls suivroient cette imprudence
Si j'eusse en ce besoin manqué de prévoyance;
Si dans le tems fatal qu'avec empressement
On cherche Cléophis par mon commandement,
Des prêtres d'Osiris la troupe conjurée
N'eût daigné le cacher dans l'enceinte sacrée.
Que sa faute, seigneur, vous fasse ouvrir les yeux;
C'est un avis exprès envoyé par les dieux,
Qui se servent souvent de la chûte d'un autre
Pour nous faire un exemple à détourner la nôtre.
Profitez du désordre où l'on voit Amasis:
De crainte et de courroux tous ses sens sont saisis
De voir que dans ces murs sa proie enveloppée
Est comme par miracle à sa rage échappée:
Tandis que furieux, et surpris, et troublé,
Par un pouvoir céleste il paroît aveuglé,
Frappons; ne tenons plus sa perte suspendue;
Que la foudre en tombant lui dessille la vue.
Allons hâter l'effet de ce noble dessein;
Et ne vous déclarez que sa tête à la main.

SÉSOSTRIS.

Oui, c'est trop retenir ma juste impatience;
Pourquoi jusqu'à la nuit remettre ma vengeance?
Vingt fois en le voyant, prêt à me découvrir,
Je me suis vu tenté de le faire périr.

Qu'à feindre si long-tems un grand cœur a de peine!
Mais enfin je me livre aux transports de ma haine:
Plus de retardement; il le faut immoler;
Et je vais...

PHANÈS.

Ah, seigneur! où voulez-vous aller?
Songez-vous qu'en ces lieux sa garde l'environne;
Qu'ils veillent tous ensemble autour de sa personne?
Des rivages brûlans où commence le jour,
A force de bienfaits attirés dans sa cour,
Accoutumés au sang, nourris dans le carnage,
Ces barbares du peuple ignorent le langage,
Et nul jusqu'à ce jour n'a connu d'autre voix
Que celle du tyran qui leur donne des lois.
Ainsi, si vous suivez cette funeste envie,
Songez qu'en l'immolant c'est fait de votre vie;
Qu'il n'est rien d'assez fort pour vous faire épargner.
Ce n'est pas tout qu'il meure, il faut vivre et régner:
L'immoler et périr n'est qu'une foible gloire;
Pour vaincre il faut jouir des fruits de sa victoire.
Dans une heure au plus tard je le livre en vos mains:
Vous voyez que lui-même avance nos desseins;
Qu'il nous ouvre un chemin plus prompt et plus facile
En sortant de ces murs qui lui servent d'asyle.
Laissez-moi le conduire où nos braves amis
Sont prêts d'exécuter tout ce qu'ils m'ont promis,
Où je veux qu'attiré par l'espoir qui le flatte,
Aux yeux même des dieux notre vengeance éclate;

Et qu'au lieu de l'hymen qu'il y croit célébrer,
Il y trouve le fer qui le doit massacrer.

SÉSOSTRIS.

Eh! c'est là, puisqu'il faut que je vous le révele,
C'est là ce qui m'inspire une frayeur mortelle!
Vous ne m'aviez pas dit qu'Arthenice aujourd'hui
Dût se voir exposée à ce fatal ennui,
Et que, prête à subir un joug qu'elle appréhende...

PHANÈS.

C'est ce qui rend ma joie et plus juste et plus grande;
C'est ce qui doit m'enfler d'un généreux orgueil
De voir servir mon sang à creuser son cercueil,
Et de pouvoir penser que cet honneur insigne
De vos bontés, seigneur, la rendra moins indigne.
Mais sur ce grand projet en vain nous balançons;
Le ciel l'achevera si nous le commençons:
Je ne crains que la reine, et votre ame trop tendre...
Ah, seigneur! de la voir il falloit vous défendre;
Il falloit résister à cet ordre absolu:
Vous aviez cent raisons, si vous l'aviez voulu.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! pour dissiper l'effroi qui vous agite,
Tandis que je le puis il faut que je l'évite:
Rentrons.

PHANÈS.

Il n'est plus tems, vous devez lui parler;
Vous êtes trop avant, seigneur, pour reculer;
Un changement si prompt donneroit trop d'ombrage.

Voyez la; mais sur vous n'attirez point l'orage :
Otez lui tout espoir, et par un juste effort
De ce fils qu'elle plaint confirmez-lui la mort.
C'est la sauver qu'aigrir le tourment qui l'accable;
Et c'est une pitié que d'être impitoyable.
Moi cependant, seigneur, de peur d'être suspect,
Durant cet entretien je fuirai votre aspect.
Songez qu'à chaque instant ces voûtes indiscretes
Auront des yeux ouverts sur tout ce que vous faites,
Et qu'au premier regard, prompts à vous déceler,
Il n'est rien que ces murs ne puissent révéler.
J'entends du bruit: on vient; c'est la reine elle-même.

SÉSOSTRIS.

Ciel! quel accablement, quelle douleur extrême!
Phanès, en quel état paroît-elle à mes yeux?
Ah, barbare! ah tyran!

PHANÈS.

Que faites-vous? ah, dieux!
Vous êtes observé: seigneur, je me retire;
Songez à vous.

SÉSOSTRIS.

Hélas! que lui pourrai-je dire?

SCENE II.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Où donc est ce cruel qu'on veut me présenter?
Qu'il vienne; qu'attend-il? qui le peut arrêter?
Qu'il vienne m'assurer de mon malheur extrême.

AMMON.

Voyez cet étranger, madame; c'est lui-même.

NITOCRIS.

Quoi! c'est lui?... Mais, ô ciel! qu'en dois je présumer?
Plus sa vue en ces lieux a droit de m'alarmer,
Plus je le considere, et plus en sa présence
Je sens que ma douleur a moins de violence;
Je sens même pour lui tout mon sang s'émouvoir.
Hé bien! parle; est-ce toi qui demande à me voir?

SÉSOSTRIS.

Madame....

NITOCRIS.

Explique-toi, parle sans te contraindre;
Mes malheurs sont trop grands pour avoir rien à craindre:
De la mort de mon fils es-tu coupable, ou non?

SÉSOSTRIS.

Ces éclaircissemens ne sont pas de saison;
Vous saurez tout, madame, en voyant cette épée.

NITOCRIS.

O dieux! quel est l'objet dont ma vue est frappée?
Je reconnois ce fer d'un fils infortuné.
Perfide! il est donc vrai, tu l'as assassiné?

SÉSOSTRIS.

Ne me demandez point quelle est sa destinée;
Vous la voyez, madame.

NITOCRIS.

O mere infortunée!
Et vous, dieux imposteurs, qui flattiez mon ennui,
Est-ce là le secours que j'attendois de lui?
O mon fils! qui l'eût cru que ce fer redoutable,
Dont j'espérois la fin de mon sort déplorable,
Ce fer dont je t'armai, dût servir quelque jour
A me prouver ta mort, et non pas ton retour!
Mais comment est-il mort? conte-moi ta victoire;
Éleve de ce meurtre un trophée à ta gloire:
Parle, acheve, cruel, de me percer le cœur.

SÉSOSTRIS.

Madame, c'est assez. Je plains votre malheur...
Il finira bientôt... Ma présence l'irrite...
J'ai dit ce que j'ai dû vous dire, et je vous quitte.

NITOCRIS.

Ah, barbare! ah, cruel! arrête, et que ta main
De la mere et du fils égale le destin;
Avant que de sortir mets le comble à ta rage,
Frappe, voilà mon sein, acheve ton ouvrage,
Dans ces flancs malheureux épuise ton courroux;

Frappe, te dis-je.

SÉSOSTRIS.

O ciel, que me proposez-vous?

NITOCRIS.

Tu soupires, cruel! est-ce à toi de me plaindre?

SÉSOSTRIS.

Ah! c'en est trop! mon cœur ne peut plus se contraindre.
Gardes, qu'avec la reine on me laisse un instant;
Éloignez-vous; sortez.

SCENE III.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, CANOPE, AMMON, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, on vous attend:
Tout est prêt dans le temple, et le roi va paroître;
Venez.

SÉSOSTRIS.

Ah! laissez-moi...

PHANÈS.

Je n'en suis pas le maître:
Vous savez l'ordre. Allons, il faut me suivre...

NITOCRIS.

Eh quoi!
Phanès aussi, Phanès est sans pitié pour moi?
Laissez-moi de ce monstre assouvir la furie...

PHANÈS.

Madame, mon devoir s'oppose à votre envie;
L'ordre presse. En ces lieux c'est trop vous arrêter;
Rentrons. (*bas en s'en allant.*)
Dans quels périls alliez-vous nous jeter!

SCENE IV.

NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

Va, ministre insolent, auteur de ma misere,
Va d'un crime si noir partager le salaire,
Perfide! qui, pour prix des honneurs, des bienfaits
Dont jadis mon époux surpassa tes souhaits,
Pour prix du rang suprême où l'hymen de ta fille
Eût fait monter un jour ton obscure famille,
Préférant l'esclavage à cet illustre espoir,
As peut-être vendu ton maître, et ton devoir!
Mais où va s'arrêter la douleur qui m'anime,
Tandis que l'assassin triomphe de son crime?
Par quel charme nouveau, par quel fatal poison
A-t-il séduit mes sens, et surpris ma raison?
Et par un mouvement que je ne puis connoître
D'où vient que sans horreur je le voyois paroître?
Ah! j'en rougis de honte, et je sens que mon cœur
Se rend en frémissant à toute sa fureur.
Ne tardons plus, suivons le transport qui me guide;

Faisons tous nos efforts pour perdre ce perfide :
Je sais par quels moyens je pourrai le punir;
Allons voir le tyran. Mais je le vois venir.

SCENE V.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

Approche, et viens jouir du tourment qui m'accable.
Le meurtre de mon fils n'est que trop véritable;
Mais après les horreurs de mon sort inhumain,
Si tu veux qu'aujourd'hui je te donne ma main,
Rappelle ce cruel dont la noire furie
Triomphe insolemment d'une si belle vie;
Consens de l'immoler au mânes de mon fils;
Je n'y résiste plus, je t'épouse à ce prix.

AMASIS.

Eh! le connoissez-vous pour suivre cette envie?
Savez-vous de quel sang il a reçu la vie?

NITOCRIS.

Il m'a ravi mon fils; je n'examine rien.

AMASIS.

Pour venger votre fils, que j'immole le mien!

NITOCRIS.

Lui! ton fils?

AMASIS.

Oui, madame; et je viens vous apprendre

Qu'à remonter au trône il ne faut plus prétendre;
C'en est fait. Toutefois, si vous y consentez,
Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver mes bontés;
Je mettrai tous mes soins à soulager vos peines:
Libre dans ce palais, vous n'avez plus de chaînes;
Vous pouvez, pour pleurer la mort de votre fils,
Vous montrer désormais aux peuples de Memphis,
Et parmi les tombeaux dressés pour nos monarques
De votre piété lui consacrer des marques.
Pour toutes ces faveurs je n'exige de vous
Qu'un traître, un imposteur, l'objet de mon courroux,
Que le peuple, séduit par ses vains artifices,
Dérobe trop long-tems aux rigueurs des supplices.
Allez; dans leur devoir forcez-les de rentrer;
Avant la fin du jour il faut me le livrer,
Ou j'atteste les dieux que votre mort certaine,
Au défaut de son sang qu'on refuse à ma haine,
Vengera le mépris de mon autorité,
Et servira d'exemple à la témérité.
Obéissez, madame: et vous, qu'on se retire.

SCENE VI.

NITOCRIS, CANOPE.

NITOCRIS.

Qu'entends-je? quelle loi vient-on de me prescrire?
Où suis-je? dois-je croire un si grand changement?
Tout fuit, tout se disperse à ce commandement.

Profitons du bonheur que le ciel nous envoie;
A punir les tyrans il faut que je l'emploie:
Allons les immoler, ou périr sous leurs coups.

CANOPE.

Eh! de ce vain projet quel fruit espérez-vous?
Dérobez-vous plutôt au sort qu'on vous destine;
Dans Thebes, dans Saïs, ou dans Eléphantine
Venez de vos sujets mendier le secours;
Ils vous défendront tous au péril de leurs jours.
Ah! si contre un tyran ils ont eu l'assurance
D'enlever Cléophis à sa noire vengeance,
Quand ils verront en vous la veuve de leur roi,
Que ne feront-ils point pour vous prouver leur foi!

NITOCRIS.

En vain de cet espoir tu flattes ma misere:
De mes tristes sujets que veux-tu que j'espere,
Canope? et quels conseils m'oses-tu proposer?
Aux fureurs du tyran pourront-ils s'opposer?
Tu sais comme, agité d'éternelles alarmes,
Il a pillé leurs biens, il a saisi leurs armes:
Ses ministres sanglans, ou plutôt ses bourreaux,
Ont abattu leurs cœurs sous le poids de leurs maux;
Et la mort de mon fils, qui détruit leur attente,
Va rendre désormais leur chaîne plus pesante.
Quels amis d'Apriès viendroient me secourir?
Les plus zélés d'entre eux il les a fait mourir;
Et le reste, approuvant ses funestes maximes,
Lui fait une vertu de chacun de ses crimes:

Ceux même qui, veillant au culte des autels,
Devroient donner l'exemple au reste des mortels,
Abusant lâchement de leurs saints privileges,
Descendent pour lui plaire aux derniers sacrileges,
Et sourds aux cris plaintifs des peuples gémissans,
Entre les dieux et lui partagent leur encens:
Non, non; je veux moi seule en délivrer la terre:
Au défaut de leurs bras, et même du tonnerre,
Je veux seule venger mon époux, mes enfans.
Ne laissons point ici les crimes triomphans;
Et si nos ennemis me font cesser de vivre,
Du moins dans les enfers forçons-les de nous suivre.

CANOPE.

Dieux! que je crains pour vous ce terrible dessein!

NITOCRIS.

Périsse de mon fils, périsse l'assassin!
Ménageons pour sa mort les momens qu'on nous laisse;
Voyons par quels chemins, cherchons par quelle adresse,
En quel tems, en quels lieux je pourrai l'immoler,
Et fuyons des témoins qui pourroient nous troubler.

SCENE VII.

NITOCRIS, ARTHENICE, CANOPE.

ARTHENICE.

Madame, dans les maux dont mon ame est atteinte,
Ne sachant où porter ni mes pas ni ma plainte,

Vous me voyez tremblante...

NITOCRIS.

Arthenice en ces lieux!
Mais d'où vient la douleur qui paroît dans vos yeux?
De vos sens affligés quel désordre s'empare?

ARTHENICE.

Ignorez-vous le sort qu'Amasis me prépare,
Qu'il m'a mandée ici pour être mon époux,
Et me donner des biens qui ne sont dus qu'à vous?

NITOCRIS.

A vous donner la main le tyran se dispose!
Et que résolvez-vous sur ce qu'il vous propose?

ARTHENICE.

Ah! pour fuir cet hymen que je ne puis souffrir
S'il étoit une voie où je pusse courir,
S'il étoit un moyen de m'en pouvoir défendre,
Au péril de mes jours j'oserois l'entreprendre;
Mais seule, sans espoir, sans secours, sans appui,
Au milieu de sa cour, que puis-je contre lui?
Je comptois sur mon pere en ce péril extrême;
Mais, ce qui me confond, c'est mon pere lui-même,
Qui par des sentimens dignes de sa vertu
Relevoit ce matin mon espoir abattu,
Qui d'un trône accepté d'une main criminelle
Présentoit à mes yeux l'infamie éternelle:
Par un ordre nouveau qui me perce le sein,
Du tyran tout-à-coup approuvant le dessein,
A ses feux maintenant il veut que je souscrive:

Et dans une heure au temple il faut que je le suive.
Voyez l'état funeste où me réduit le sort!

NITOCRIS.

Eh bien! pour en sortir feriez-vous un effort?
Vous sentez-vous le cœur capable de me suivre?

ARTHENICE.

Je ne crains point la mort: s'il faut cesser de vivre,
Il n'est rien qu'avec vous je ne puisse tenter.
Que faut-il faire enfin, madame?

NITOCRIS.

M'imiter.
Vous savez qu'à mon fils vous fûtes destinée,
Et que pour célébrer cet illustre hyménée
De moment en moment j'attendois son retour;
Il n'y faut plus songer, il a perdu le jour.
Contre son assassin armons-nous l'une et l'autre;
S'il échappe à mon bras, qu'il tombe sous le vôtre:
La noirceur de son crime est égale entre nous;
S'il me ravit mon fils, il vous ôte un époux;
Et vous devez montrer qu'une pareille injure
Intéresse l'amour autant que la nature.

ARTHENICE.

Oui, courons accomplir ce généreux dessein:
Mon cœur vous est connu, nommez-moi l'assassin;
Vous verrez s'il est rien qui puisse le défendre...

NITOCRIS.

C'est le fils du tyran.

ARTHENICE.

Dieux! que viens-je d'entendre?

NITOCRIS.

Quoi! déja ce grand cœur commence à s'ébranler;
Et dès le premier pas vous semblez reculer?
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame?

ARTHENICE.

Quoi! madame, c'est lui dont la mort...

NITOCRIS.

Oui, madame;
Et si, trop jeune encor pour un si grand projet,
Votre bras chancelant ne s'arme qu'à regret,
Par un autre moyen faisons qu'il s'accomplisse:
Unissons contre lui la force et l'artifice.
Invisible en ce lieu j'attendrai l'assassin;
Je ne veux que mon bras pour lui percer le sein:
Chargez-vous seulement d'amener la victime,
Et je réponds du coup qui doit punir son crime.

ARTHENICE.

Mais, madame, songez...

NITOCRIS.

Ah! c'est trop de raisons;
Craignez d'ouvrir mon ame à d'étranges soupçons.
Enfin si le perfide échappe à ma vengeance,
Ma fureur avec lui vous croit d'intelligence;
Et dans les mouvemens d'un si juste courroux
Je ne m'en prendrai plus qu'à votre pere, à vous:
Songez-y bien. Adieu.

SCENE VIII.

ARTHENICE.

Quel orage s'assemble!
On en veut à mon pere, on en veut... Ah! je tremble!
Courons la prévenir, et chercher les moyens
De conserver des jours où j'attache les miens.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SÉSOSTRIS.

En quel état cruel ai-je réduit ma mere!
Peut-être que cédant à sa douleur amere,
Le cœur gros de soupirs, sans espoir, sans secours,
Elle touche au moment qui va trancher ses jours!
Eh! que me servira que dans mon entreprise,
Par la mort d'Amasis le ciel me favorise,
Si ma mere tombant dans l'éternelle nuit
Du succès que j'attends va me ravir le fruit?
O dieux! pour l'achever que n'ai-je point à craindre?
L'empressement d'agir, l'horreur de me contraindre,
Le tyran qui prétend dans le temple, à mes yeux,
Allumer le flambeau d'un hymen odieux;
Tant de troubles mortels, tant d'affreuses images
Semblent à mes desseins de si tristes présages,
Que mon cœur, agité d'une prompte terreur,
Se remplit malgré moi d'une secrete horreur.
De noirs pressentimens étonnent ma constance...

SCENE II.

SÉSOSTRIS, NITOCRIS, *d'un côté du théâtre, un poignard à la main*; AMASIS, *de l'autre côté.*

NITOCRIS, *d'un côté du théâtre.*

Il est seul, avançons. Ciel, soutiens ma vengeance!

SÉSOSTRIS.

O patrie! ô devoir! nature... amour... hélas!

NITOCRIS, *voulant le frapper.*

Prenons ce tems propice. Ah, traître! tu mourras!

AMASIS, *lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse!

NITOCRIS.

O dieux!

SÉSOSTRIS.

O ciel!

AMASIS.

Perfide!

Quel aveugle transport, quelle fureur te guide?
Quel démon, quelle rage a pu te posséder?

NITOCRIS.

Le bourreau de mon sang peut-il le demander?

SÉSOSTRIS.

Je ne puis revenir de ma terreur extrême;
La reine sur mes jours attenter elle-même!

O ciel! quelle est la main par qui j'allois périr!
O ciel! quelle est la main qui vient me secourir!

AMASIS.

Cruelle! si les dieux, soutenant mon audace,
Des tiens qu'ils ont proscrits m'ont fait prendre la place,
Si leur courroux vengeur me les fit immoler
Au repos d'un état qu'ils avoient pu troubler,
N'étoit-ce pas à moi que tu devois t'en prendre?

NITOCRIS.

J'ai voulu te frapper par l'endroit le plus tendre;
J'ai voulu te montrer en ce fatal moment
Si la perte d'un fils est un léger tourment:
Juge par la fureur, le trouble, et la surprise
Où t'a mis de mon bras l'inutile entreprise,
Quel fut mon désespoir quand je vis en ces lieux
Un époux et cinq fils massacrés à mes yeux.

AMASIS.

Ce ne fut rien encor; depuis que les coupables
Ont éprouvé des lois les rigueurs équitables,
Pour punir un forfait si noir, si plein d'horreur,
Il n'est point de tourment au gré de ma fureur.
Hola, gardes, à moi...

SCENE III.

AMASIS, SESOSTRIS, NITOCRIS, PHANES, GARDES.

PHANÈS.

Ciel! quelle est ma surprise!
Comment, de qui, seigneur, et pour quelle entreprise
Tenez-vous ce poignard qui me glace d'effroi?

AMASIS.

Viens apprendre un forfait qu'à peine encor je croi.
Sur l'avis important d'une trame secrete,
Pour les jours de mon fils ma tendresse inquiete
Me l'avoit fait en vain chercher de toutes parts:
Quel spectacle en rentrant a frappé mes regards,
Phanès! cette furie à ma perte animée,
De ce fer assassin dont elle étoit armée,
A mes sens éperdus confirmant cet avis,
Sans moi, sans mon secours, m'alloit ravir mon fils!

PHANÈS.

La reine! justes dieux!

AMASIS.

Gardes, qu'on la saisisse.
Toi, qui connois le crime, ordonne du supplice;
Et toi, tremble, barbare! et t'apprête à périr.

NITOCRIS.

Menace-moi de vivre, et non pas de mourir;

Par une prompte mort termine ma misere,
Ou par ce que j'ai fait crains ce que je puis faire:
Quel que soit mon arrêt je vais m'y préparer,
Et laisse mes tyrans pour en délibérer.

SCENE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, GARDES.

AMASIS.

Qu'on l'immole.

SÉSOSTRIS.

Arrêtez; non, seigneur, qu'elle vive:
Il faut sur nos destins la tenir attentive,
Et qu'elle soit présente aux glorieux apprêts
Qui vont de ce grand jour signaler le succès.

PHANÈS.

Je dirai plus, seigneur; sa personne est un gage
Qui dans tous vos périls vous a servi d'otage;
Et si depuis quinze ans vous les avez bravés,
C'est peut-être la reine à qui vous le devez:
Enfin si de ses jours le flambeau doit s'éteindre,
Mettez-vous en état de n'avoir rien à craindre;
Attendez à punir ses criminels desseins
Qu'un traître qu'on poursuit soit remis en vos mains,
Et qu'en les confrontant au milieu des supplices,
Nous puissions de leur bouche arracher leurs complices

AMASIS.

Mais jusqu'à ce moment sur qui, sur quelle foi
Pourrai-je de son sort me reposer?

PHANÈS.

Sur moi.

AMASIS.

Sur toi, Phanès?

PHANÈS.

Seigneur, confiez-moi sa garde:
Ma foi vous est connue, et ce soin me regarde.
Quelque nouveau projet qui puisse l'inspirer,
D'elle comme de moi je puis vous assurer;
Et pour servir mon roi, pour le bien de l'empire,
Il n'est rien d'impossible au zele qui m'inspire.

AMASIS.

Eh bien! réponds-moi d'elle, et marche sur ses pas.

SCENE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

Dieux justes, dieux puissans, que ne vous dois-je pas!
C'est peu qu'à pleines mains vos faveurs épanchées
Sur moi depuis quinze ans demeurent attachées,
Pour arracher mon fils au bras qui l'eût percé
Quel secours imprévu m'avez-vous adressé!

SCENE VI.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHENICE, GARDES.

AMASIS.

Vous à qui je le dois, venez, venez, madame,
A nos transports de joie abandonner votre ame:
C'est de vous que je tiens le salutaire avis
De l'horrible attentat qui menaçoit mon fils;
J'ai retenu la main qui l'alloit entreprendre:
Quels honneurs désormais ne dois-je point vous rendre?
Si le rang où je suis peut vous récompenser,
Je ne vous verrai plus que pour vous y placer;
Je vais de notre hymen presser l'instant propice.
Toi, rends graces, mon fils, à ta libératrice.

SCENE VII.

SÉSOSTRIS, ARTHENICE.

SÉSOSTRIS.

Que vois-je? quelle horreur a glacé mes esprits!
Qu'ai-je entendu, madame, et que m'a-t-on appris?
Objet infortuné des fureurs de la reine,
Exposé sans défense aux transports de sa haine,
Mon sang alloit couler, le fer étoit levé,

Sans vous ce coup impie alloit être achevé!
J'en frémis... Grace au ciel tout a changé de face.
Par où devant vos yeux ai-je pu trouver grace?
Quel zele en ma faveur venez-vous de montrer,
Et quel dieu favorable a su vous l'inspirer?

ARTHÉNICE.

Ne me demandez point quel zele m'a poussée.
A peine de la reine ai-je su la pensée,
A peine résolue à vous sacrifier
Sa haine à ses fureurs a cru m'associer,
Que de tous ses bienfaits rejetant la mémoire,
Sans craindre son courroux, sans consulter ma gloire,
Que dis-je? sans songer qu'un prince infortuné
Qu'à l'hymen d'Arthénice elle avoit destiné,
Par vos cruelles mains privé de la lumiere,
Devoit à le venger me porter la premiere,
De votre seul péril trop prompte à m'occuper
Je n'ai songé qu'au coup qui vous alloit frapper;
J'ai couru prévenir un complot si funeste:
Vous vivez, il suffit; j'ignore tout le reste.

SÉSOSTRIS.

Madame, je le vois, la suprême grandeur
A des charmes puissans pour vaincre un jeune cœur:
Ce zele officieux n'a plus rien qui m'étonne;
Pour régner sur l'Égypte Amasis vous couronne:
De ce qu'il fait pour vous mon salut est le prix;
Et je ne dois vos soins qu'au seul nom de son fils.

ARTHÉNICE.

N'imputez rien, seigneur, à ma reconnoissance;
C'étoit pour votre vie une foible défense,
Et j'aurois de la reine appuyé le courroux
Si nul autre intérêt ne m'eût parlé pour vous.

SÉSOSTRIS.

Ciel, que vous m'étonnez! Se pourroit-il, madame
Que l'amour d'Amasis n'eût point touché votre ame?
Auriez-vous quelque peine à recevoir sa foi?

ARTHÉNICE.

A l'honneur qu'il me fait je sais ce que je doi;
Mais mon cœur, alarmé de cette préférence,
En sent plus de frayeur que de reconnoissance;
Et si vos jours sauvés méritent quelque prix,
Si vous êtes sensible aux soins que j'en ai pris,
Détournez un hymen dont l'odieuse chaîne
Ne prépare à mon cœur qu'une éternelle gêne:
Voyez le roi, parlez, il vous écoutera;
Demandez mon exil, il vous l'accordera:
Pour un fils tel que vous que ne fait point un pere!
Voyez enfin quel est l'excès de ma misere,
Puisque pour m'opposer à l'hymen d'Amasis
Je ne puis dans sa cour m'adresser qu'à son fils.
Oui, seigneur, sur vous seul mon esprit se repose
Pour rompre le dessein que le roi se propose:
Vous nous épargnerez un mutuel ennui;
En agissant pour moi vous agirez pour lui:

Montrez-lui que nos cœurs ne sont pas l'un pour l'autre;
Empêchez mon trépas quand j'empêche le vôtre :
Le repos de mes jours me semblera plus doux
Si je puis me flatter que je le tiens de vous.

SÉSOSTRIS.

Redevable à vos soins, madame, d'une vie
Qui sans votre secours m'alloit être ravie,
Je ne demande aux dieux d'en prolonger le cours
Que pour la consacrer au repos de vos jours.
Cet hymen dont l'idée excite vos alarmes
Ne sera pas long-tems le sujet de nos larmes;
Je prends à l'empêcher plus d'intérêt que vous:
Non, jamais Amasis ne sera votre époux.
Mais à cette frayeur votre ame trop sensible,
A d'autres sentimens est-elle inaccessible?
Auriez-vous pour le sceptre encor quelques dédains
S'il vous étoit offert par d'innocentes mains?
A nous abandonner êtes-vous toujours prête?
N'envisagez-vous rien ici qui vous arrête?
Et quand j'aurai comblé votre espoir le plus doux
Où sera votre exil? sera-t-il loin de nous?

ARTHÉNICE.

Par vos soins désormais exempte de tristesse
J'irai de vos bontés m'entretenir sans cesse
Dans ces paisibles lieux, ces retraites, ces bois,
Où je vous vis, seigneur, pour la premiere fois.

SÉSOSTRIS.

Non, non: vous méritez une autre destinée;

Avant la fin du jour vous serez couronnée.
Mais au sort qui m'attend votre sort attaché
Vous doit laisser encor ce mystere caché;
Mon secret découvert nous perdroit l'un et l'autre;
Il y va de ma vie, il y va de la vôtre.
J'aurois déja fini mon trouble et votre effroi
Si le danger prochain n'eût regardé que moi;
Mais ceux qu'avec mes jours j'expose à cet orage
A des ménagemens abaissent mon courage.
Cependant l'heure approche où pour votre secours
Tout est prêt dans le temple; on m'attend, et j'y cours:
Quelque honneur que sur moi répande la victoire,
Vous en aurez le prix, vous en aurez la gloire.
En présence des dieux je vais me découvrir,
Dégager votre foi, vous la rendre, ou mourir.
Adieu, madame.

SCENE VIII.

ARTHÉNICE.

O dieux! que va-t-il entreprendre?
Quel est ce grand dessein que je ne puis comprendre?
Ciel! par où dévoiler ce mystere caché?
A son sort, m'a-t-il dit, le mien est attaché,
Et jusque dans le temple, où l'entraîne la gloire,
Il va chercher pour moi la mort ou la victoire!

Quel mélange confus et d'espoir et d'ennuis!
Quel dieu dissipera l'embarras où je suis?

SCENE IX.

ARTHÉNICE, MICERINE.

MICERINE.

Madame...

ARTHÉNICE.

Ah! que me veut Micerine éperdue?

MICERINE.

Ce vieillard que le sort offrit à notre vue
Sur la terre étendu, mourant, ensanglanté,
Et qui ne doit le jour qu'à votre piété...

ARTHÉNICE.

Eh bien?

MICERINE.

Pâle, abattu, la démarche mal sûre,
Malgré le sang qui coule encor de sa blessure,
Son extrême foiblesse, et son âge glacé,
A quitté la demeure où nous l'avions laissé;
Il est ici, madame.

ARTHÉNICE.

O ciel! qu'y vient-il faire?

MICERINE.

Quand il m'a rencontrée, il cherchoit votre pere.

ARTHÉNICE.

Mon pere! et l'a-t-il vu? l'a-t-on fait avertir?

MICERINE.

Madame, du palais il venoit de sortir;
Il étoit dans le temple où son zele s'applique
A dresser de ce jour l'appareil magnifique;
Et des gardes rangés, les armes à la main,
A chacun par son ordre en ferment le chemin.

ARTHÉNICE.

Et de ce malheureux quelle est la destinée?

MICERINE.

Instruit de vos bontés et de votre hyménée,
Il m'envoie au plus vîte implorer votre appui.

ARTHÉNICE.

Ne pouvant rien pour moi que pourrai-je pour lui?

MICERINE.

Obtenir d'Amasis une prompte audience:
Devant lui seulement il rompra le silence,
Et l'instruira, dit-il, d'un forfait odieux,
Qui regarde l'état, lui, son fils, et les dieux.

ARTHÉNICE.

Son fils! Quel sort cruel menace encor ta vie,
Par combien de malheurs est-elle poursuivie,
Cher prince?... Mais allons, courons à son secours,
Et comme je le dois prenons soin de ses jours.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE.
GARDES.

AMASIS, *à un officier de sa garde.*
RETOURNEZ à Phanès; bientôt par ma présence
Je vais de ses amis calmer l'impatience.
Allez: je suis content de leurs soins généreux,
Et je marche après vous pour me rendre auprès d'eux.
Qu'on appelle Arthénice et mon fils avec elle;
(*à Nitocris.*)
Et toi, viens prononcer ta sentence mortelle:
Te voici, grace au ciel, sans espoir, sans soutien;
Mes sujets, dont l'orgueil entretenoit le tien,
Environnés par-tout de mes fieres cohortes,
Du temple et de la ville ont vu saisir les portes;
Et si contre mes lois ils s'osent soulever,
Tout l'univers, les dieux ne pourroient les sauver.
Je devrois dans ton sang éteindre leur audace;
Mais tu sais à quel prix ma bonté te fait grace:

Mon ennemi par toi va-t-il se découvrir?
Parle, et songe qu'un mot te fait vivre ou mourir.

NITOCRIS.

Pour ébranler mon cœur la menace est légere;
Qui ne craint point la mort sait mourir et se taire.
Va jusque dans le temple, aux yeux de mes sujets
Célébrer un hymen qui flatte tes projets:
Ajoute-s-y ma perte à tant d'autres victimes;
Mais crains d'y rencontrer la peine de tes crimes:
Crains que cet étranger qui se cache en ces lieux
N'y soit pour ma vengeance envoyé par les dieux;
Tu trembleras peut-être en le voyant paroître:
Ce n'est qu'en t'immolant qu'il se fera connoître;
Et j'espere, tyran, que malgré tous tes soins,
La foudre va partir d'où tu l'attends le moins.

AMASIS.

Je crains peu ta menace; et quand pour ta vengeance
Tout l'état avec lui seroit d'intelligence,
Les dieux de ce péril garantiroient mes jours:
Ils l'ont fait mille fois, ils le feront toujours.
De tes emportemens je découvre la cause;
Je vois le désespoir où mon hymen t'expose:
Tu crains plus que la mort le redoutable affront
De voir ton diadême orner un autre front;
Mais ma haine en ton sang ne peut être assouvie;
Je prétends ménager les restes de ta vie;
Et, pour te mieux punir, t'entraînant à l'autel,
T'y donner une reine avant le coup mortel.

SCENE II.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICERINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à Arthénice.*

Allons, madame, allons célébrer l'hyménée
Qui doit unir mon sort à votre destinée;
Que la pompe...

ARTHÉNICE.

Ah, seigneur! suspendez ce dessein;
Ne songez qu'à parer les coups d'un assassin:
Confuse et détestant sa criminelle audace,
Je viens... La voix me manque et tout mon sang se glace.

AMASIS.

Que savez-vous? parlez...

ARTHÉNICE.

Seigneur, c'est un avis
Qui regarde vos jours et ceux de votre fils;
Avant que d'exposer une tête si chere,
Daignez approfondir ce terrible mystere.

AMASIS, *à Nitocris.*

Quel mystere? Est-ce encore un trait de ton courroux,
Perfide?

ARTHÉNICE.

Un étranger, tremblant, percé de coups,

Qui sous le faix des ans ne se soutient qu'à peine,
Vous apprendra, seigneur... Le voici qu'on amene.

SCENE III.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICERINE, CANOPE, MENÈS, GARDES.

AMASIS.

Que vois-je? est-ce Menès, en croirai-je mes yeux?

MENÈS.

Ah, seigneur! je vous vois, et j'en rends grace aux dieux.

AMASIS.

De ta mort ce matin j'ai reçu la nouvelle;
Pourquoi me faisoit-on ce rapport infidele?

MENÈS.

Seigneur, on l'a cru vrai; sur la terre étendu,
Ma foiblesse, le sang que j'ai long-tems perdu,
Précipitoient la fin de mon sort déplorable,
Quand les dieux ont conduit cette main sécourable
Par qui j'ai le bonheur d'embrasser vos genoux.

AMASIS.

O dieux! qui t'a porté de si funestes coups?

MENÈS.

Celui qui, par un coup à l'état plus funeste,
A privé votre fils de la clarté céleste.

AMASIS.

Mon fils! tu me surprends; il n'est pas dans ma cour?

MENÈS.

Non; cessez désormais d'attendre son retour:
Je venois, pénétré de la mort de sa mere,
Vous ramener ce fils, l'image de son pere,
Quand non loin de ces murs, d'un barbare assassin
J'ai vu le bras levé pour lui percer le sein:
Je m'expose à sa rage, et j'en suis la victime;
A défendre ses jours le prince en vain s'anime;
En vain il montre un cœur incapable d'effroi,
Frappé d'un coup mortel, il tombe auprès de moi.

AMASIS.

Quoi! mon fils... Je succombe au trouble qui m'accable.

MENÈS.

Ce n'est pas tout, seigneur; gardez-vous du coupable:
Tout dégoutant encor du sang de votre fils,
Je l'ai vu qui prenoit la route de Memphis;
Sans doute qu'il s'y cache afin de vous surprendre;
Je vous en avertis.

AMASIS.

Dieux! que viens-je d'apprendre?

SCENE IV.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICERINE, MENÈS, CANOPE, GARDES.

AMASIS *à Sésostris.*

Approche, connois-tu ce vieillard?

SÉSOSTRIS.

Justes dieux!

AMASIS.

Quel trouble te saisit? Menès, tourne les yeux;
N'est-ce pas là mon fils?

MENÈS.

Lui, seigneur! Ah, le traître!
C'est là son assassin que vous voyez paroître.

ARTHÉNICE.

O dieux!

MENÈS.

N'en doutez point, je le connois trop bien;
C'est lui qui s'est couvert de son sang et du mien;
C'est lui qui, se portant à de nouvelles rages,
Après son attentat, nous a ravi les gages
Dont Ladice en mourant se reposa sur nous;
Ses lettres, son anneau... Seigneur, songez à vous:
Je mourrai sans gémir du malheur qui m'opprime
Si je puis aux enfers conduire ma victime.

SCENE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICERINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Oui, tu seras content, tes yeux seront témoins...
Que pour le secourir on redouble de soins.
L'ai-je bien entendu, grands dieux! le puis-je croire?
Ton bras est-il l'auteur d'une action si noire?
M'as-tu ravi mon fils?

SÉSOSTRIS.

Oui, tyran, il est mort,
Et l'on vient de te faire un fidele rapport.

AMASIS.

Traître! qu'espérois-tu de cette barbarie?
Quel étoit ton dessein? quelle aveugle furie
Dans le sang de mon fils t'a fait tremper tes mains?

SÉSOSTRIS.

Quand tu sauras mon nom tu sauras mes desseins.

AMASIS.

Eh quel es-tu? réponds, perfide?

SÉSOSTRIS.

Eh! qui puis-je être?
Après ce que j'ai fait, me peux-tu méconnoître?
Et ce bras tout sanglant du meurtre de ton fils
T'apprend-il pas assez que je suis Sésostris?

NITOCRIS.

Ah! mon fils!

ARTHÉNICE.

Qu'ai-je fait?

AMASIS.

Gardes, qu'on le saisisse.

SÉSOSTRIS *mettant la main à l'épée.*

Traîtres!...

AMASIS.

Que les bourreaux préparent son supplice.

NITOCRIS.

Arrête; que fais-tu, peuple lâche et sans foi?
C'est le sang d'Apriès; c'est mon fils; c'est ton roi.

AMASIS.

Je suis mieux obéi que tu n'es écoutée.

SÉSOSTRIS *désarmé.*

Oui, le ciel veut ma perte, et je l'ai méritée;
Je vois qu'il me punit et se venge à son tour
Non d'avoir entrepris de te ravir le jour,
D'affranchir de tes fers ma mere et ma patrie,
Mais d'avoir pris un nom dont ma gloire est flétrie,
Et d'avoir abaissé l'héritier d'un grand roi
A passer pour le fils d'un monstre tel que toi.
Ton sang devoit laver une tache si noire:
Mais si de le verser je n'ai pas eu la gloire,
Je t'ai ravi ton fils; et, graces à mes soins,
C'est toujours un tyran que l'Égypte a de moins.

AMASIS.

Quoi! perfide...

SCENE VI.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, AMMON, GARDES.

AMMON.

Seigneur...

AMASIS.

Ah! que vient-on me dire?

AMMON.

Qu'en vain contre vos jours votre ennemi conspire,
Qu'au temple en ce moment nous l'avons rencontré:
Mais que pour l'arracher d'un asyle assuré,
Les prêtres, orgueilleux de leur pouvoir suprême,
N'ont voulu recevoir de lois que de vous-même;
Et que Phanès, craignant sa fuite ou leur appui,
Veille en vous attendant et sur eux et sur lui.

AMASIS.

Dieux! courons le rejoindre; allons par les supplices
De ces deux criminels apprendre les complices :
Des prêtres avec eux allons punir l'orgueil;
Que leur temple détruit leur serve de cercueil;
Et que tout l'univers, apprenant ma vengeance,
Frémisse du supplice, ainsi que de l'offense:
Qu'on l'entraîne...

NITOCRIS.

Ah, mon fils! je ne te quitte pas.

AMASIS.

Ammon, que dans ces lieux on retienne ses pas;
J'ai besoin d'un otage.

NITOCRIS.

Ah! tyran!

AMASIS.

Qu'on l'arrête:
J'aurai soin d'ordonner qu'on t'apporte sa tête:
Tu peux l'attendre.

NITOCRIS. *Elle tombe évanouie.*

Hélas!

AMASIS.

à Arthénice. Qu'on veille sur ses jours:
Madame, je dois tout à votre heureux secours;
Mais pour m'en acquitter, et pour punir son crime,
Je veux qu'à notre hymen il serve de victime:
Venez le voir au temple expirer sous nos coups;
Venez, madame.

ARTHÉNICE.

O ciel! où me réduisez-vous?

SCENE VII.

NITOCRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

On entraîne mon fils, et l'on veut que je vive;
Ah! l'on m'arrête en vain, il faut que je le suive.

Quoi! nul des ses sujets ne le vient secourir;
Dans ses propres états on le laisse périr;
Jusque sur les autels on va trancher sa vie!
Souffrirez-vous, grands dieux, ce sacrifice impie?
Nil, souleve tes flots, et vomis dans ces murs
Tous ces monstres cachés dans tes antres obscurs.
Que ferai-je? où courir? que la terre s'entr'ouvre!
Que du Styx à nos yeux la rive se découvre!
Et tout couverts encor de vos tristes lambeaux,
Mânes de ses parens, sortez de vos tombeaux!
Si la terre et le ciel refusent de m'entendre,
Que ce soient les enfers qui viennent le défendre.
O mon illustre époux, entends ma triste voix;
Viens lui donner la vie une seconde fois;
Perce l'obscurité de tes demeures sombres.
Arme-toi des tourmens inventés pour les ombres;
Jusqu'au pied des autels viens lui servir d'appui,
Et fais ce que les dieux devroient faire pour lui!
Mais que fais-je? que dis-je? ô malheureuse mere!
Quels vœux puis-je former? et qu'est-ce que j'espere?
Ce palais de mes cris retentit vainement;
Mon fils est mort, Canope, ou meurt en ce moment.

SCENE VIII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE.
CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Cruelle, en est-ce fait? votre rage inhumaine
Vient-elle jusqu'ici triompher de ma peine?
Ou votre main, servant les crimes d'Amasis,
Vient-elle m'apporter la tête de mon fils?
L'avez-vous vu tomber sous ses coups?

ARTHÉNICE.

Ah! madame!
Ce que j'ai vu suffit pour déchirer mon ame:
Le tyran de soldats l'a fait environner;
Après lui dans le temple il l'a fait entraîner;
Et comme, résolue à ne lui point survivre,
Je traversois la foule, et tâchois de l'y suivre,
J'ai vu fermer la porte, et mille cris confus
Ont fait entendre au loin: Il est mort, il n'est plus.

NITOCRIS.

Il n'est donc plus ce fils, le dernier de ma race!
Tout mort et tout sanglant il faut que je l'embrasse;
Allons, courons au temple, à la face des dieux...
Mais de quels cris nouveaux retentissent ces lieux?

SCENE IX.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICERINE, CANOPE, AMMON.

NITOCRIS.

Ah ! mon fils, est-ce toi que le ciel me renvoie?

ARTHÉNICE.

Quel miracle, seigneur, permet que je vous voie?

SÉSOSTRIS.

Il est tems de finir des regrets superflus;
Vous n'avez rien à craindre, Amasis ne vit plus.

NITOCRIS.

Il ne vit plus ! ô ciel ! quelle heureuse nouvelle !
Mais qui t'a délivré de sa rage cruelle ?
Comment t'es tu sauvé? ne me déguise rien,
A qui dois-je, mon fils, ton salut et le mien ?

SÉSOSTRIS.

Un illustre sujet finit notre misere ;
Le croiriez-vous enfin? c'est Phanès.

NITOCRIS.

Lui !

ARTHÉNICE.

Mon pere?

SÉSOSTRIS.

A peine le tyran, trompé par ses avis,
M'avoit fait entraîner au temple d'Osiris,

Que portant sur l'autel une vue égarée,
Il trouve Cléophis dans l'enceinte sacrée;
Où, se croyant déja maître de notre sort,
Il semble s'applaudir de nous donner la mort;
Quand Phanès, pour donner le signal et l'exemple,
Du nom de Sésostris fait retentir le temple;
Et soudain l'on n'entend à travers mille cris
Que, Meure le tyran, et vive Sésostris !
Pâles, saisis d'effroi, ses gardes l'abandonnent:
Ardens, pleins de fureur, les nôtres l'environnent;
Je l'approche, et d'un fer que je prends sur l'autel
Je le jette à mes pieds frappé d'un coup mortel;
Mille autres, animés d'une pareille envie,
Vont chercher dans ses flancs les restes de sa vie;
Et tandis qu'en tous lieux Phanès et Cléophis
Confirment mon retour aux peuples de Memphis,
Faisant à la fureur succéder la tendresse,
D'un pas précipité j'ai traversé la presse,
Pour goûter des plaisirs si long-tems attendus,
Et vous offrir des biens que le ciel m'a rendus.

NITOCRIS.

Ah, mon fils! quel bonheur succede à nos alarmes!
Allons faire cesser le tumulte des armes;
Et, parmi les plaisirs que promet ce grand jour,
Par un heureux hymen couronner votre amour.

FIN D'AMASIS.

EXAMEN
D'AMASIS.

Cette piece fut remise en 1730, époque à laquelle la tragédie de Brutus de M. de Voltaire fut jouée pour la premiere fois : l'ouvrage romanesque de La Grange eut un grand succès, et la piece de M. de Voltaire n'obtint que quatorze représentations. Une si grande disproportion entre le mérite réel d'un ouvrage dramatique et le sort qu'il éprouva dans la nouveauté ne fut pas sans exemple même dans le siecle de Louis XIV. Ce triomphe de La grange rappelle celui de Duryer lorsqu'il donna Alcionnée, et l'affluence qu'attira le Timocrate de Thomas Corneille. Parmi les nombreuses critiques que l'on peut faire de la tragédie d'Amasis, on ne doit placer ici que celles qui relevent les défauts essentiels, et qui ont pour but de faire appercevoir le goût vicieux auquel cette piece dut un succès passager. Le personnage d'Amasis n'est point conforme à l'idée que nous en donne Hérodote : ce prince, que l'Égypte regarda comme un de ses plus grands rois, n'est dans la tragédie de La Grange qu'un lâche usurpateur, qui n'a aucune qualité brillante, et qui ne doit son élévation qu'à un assassinat. Les évènemens, les péripéties sont tellement accumulés dans cette piece, que la curiosité ne se repose pas un seul instant, et que le spectateur, ébloui par tant d'incidens imprévus, ne peut

s'attendrir sur aucune situation. Cet art d'éviter les développemens, et d'y suppléer par des coups de théâtre, est très favorable aux talens médiocres. La Grange est peut-être celui qui a su le mieux l'employer. Quelquefois il en tire de très belles situations: dans la seconde scene du quatrieme acte, Nitocris leve le poignard sur son fils; et Amasis, son plus cruel ennemi, lui sauve la vie; Sésostris s'écrie:

O ciel! quelle est la main par qui j'allois périr!
O ciel! quelle est la main qui vient me secourir!

Quand La Grange veut peindre les passions, il tombe ou dans la déclamation, ou dans la fadeur. Arthénice, en parlant de son amant, sur le sort duquel elle est inquiete, s'exprime ainsi:

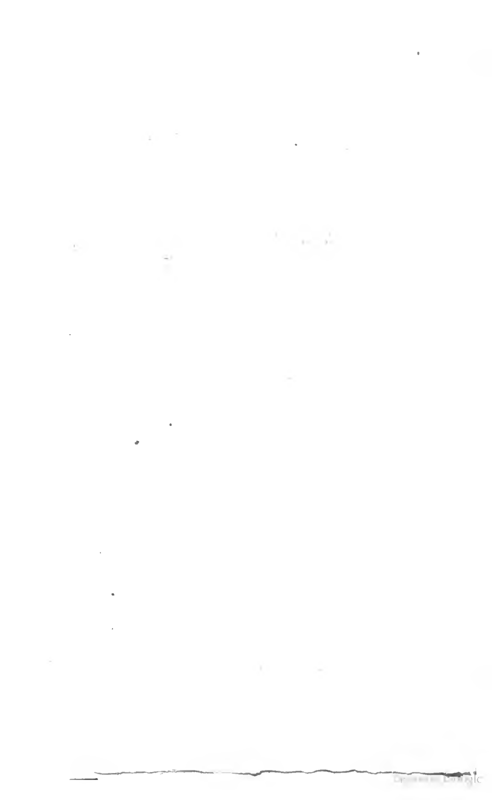
C'est ce même inconnu: pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit il ne se cacha pas:
Je le vis; j'en rougis, mon ame fut émue;
Et, pour quelques momens qu'il parut à ma vue,
Je sens bien que mon cœur en a reçu des traits
Que l'absence et le tems n'effaceront jamais.

Ce jargon de galanterie, puisé dans les romans de mademoiselle Scudéri et de La Calprenede, se fait trop remarquer dans les scenes d'amour de la tragédie d'Amasis.

On s'étonnera peut-être que nous ayons placé dans ce recueil une piece aussi peu digne des suffrages des gens de goût: nous avons cru devoir la choisir, parce-

qu'elle est considérée comme la premiere dans ce genre, et parcequ'elle a obtenu les suffrages du public toutes les fois qu'elle a été remise : elle présente d'ailleurs des beautés que l'on n'a pas assez remarquées ; la situation de Sésostris et d'Amasis, dans le premier acte, est une imitation très heureuse d'une des plus belles conceptions de l'Électre de Sophocle. Cette scene n'a pas été inutile à M. de Voltaire dans son Oreste.

FIN DE L'EXAMEN D'AMASIS.



ABSALON,

TRAGÉDIE

DE DUCHÉ,

Représentée pour la premiere fois
le 7 avril 1712.

NOTICE
SUR DUCHÉ.

Joseph-François Duché de Vanci naquit à Paris le 29 octobre 1668. Son pere, qui n'étoit pas riche, lui fit donner une excellente éducation, dans l'espoir que ses talens pourroient suppléer à son peu de fortune: ce calcul, qu'une tendresse quelquefois aveugle dicte à presque tous les peres qui n'ont rien à laisser à leurs enfans, n'a souvent pour résultat que de faire dédaigner au fils l'état de son pere, de faire naître dans un jeune homme les premiers germes d'une folle ambition, et de le détourner des occupations utiles, incompatibles avec les talens plus brillans que solides qu'il a acquis dans sa jeunesse. Il n'en fut pas ainsi de Duché; une place dans les aides le mit à l'abri du besoin, et il se livra à son goût pour les lettres sans que ses devoirs en souffrissent. Après avoir fini ses études, il s'étoit lié d'amitié avec Pavillon, poëte

aimable, qui lui fit faire des connoissances utiles, et qui le dirigea dans ses premieres productions poétiques. Bientôt Duché prit un vol plus élevé; un talent marqué pour la poésie lyrique l'entraîna sur les traces de Quinault, dont il n'eut pas la mollesse et la langueur, mais qu'il ne surpassa point pour la pureté et l'élégance de la versification. Ses ballets des Fêtes Galantes et des Amours de Momus, ses opéra de Théagene et Chariclée, de Céphale et Procris, de Scylla, eurent beaucoup de succès : sa tragédie lyrique d'Iphigénie en Tauride, qui fut son coup d'essai, est encore très estimée.

Ces succès de Duché lui procurerent la protection du comte d'Ayen, depuis maréchal de Noailles, et l'amitié du célebre poëte lyrique Rousseau. Lorsque la succession d'Espagne passa dans la famille de Louis XIV, les ducs de Bourgogne et de Berry accompagnerent jusqu'aux frontieres le duc d'Anjou, qui, sous le nom de Philippe V, alloit occuper le trône de Charles II: le comte d'Ayen, qui étoit du voyage, se fit accompagner par Duché, à qui il donna le titre de secrétaire; les jeunes princes s'étant reposés

quelques jours à Lusignan, cet auteur fit représenter en leur présence un divertissement qui eut beaucoup de succès. Au retour, le duc de Bourgogne et le comte d'Ayen parlerent avantageusement à madame de Maintenon du talent poétique de Duché : cette recommandation fut la premiere cause de sa fortune.

Racine étoit mort, et la maison royale de S.-Cyr, qui avoit retenti si souvent des accens de sa poésie enchanteresse, déploroit encore la perte de ce grand poëte qui lui avoit consacré ses derniers chefs-d'œuvre ; madame de Maintenon donna sa place à Duché, qui, sans avoir le génie de l'auteur d'Athalie, étoit digne de suivre de loin ses traces, et qui pouvoit lui être comparé sous les rapports d'une vertu éprouvée et d'une piété solide. Cette illustre protectrice ne borna point à cette place, plus glorieuse que lucrative, les bienfaits dont elle vouloit honorer Duché; il fut nommé gentilhomme ordinaire du roi, et Pont-Chartrain lui donna la place de secrétaire des galeres. Le poëte ne tarda point à remplir les engagemens qu'il avoit pris.

Jonathas, tragédie en trois actes, donna une

idée très favorable du talent de Duché pour la tragédie. On s'étonna que le poëte eût pu former une action dramatique d'un sujet aussi simple que celui qui présente un jeune guerrier portant à ses levres quelques parcelles d'un rayon de miel malgré une défense qu'il ignore ; cependant cette piece offre, à l'exception de l'amour, toutes les ressources de la tragédie : le caractere d'un héros qui se dévoue au salut de son pays, et qui s'accuse lui-même pour appaiser la colere du ciel, se trouve dans le rôle de Jonathas : l'amour maternel est présenté avec toute son énergie dans celui d'Achinoam ; l'héroïsme de l'amitié se développe dans le personnage d'Abner qui s'oppose à la mort de Jonathas ; et Saül, qui a quelques rapports avec Agamemnon, balance entre sa tendresse pour son fils et la nécessité d'obéir aux volontés célestes. On reconnoît dans cette piece un éleve et un imitateur de Racine : le plan sage et régulier, la vraisemblance de l'action, la peinture des caracteres, l'absence des beautés déplacées, annoncent un auteur dont les idées sont mûries, et qui a la plus parfaite connoissance de son art ; le style sur-tout prouve

combien Duché avoit étudié son modele. On se rappelle les reproches de Joad à Josabet sur son peu de confiance aux secours du Seigneur, lorsqu'on lit ce passage du rôle de Samuel dans Jonathas; le prophete parle à Saül:

Par votre peu de foi, redoublant vos offenses,
Voulez-vous couronner vos désobéissances?
Celui de qui la voix enfanta l'univers,
Qui peut anéantir et la terre et les mers,
Vous ordonne par moi de courir à la gloire;
Et votre cœur tremblant doute de la victoire?
Il faut pour relever votre esprit abattu
Rassembler des fuyards sans ame, sans vertu;
Vous voulez, ralliant ces troupes alarmées,
Les donner pour secours au grand Dieu des armées.
Ah! sans mettre sa gloire en de si viles mains,
Les anges rempliront ses ordres souverains;
Il remettra pour nous sa vengeance au tonnerre,
Il armera les vents, il ouvrira la terre;
Tel qu'au jour où, frappant trois rois audacieux,
Il suspendit le cours de deux flambeaux des cieux,
Et de l'Amorrhéen confondit la puissance;
Tel son bras foudroyant prendra notre défense.

On trouve aussi dans le rôle d'Abner une tirade

qui a beaucoup de rapport pour le fond des idées à quelques vers du rôle de Clytemnestre dans Iphigénie : ce rapprochement, en donnant une idée du talent de Duché, servira à montrer combien il est difficile de lutter contre Racine.

Abner s'emporte contre la sévérité de Saül envers Jonathas :

Samuel, il est vrai, le déclare coupable ;
Mais suffit-il pour nous qu'il prononce sa mort ?
Samuel a-t-il droit de régler notre sort ?
Par des signes affreux nous marquant sa colere,
Le ciel a-t-il forcé notre ardeur à se taire ?

Clytemnestre, dans Iphigénie, se trouve à-peu-près dans la même situation :

Un oracle fatal ordonne qu'elle expire ;
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
. . . .
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?

Combien ce dernier trait n'est-il pas supérieur

à celui-ci, *Le ciel a-t-il forcé notre ardeur à se taire?* On doit observer que ces sentiments énergiques, que Duché a fait entrer dans le rôle d'un ami, eussent été beaucoup mieux placés dans celui d'Achinoam, mere de Jonathas. La comparaison avec les tragédies de Racine peut seule faire juger aussi sévèrement celles de Duché, dont le style en général est pur, élégant, et porte le caractere du grand siecle.

La tragédie d'Absalon succéda à celle de Jonathas. On remarqua que l'auteur avoit fait des progrès dans son art; l'action est mieux conçue, mieux liée, et excite un plus grand intérêt: cette piece est restée au théâtre.

Duché quelque tems après donna une tragédie également tirée de l'écriture sainte, mais dont le sujet est beaucoup moins heureux que celui d'Absalon: une légere idée de la fable de Débora suffira pour le prouver. Eliab et Amran, princes du peuple, viennent de rappeler la prophetesse Débora, et veulent se soustraire au joug qui leur est imposé par Sisara, lieutenant du roi de Canaan; Axa, fille d'Amran, a épousé Sisara,

et a abjuré sa religion; Jahel, fille d'Eliab, qui avoit été aussi demandée par Sisara, a rejeté ce lien avec horreur, en restant fidele à Haber, allié des Juifs, dont elle est aimée : Sisara veut enlever Jahel, et répudier Axa; la fureur de celle-ci, la résistance de Jahel, les sinistres projets du Cananéen contre les Juifs, remplissent les premiers actes: enfin Sisara parvient à ravir Jahel à son pere et à son amant; mais pendant qu'il est endormi dans sa tente elle le fait périr en lui enfonçant un clou dans la tête. On voit que cette tragédie n'a point d'unité d'action, et que l'intérêt s'y partage trop. L'auteur sur-tout paroît s'être trompé en traçant le rôle d'Axa; sans annoncer qu'elle ait jamais aimé Sisara, elle se livre à tous les transports d'une fureur effrénée; elle veut se venger de son époux, tuer sa rivale, et son génie infernal l'entraîne jusqu'à vouloir faire massacrer tous les Juifs, parmi lesquels elle est née. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dépouiller ce rôle de tout l'intérêt dont il étoit susceptible pour prouver que la vengeance du ciel s'appesantit sur ceux qui sont assez lâches pour abjurer leur

religion, et que cette punition est même de nature à n'inspirer aucune pitié : si Duché a eu cette intention morale, le respect pour le motif qui l'a dirigé doit interdire tout reproche sur le rôle d'Axa, écrit d'ailleurs avec beaucoup d'énergie.

Ce fut à l'occasion de cette piece que J. B. Rousseau adressa une ode à Duché: il paroît que ce poëte, qui n'avoit pas encore trente-six ans, portoit déja dans son sein le germe de la maladie dont il mourut l'année suivante. Rousseau lui promet d'aller le voir:

J'irai, secret dépositaire,
Près de ton foyer solitaire
Jouir de tes savans concerts.
En attendant, puissent leurs charmes,
Appaisant le mal qui t'aigrit,
Dissiper les vaines alarmes,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te chérit!

Ces alarmes malheureusement n'étoient pas vaines; et la femme de Duché eut bientôt à pleurer le meilleur des époux. Rousseau ne se trom-

poit pas lorsqu'il admiroit le style de la tragédie de Débora ; c'est la piece de Duché qui est la plus fortement écrite : on peut en juger par le portrait d'un roi foible placé dans le rôle de Sisara :

Tu me parles d'un roi de qui la vigilance
En tous lieux, quoiqu'absent, fait sentir sa puissance ;
Qui, bornant le crédit qu'il donne à mes pareils,
Limite leur pouvoir, et pese leurs conseils,
Et qui, par sa sagesse et son vaste génie,
Seul de tous ses états entretient l'harmonie.
Du roi de Canaan apprends à juger mieux :
S'il agit, c'est par moi ; s'il voit, c'est par mes yeux.
Avant que mes rivaux, dévoilant ma conduite,
Puissent de mes projets rendre son ame instruite,
J'espere contre lui me trouver assez fort
Pour me mettre au-dessus des caprices du sort.

Duché avoit un talent qui le faisoit beaucoup rechercher dans la bonne compagnie ; il récitoit des vers de tragédie avec autant d'art et de force que les meilleurs acteurs, et il excelloit sur-tout à jouer des scenes de comédie : Rousseau réussissoit aussi dans ce dernier genre ; et souvent on les vit l'un et l'autre exécuter des scenes de

Moliere avec une perfection dont on a long-tems conservé la mémoire.

Le caractere de Duché étoit plein de douceur et d'aménité. Il n'entra dans aucune dispute littéraire, et il se concilia l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connurent. « M. Duché, dit « l'historien de l'académie des belles-lettres, fut « reçu comme l'éleve de M. Pavillon, et tenoit « beaucoup de la douceur, du caractere, et des « graces de l'esprit de cet homme illustre. Il ne « lui est jamais échappé aucun trait malin, pas « même équivoque; et l'on reconnoît dans tous « ses écrits la véritable candeur qui brilloit dans « sa physionomie. »

Duché n'avoit fait de son vivant aucune démarche pour faire représenter ses tragédies sur le théâtre françois; doué d'une modestie bien rare, il s'étoit contenté des suffrages de son illustre protectrice, et d'un petit nombre d'amis. Huit ans après sa mort on mit au théâtre Jonathas et Absalon. Ce poëte, tourmenté depuis long-tems par une maladie de langueur, mourut à Paris le 14 décembre 1704.

PRÉFACE.

Je crois qu'il est inutile de parler ici du sujet de cette tragédie : l'histoire d'Absalon est connue de tout le monde ; on sait l'homicide qu'il commit en la personne de son frere Amnon, les artifices dont il se servit pour rentrer en grace auprès de David, ce qu'il fit dans la suite pour séduire les Israélites, enfin sa révolte, la guerre qu'il déclara à son pere, et quel genre de mort fut le fruit et le prix de sa rebellion.

Je ne m'arrêterai donc qu'à répondre aux objections que l'on me pourroit faire sur les libertés que j'ai cru pouvoir me donner en traitant ce sujet.

Telle est celle que je prends d'adoucir le caractere d'Absalon : toutes ses actions nous le représentent, non seulement comme un jeune prince ambitieux que le desir de régner entraîne, et qui se porte aveuglément à des excès auxquels la violence de sa passion pourroit peut être donner quelque excuse, si nos passions nous pouvoient excuser ; mais ces mêmes actions nous le font voir comme un homme qui marche dans la

voie de l'iniquité avec réflexion, qui connoissant toute l'atrocité de son entreprise, la conduit avec une prudence criminelle, qui joint l'artifice à l'audace, et qui s'étant accoutumé long-tems à regarder le crime sans horreur, s'est enfin acquis la funeste facilité de le commettre sans remords.

Un caractere si odieux ne pouvoit être celui du héros d'une tragédie; j'ai pensé de le déguiser, et de tourner toute l'indignation des spectateurs contre Achitophel, qui d'ailleurs l'auroit suffisamment méritée: j'ai fait faire à Absalon les mêmes choses que l'histoire sacrée nous rapporte qu'il fit, mais je les lui ai fait faire séduit par ce ministre, et quelquefois même n'ayant aucune part dans les desseins à la réussite desquels il sert. Cela a rendu mon héros tel, à ce que je crois, qu'il doit être: son ambition le rend assez criminel pour mériter la mort; mais il ne l'est point assez pour ne pas inspirer quelque regret quand on le voit mourir; ainsi en excitant la pitié il jette dans le cœur cette crainte salutaire qui nous fait appréhender que de pareilles foiblesses ne nous jettent dans d'aussi grands malheurs. Tel est le but de la tragédie; elle doit plaire, mais en même tems elle doit instruire, et son principal objet est de purger les passions.

L'écriture sainte m'a fourni presque tous mes

autres caracteres; tels sont ceux de David, de Joab, d'Achitophel, de Cisaï : c'est à mes lecteurs à juger si je les ai rendus bien ou mal.

Pour le personnage de Tharès, on ne le trouvera point dans le texte sacré; il est entièrement de mon invention, et il a assez contribué au succès de cet ouvrage pour me flatter que les jugemens du public ne me feront point repentir de l'avoir imaginé : je ne l'ai pas placé néanmoins sans quelque fondement. L'histoire sainte laisse penser qu'Absalon avoit une femme dans le tems de sa révolte, et elle marque qu'il avoit alors une fille parfaitement belle, nommée Thamar; cette princesse ne doit pas être confondue avec l'autre Thamar qui fut violée par Amnon : rien ne nous apprend quelle fut la destinée de cette derniere; mais nous savons que celle qui fut fille d'Absalon épousa dans la suite Roboam, fils de Salomon, qui, après la mort de son pere, ne régna que sur les deux tribus de Juda et de Benjamin.

L'endroit où je me suis le plus écarté de la vérité est celui où je ramene Absalon mourant : il n'y a personne qui ne sache que Joab le perça de trois dards à l'arbre où il étoit demeuré suspendu, que ce fut là que ce prince mourut, et qu'ensuite il fut jeté dans une fosse très pro-

fonde que les soldats comblerent de pierres qu'ils éleverent en forme de tombeau.

Je sais le respect que l'on doit aux livres sacrés ; les moindres faits qui y sont contenus ne peuvent être altérés sans crime. Saint Paul, et les peres de l'église après lui, ont regardé ces faits comme des figures mystérieuses, et des évènemens prophétiques qui annonçoient ce qui devoit arriver à Jésus-Christ et à son église ; aussi avois-je résolu de ne m'écarter en aucune façon de l'histoire : on auroit appris la mort d'Absalon par un simple récit, et j'avois résisté à la tentation de mettre sur le théâtre une scene qui ne me paroissoit pas devoir être la moins pathétique de ma piece. Cependant je consultai sur mes doutes des personnes qui, par leur piété, leur capacité, et le rang qu'elles tiennent dans l'église, pouvoient non seulement m'autoriser dans cet ouvrage, mais qui seroient en droit de le faire dans un ouvrage qui traiteroit des matieres de foi : j'eus le plaisir de voir mes scrupules levés, et l'on ne trouva point de raisons qui dussent m'empêcher de traiter ma derniere scene comme on verra que je l'ai traitée à la fin.

Voilà les objections principales que l'on me pourroit faire ; on y en pourroit ajouter beaucoup d'autres auxquelles je ne puis répondre

d'avance, ne pouvant les prévoir. Il y a peu d'ouvrages qui ne fournissent de justes matieres à la critique; le plus parfait est ordinairement celui dans lequel il se trouve le moins de fautes; et de quelques applaudissemens que j'aie été honoré, je ne suis point encore assez vain pour croire que le mien puisse être mis au nombre des moins défectueux.

AU ROI.

SIRE,

Voici le second ouvrage que j'ose présenter à VOTRE MAJESTÉ : *elle a daigné le faire servir plusieurs fois à ses amusemens ; elle ne lui a point refusé ses éloges ; et la pension dont elle vient de m'honorer apprend qu'il suffit de souhaiter de lui plaire pour être comblé de ses bienfaits. Ce desir,* SIRE, *m'a tenu lieu de mérite auprès de* VOTRE MAJESTÉ : *si elle a été touchée de quelques endroits de cette tragédie, je dois ce bonheur aux sentimens de piété et de religion que le caractere d'un roi selon le cœur de Dieu m'a fourni, et qui sont si conformes à ceux que* VOTRE MAJESTÉ *a fait de tout tems éclater. Elle vient récemment de montrer à toute l'Europe ces sentimens si dignes*

d'un monarque chrétien, et l'envie même se voit forcée de les admirer. En effet, SIRE, *quel exemple de modération et de justice passera plus glorieusement à la postérité que celui d'un roi qui, sacrifiant ses intérêts à la foi des traités, aime mieux donner à ses ennemis le tems de se préparer à une rupture injuste qu'ils méditent, que de manquer à sa paroie sacrée; d'un roi qui met tout en usage pour les rappeler au soin de leur propre gloire en leur offrant la paix; qui n'étend son bras sur eux que quand ils le forcent de s'armer; et qui ne se permet de vaincre que lorsqu'il est contraint de punir? L'univers entier*, SIRE, *reconnoîtra dans cette image l'auguste portrait de* VOTRE MAJESTÉ. *Quels triomphes ne doivent pas être le prix de tant de vertus? Nous n'en doutons point*, SIRE, *le ciel qui vous conduit ne cessera point de se déclarer pour vous: en vain les nations se sont liguées contre l'oint du Seigneur et contre son fils; en vain elles s'unissent pour affoiblir une puissance qu'elles ne peuvent regarder qu'avec des yeux jaloux: celui qui regne dans les cieux renversera les projets de ces peuples aveuglés; il se-*

mera entre eux l'esprit de discorde, il les punira dans sa colere, et ils ne recueilleront de leur audace que la honte et le repentir. Tel est, Sire, *le succès que* Votre Majesté *doit attendre, tels sont les desirs et l'espoir de tous vos peuples, et les vœux que forme avec ardeur,*

SIRE,

de Votre Majesté

Le très humble, très obéissant, et très fidele serviteur et sujet,
Duché de Vancy.

ACTEURS.

DAVID, roi d'Israël.
MAACHA, femme de David.
ABSALON, fils de David.
THARÈS, femme d'Absalon.
THAMAR, fille d'Absalon.
JOAB, général des armées de David.
ACHITOPHEL, } ministres de David.
CISAÏ ou CHUSAÏ, } ministres de David.
ZAMRI, confident d'Achitophel.
UN ISRAÉLITE.
GARDES

La scene est près les murs de la ville de Manhaïm, dans la tente de David.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI


ABSALON



Fr. m. del. *Godefroy fils Sculp.*

Quelle vengeance, ô ciel ! ô trop malheureux pere !

Acte V. Sc. IV



ABSALON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

A quel excès, ô ciel, osez-vous vous porter?
Vous vous perdez, seigneur: est-il tems d'éclater?
A ces ardens transports défendez de paroître.

ABSALON.

Non, non, Achitophel, je n'en suis plus le maître:
Le perfide Joab, fier de plaire à son roi,
Sans respect pour mon rang s'ose attaquer à moi;
Il cherche, en irritant le courroux qui m'enflamme,
A me faire trahir le secret de mon ame,
Et répand dans ce camp que les séditieux
N'ont appris que par moi notre abord en ces lieux.

Ah! j'atteste du ciel l'immortelle puissance
Qu'Absalon, punissant un sujet qui l'offense,
N'en aura pas été vainement outragé.

ACHITOPHEL.

Avant la fin du jour vous en serez vengé;
Modérez cependant cette haine éclatante.

ABSALON.

Je l'ai trop ménagé, son insolence augmente:
Adonias mon frere appuyant ses projets,
Ils ont cru m'abaisser au rang de leurs sujets;
Toi-même ouvrant mes yeux sur leur intelligence,
J'ai vu que près du roi ménageant leur vengeance,
Et chassant de David tout amour paternel,
Je perdois pour jamais le sceptre d'Israël;
Le roi pour successeur alloit nommer mon frere:
Et comment retenir une juste colere?
Moi, je pourrois souffrir qu'un frere audacieux
Ravît ou partageât la couronne à mes yeux!
Ah! si vengeant ma sœur des fureurs d'un perfide
J'ai pu rougir mon bras d'un fameux homicide;
Si ce même Joab, pour avoir retardé
De se rendre à l'endroit où je l'avois mandé,
Vit le fer et le feu, conduits par ma vengeance,
De ses fertiles champs moissonner l'espérance,
Crois-tu que les projets par ma haine enfantés
Gardent un prix plus doux à ses témérités?

ACHITOPHEL.

Suspendez donc, seigneur, l'ardeur qui vous anime;

Jusqu'au pied de l'autel conduisons la victime.
Dans mes justes desseins, aussi hardi qu'heureux,
J'ai fait à la révolte animer les Hébreux;
Accablés, gémissant sous des tyrans avides,
Leur timide fureur n'attendoit que des guides;
Amasa de ma part a servi leur courroux,
Ou plutôt Amasa les a séduits pour vous:
Tout nous a réussi; leur armée intrépide
N'a point trouvé d'obstacle à sa course rapide.
Retracez-vous encor cette nuit dont l'horreur
Jusqu'au sein de David a porté la terreur,
Lorsque Jérusalem ouvrant toutes ses portes,
Et des séditieux appuyant les cohortes,
L'a forcé, sans secours d'armes ni de soldats,
De porter jusqu'ici sa frayeur et ses pas.

ABSALON.

Que n'éclatois-je alors! nous n'avions rien à craindre;
Dans le sang de Joab ma rage alloit s'éteindre:
Car enfin sa valeur, il le faut avouer,
A contraint de tout tems l'envie à le louer;
Il peut faire entre nous balancer la fortune;
Et j'aurois prévenu cette crainte importune:
A suivre ici David devois-tu me forcer?

ACHITOPHEL.

La tribu d'Éphraïm nous pouvoit traverser;
J'ignore même encor si sous nos lois rangée
Dans la sédition elle s'est engagée;
Zamri dans un moment va nous en informer:

Rien après ce succès ne nous doit alarmer.
Paroissez, j'y consens; loin que l'on nous soupçonne,
Votre pere en ces lieux à ma foi s'abandonne:
Ainsi, sans hasarder... Mais le roi vient à nous;
Joab le suit; cachez un dangereux courroux.

ABSALON.

Ah! sortons, ma fureur ne pourroit se contraindre.

SCENE II.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, JOAB, GARDES.

DAVID.

Demeurez, Absalon. J'ai sujet de me plaindre:
Vous savez que Joab est chéri de son roi;
Cependant...

ABSALON.

Quoi! seigneur, en s'attaquant à moi,
Un sujet...

DAVID.

Retenez un courroux qui me blesse.
(*aux gardes.*)
Qu'Achitophel demeure. Et vous, que l'on nous laisse.
(*les gardes se retirent, et David continue.*)
Le ciel semble sur nous épuiser ses rigueurs.
Quel tems avez-vous pris pour désunir vos cœurs?
L'insolent Amasa, comblant ses perfidies,
Leve sur moi ses mains par ma fuite enhardies:

Après avoir séduit mes plus braves sujets
J'ai vu Jérusalem appuyer ses projets;
J'ai vu même Sion, monument de ma gloire,
Théâtre criminel d'une affreuse victoire,
Me chasser de son sein, et de mon ennemi
Justifier l'orgueil par ma honte affermi.
Quel jour! je m'apprêtois, plein d'honneur et d'années,
A fixer de mes fils les hautes destinées,
Lorsque d'ingrats sujets comblés de mes bontés
M'ont puni de l'excès de mes félicités.
Je l'avoue à vos yeux, en proie à mes alarmes,
Mes malheurs m'ont vaincu, j'ai répandu des larmes.
Enfin par des chemins impratiqués, obscurs,
Nous sommes arrivés à l'abri de ces murs;
Mais en vain Manhaïm nous présente un asile,
Amasa va bientôt nous le rendre inutile:
J'apprends que chaque jour les rebelles Hébreux
Grossissent à l'envi ses bataillons nombreux;
Enivré du succès il approche, il s'avance;
Il veut dans notre sang consommer son offense;
Et si nous ne songeons à prévenir ses coups,
Avant la fin du jour il va fondre sur nous.
Peut-être même, hélas! ses troupes criminelles
Ont déja de mon sang rougi leurs mains cruelles;
Peut-être dans Hébron mon fils Adonias
A-t-il trouvé la mort qui marche sur nos pas;
Que dis-je? un trouble affreux redouble encor ma peine,
Il a fallu laisser votre épouse et la reine,

Le zélé Cisaï s'est chargé de leur sort;
Mais qui sait s'il a pu les soustraire à la mort;
Si pour venir nous joindre il peut fuir avec elles?
Ah! loin de m'affliger par d'injustes querelles,
Prêts à nous voir tomber dans les mains des vainqueurs,
Pour vous, pour votre roi, réunissez vos cœurs:
Puisqu'il nous reste encor un rayon d'espérance,
Du sage Achitophel consultons la prudence,
Et qu'une noble ardeur sache nous réunir
Pour attendre un rebelle, ou pour le prévenir.

ABSALON.

Je l'avouerai, seigneur, mon aveugle colere
A trop flatté l'orgueil d'un sujet téméraire;
J'ai dû le mépriser ou le faire punir:
Mais quel autre après tout eût pu se contenir?
L'insolent... car en vain je me force au silence,
M'accuse d'abuser de votre confiance:
Par moi, s'il en est cru, vos rebelles sujets
Ont dû de notre fuite apprendre les projets;
Mon indiscrétion, source de nos disgraces,
Les a jusqu'au Jourdain amenés sur nos traces:
Il veut de nos malheurs m'imputer la moitié,
Lui qu'avec Amasa joint le sang, l'amitié,
Et qui, s'il faut chercher ici des infideles,
Doit être plus suspect qu'aucun de nos rebelles.

JOAB.

Moi suspect! juste ciel, qu'ose-t-on avancer?
Non, le prince, seigneur, ne sauroit le penser.

Je ne me lave point d'une injure cruelle;
C'est à ceux de qui l'ame et lâche et criminelle
A ces honteux excès se pourroit oublier
D'emprunter des raisons pour se justifier.
Informé qu'Amasa par un avis sincere
Avoit de nos desseins dévoilé le mystere,
J'ai dit qu'un confident, ou traître, ou peu discret,
Peut-être avoit du prince appris notre secret;
Voilà quel est mon crime, et le seul trait d'audace
Qui puisse d'Absalon m'attirer la disgrace.
Un plus juste sujet demande son courroux:
N'en doutez point, seigneur, un traître est parmi nous:
C'est peu qu'on ait appris nos démarches passées;
Le perfide Amasa lit même en nos pensées:
Du pontife Sadoc le sage et digne fils
M'éclaire chaque jour par de secrets avis;
Un billet qu'en mes mains il a su faire rendre
M'apprend que l'ennemi veut ici nous surprendre;
Qu'il sait qu'aux Gétéens nous avons eu recours;
Que demain sous ces murs l'on attend leur secours;
Que voulant m'opposer à des troupes rebelles,
J'ai proposé sans fruit d'aller fondre sur elles;
Qu'Achitophel, alors contraire à mes avis,
A lui seul empêché qu'ils n'aient été suivis.

DAVID.

Ainsi le sort cruel trompe ma prévoyance;
Mais sur qui doit tomber ma juste défiance?
Quel barbare en ces lieux pour me perdre est caché,

Et peut voir mes malheurs sans en être touché?

JOAB.

Ne perdons point de tems, songeons, quel qu'il puisse être,
A prévenir ses coups plutôt qu'à le connoître.
Vous savez quel courage anime vos soldats,
Ils braveront la mort en marchant sur vos pas;
Venez, et du Jourdain franchissant les rivages,
Au rebelle Amasa fermons-en les passages:
Je joindrai le perfide, et lui perçant le flanc,
Je laverai la honte imprimée à mon sang.
En vain tout Israël s'arme pour un rebelle,
Le nombre ne doit point ralentir notre zele;
Des méchans dans le crime engagés lâchement
Combattent avec crainte et vainquent rarement;
La solide valeur n'admet point l'injustice:
Ce sont des criminels qui craindront le supplice;
Vous les verrez tremblans tomber à vos genoux,
Et déja les remords ont combattu pour nous.
Au reste pour un fils ne prenez point d'alarmes:
Je sais qu'Adonias est déja sous les armes;
De nos malheurs pressans instruit par mon secours,
Tout Juda s'est armé pour conserver ses jours:
Mais de ce côté seul la tempête menace;
Il faut à ses éclats opposer notre audace;
Et j'ose présumer que ce dessein hardi
Sera d'Achitophel justement applaudi.

ACHITOPHEL.

Oui, seigneur, de Joab j'admire le vrai zele;

Jamais dans vos états un sujet plus fidele
Ne vous a mieux prouvé son courage et sa foi,
Et n'a mieux mérité l'estime de son roi.
Le projet qu'à présent sa valeur lui suggere
Peut devenir heureux pourvu qu'on le differe:
Demain les Gétéens, unis à vos soldats,
Contre les révoltés marcheront sur nos pas;
Nous pourrons, plus nombreux, tenter le sort des armes.
Cependant pour la reine appaisez vos alarmes:
Zamri nous doit bientôt instruire de son sort;
Et je ne puis penser que livrée à la mort...

DAVID.

Eh! que n'entreprend point la rage d'un perfide
Qui porte sur son roi sa fureur homicide?
Toutefois dissipons d'inutiles terreurs:
Veuille le ciel plus doux écarter tant d'horreurs!
Toujours à vos discours sa sagesse préside,
Et je crois que par vous c'est elle qui me guide:
Je suivrai vos conseils. L'excès de ma douleur
Ne m'ôte point l'espoir de vaincre mon malheur;
Le Dieu qui tant de fois conduisit mon armée
Aux campagnes d'Ammon, dans les champs d'Idumée,
Maître et juste vengeur des droits des souverains,
Ne mettra point mon sceptre en de rebelles mains;
Du regne de David sa parole est le gage.
Allons de mes soldats affermir le courage:
Vous combattrez, mon fils, auprès de votre roi;
Joab continuera de commander sous moi;

Je dois ce foible honneur à son zele sincere.
N'ayez plus contre lui ni haine ni colere,
Je me rends le garant de tous ses sentimens;
Daignez donc l'honorer de vos embrassemens.

(*à Achitophel.*)

Et vous, dès qu'en ce camp Zamri pourra se rendre,
Conduisez-le; je veux lui parler et l'entendre.

SCENE III.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, seigneur, il faut nous découvrir.

ABSALON.

Quel supplice cruel mon cœur vient de souffrir!
Que cet embrassement a redoublé ma haine!

ACHITOPHEL.

Rendez votre vengeance égale à votre peine;
Voici l'heureux instant que tout doit éclater,
Il faut partir... Eh quoi! qui vous peut arrêter?
Tantôt, avec Joab ne pouvant vous contraindre,
Votre juste fureur ne voyoit rien à craindre.

ABSALON.

Ah! ce n'est point Joab qui suspend mon courroux;
Cependant...

ACHITOPHEL.

Achevez; ciel! je frémis pour vous.

La victoire a suivi le parti de vos armes;
Mais quel sujet affreux de douleur et d'alarmes
Si la foudre en vos mains, prête à vous obéir,
Alloit en vains éclats se perdre, et vous trahir!
Que dis-je? nous avons trop grossi le nuage
Pour pouvoir en éclairs voir dissiper l'orage:
Adonias est roi, vous êtes immolé
Si l'un de nos secrets est enfin révélé.
J'avouerai que, frappé d'une importune idée,
Ma vertu quelquefois se trouve intimidée;
Mais mon zele pour vous étouffe mes remords,
Et dans les grands périls il faut de grands efforts:
Rassurez donc, seigneur, votre ame trop craintive.

ABSALON.

J'ai conduit tes projets, il faut que je les suive;
Mais prêt à voir mon bras s'armer contre mon roi,
Dois-je avoir moins de crainte et de vertu que toi?
Écoute, et juge donc des troubles de mon ame.
Tu sais contre Joab quelle rage m'enflamme;
Mon cœur, incessamment dans sa haine affermi,
N'admet point de pardon pour un tel ennemi:
Mais en vain ma fureur soutient mon entreprise,
La raison même en vain l'anime et l'autorise;
Prêt à me nommer chef de la rebellion,
Je sens fléchir ma haine et mon ambition;
Mes justes déplaisirs, mes craintes légitimes,
A l'aspect de mon roi me paroissent des crimes.
J'ai beau me rappeler que devant son trépas

Mes desseins ne sont point d'envahir ses états,
Que jusqu'à ce moment, content de mon partage,
Je ne veux que punir un sujet qui m'outrage,
Et me faire nommer l'unique successeur
Du trône dont mon pere est juste possesseur;
Vains détours! je ne puis me cacher à moi-même
A quoi doit m'obliger le sang, le diadême;
En proie à des remords sans cesse renaissans,
Je fais pour les chasser des efforts impuissans;
Et, pour comble des maux où mon malheur me livre,
Je ne puis sans horreur reculer, ni poursuivre.

ACHITOPHEL.

A des scrupules vains faut-il vous arrêter?
Seigneur, fuyez un lieu propre à les irriter:
Au milieu des soldats que vous allez conduire,
Libre des préjugés qui viennent vous séduire,
Vous verrez qu'appuyé sur d'équitables lois,
Vous pouvez vous armer pour soutenir vos droits.
Partez donc, et chassez une crainte frivole;
Le moment le plus cher comme un autre s'envole.
Dès qu'auprès de ce camp paroîtront vos soldats
J'irai vous consacrer mes conseils et mon bras;
Ma fuite jusque-là découvriroit la vôtre,
Et peut-être sans fruit nous perdroit l'un et l'autre:
Cependant attendons pour sortir de ces lieux
Que Zamri de retour... mais il s'offre à nos yeux.

SCENE IV.

ABSALON, ACHITOPHEL, ZAMRI.

ABSALON.

Eh bien! en quel état as-tu laissé l'armée?

ZAMRI.

Seigneur, d'un zele ardent on la voit animée;
La tribu d'Éphraïm vient de se joindre à nous,
Pour passer le Jourdain l'on n'attend plus que vous.
Cependant un spectacle ici va vous surprendre;
Cisaï dans ce camp vient enfin de se rendre;
Il conduit à David un renfort de soldats;
La reine votre mere accompagne ses pas;
Et la jeune Thamar, fruit de votre hyménée,
Est avec votre épouse en ces lieux amenée.

ABSALON.

Quel fatal contre-tems vient troubler nos desseins!

ACHITOPHEL.

Non, seigneur, votre sort est toujours dans vos mains;
Cachez-leur nos secrets avec un soin fidele,
Et laissez gouverner tout le reste à mon zele.
Commencez par remplir un trop juste devoir:
La reine vient; partez, allez la recevoir.
Quelque obstacle nouveau que le ciel fasse naître,
De votre prompt départ je vous rendrai le maître:
Je réponds du succès, reposez-vous sur moi.

ABSALON.

Eh bien! prépare tout, je m'abandonne à toi.

SCENE V.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Nous sommes seuls, prends part à ma secrete joie:
Enfin mes ennemis vont devenir ma proie;
Joab, Abiatar, Aduram, Cisaï,
Le superbe Sadoc, le fier Abisaï,
Tous ceux qui, réunis par leur haine commune,
Prétendent sur ma chûte élever leur fortune,
Avant la fin du jour surpris, enveloppés,
Me rendront par leur mort tous mes droits usurpés.

ZAMRI.

Quoi! vous croyez, seigneur, qu'étonné de l'orage,
David voudra livrer...

ACHITOPHEL.

Je connois ton courage,
Je sais quel est ton zele et ta fidélité,
J'en ai besoin; apprends ce que j'ai projeté.
Dès qu'en ces lieux la nuit sera prête à descendre
Les troupes d'Amasa doivent ici se rendre;
Et, le signal donné des murs de Manhaïm,
Séba doit soulever les soldats d'Éphraïm:
La garde de David, victime de leur rage,

Laissera par sa perte un champ libre au carnage.
Là, mes yeux de plaisir et de haine enivrés,
Du sang de mes rivaux seront désaltérés;
Toute vaine pitié nous doit être interdite.
Pour le roi, nous devons faciliter sa fuite;
Mais à son désespoir s'il se livre aujourd'hui,
Ses malheurs et sa mort retomberont sur lui.
Que te dirai-je enfin? nos troupes fortunées
D'un succès glorieux vont être couronnées,
Et, servant Absalon au-delà de ses vœux,
Je vais mettre en ses mains le sceptre des Hébreux.

ZAMRI.

Mais ne craignez-vous point que, plein de sa surprise,
Absalon ne condamne une telle entreprise?
Verra-t-il sans horreur son pere détrôné?

ACHITOPHEL.

Absalon se verra triomphant, couronné,
Vengé d'un ennemi soigneux de lui déplaire;
Et dussent tous mes soins attirer sa colere,
Un trône acquis ainsi le doit épouvanter,
Et qui le lui donna le lui pourroit ôter.
D'ailleurs, quoi qu'en ce jour ma fureur exécute,
Il aura beau s'en plaindre, il faut qu'il se l'impute.
Attentif à nourrir ses inclinations,
J'ai fait à mes desseins servir ses passions;
Par là mes attentats deviennent son ouvrage.
Mais ta frayeur ici me forme un vain orage;
Allons, et ménageons des instans précieux.

La reine, je l'avoue, ici blesse mes yeux.
Faisons partir le prince, et tâchons par adresse
A faire de ces lieux éloigner la princesse;
Pressons donc leur départ. Cependant viens au roi
Par un récit trompeur imposer à sa foi;
Et le moment d'après va, cours en diligence
Hâter le doux instant marqué pour ma vengeance.

ZAMRI.

Mais, seigneur, que dirai-je? et que lui rapporter?

ACHITOPHEL.

Viens; ton récit est prêt, je vais te le dicter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ABSALON, THARÈS, THAMAR.

THARÈS.

Non, vous vous obstinez vainement à vous taire;
Ce silence renferme un funeste mystere.
Quoi! loin de vous offrir à nos embrassemens,
Vous semblez à regret voir nos empressemens!
Quel trouble dans vos yeux, quelle tristesse empreinte
Frappe et glace mon cœur de douleur et de crainte!
Hélas! depuis le jour qu'un peuple audacieux
Vous contraignit à fuir ses complots furieux,
Stupides de frayeur, de honte consternées,
Interdites, sans voix, aux pleurs abandonnées,
Le ciel seul sait combien j'ai tremblé pour vos jours.
Enfin de nos ennuis interrompant le cours,
Cisaï, secondé de guerriers intrépides,
S'offre à venir ici guider nos pas timides:
Nous partons, et livrée à l'espoir le plus doux,
Mes desirs emportoient mon ame jusqu'à vous;

Je respirois par-tout le moment plein de charmes
Où votre vue alloit me payer de mes larmes:
Vain espoir! Quand la reine arrivant dans ces lieux
Voit la joie et l'amour briller dans tous les yeux,
Quand le roi semble même oublier sa disgrace,
Vous seul en m'abordant, interdit, tout de glace,
Semblez me présager de plus affreux malheurs
Que ceux à qui mes yeux ont donné tant de pleurs.

ABSALON.

N'imputez point, Tharès, à mon peu de tendresse
Ce que dans mes regards vous voyez de tristesse;
Mille soins différens, mille importans projets
Suspendent de mon cœur les mouvemens secrets;
Ma gloire me défend de m'en laisser surprendre.

THAMAR.

Eh! mon pere, daignez un moment les entendre!
Pouvez-vous me laisser dans le trouble où je suis?
Nous venons près de vous partager vos ennuis.
Quels que soient les périls qu'en ces lieux j'envisage,
Seigneur, votre froideur me touche davantage:
Laissez tomber sur nous un regard plus serein.

ABSALON.

Ma fille, vous cherchez à vous troubler en vain;
Pour Tharès et pour vous mon cœur toujours le même,
Ressent vos déplaisirs, les partage, et vous aime:
Mais cet amour a beau me flatter en secret,
Je ne puis sous ces murs vous voir qu'avec regret.
Entourés d'ennemis, leur fureur menaçante

A jusque dans ce camp répandu l'épouvante:
L'effroi, l'horreur, la mort, bientôt sous ces remparts
Vont au gré du destin errer de toutes parts;
Est-il tems que mon cœur se livre à sa tendresse?

THARÈS.

Eh bien! viens-je exiger de vous quelque foiblesse?
Viens-je rendre, seigneur, par des soupirs honteux
Entre la gloire et moi le triomphe douteux?
Je formerois en vain cette indigne espérance,
Mes pleurs sur votre cœur ont perdu leur puissance;
Mais non, mes sentimens, toujours dignes de vous,
Ne feront point rougir le front de mon époux.
Courez où le devoir et l'honneur vous appelle;
Mais daignez soulager ma tristesse mortelle;
Ne me déguisez plus quels secrets déplaisirs
A votre cœur pressé dérobent des soupirs:
Car enfin, quel que soit le danger qui vous presse,
Quoi que puisse pour nous craindre votre tendresse,
Vous avez dû, seigneur, content de ce grand jour,
Nous voir avec transport venir dans un séjour
Où de moindres périls menacent notre tête
Qu'aux lieux où nos vainqueurs n'ont rien qui les arrête;
D'autres motifs cachés causent votre embarras.

ABSALON.

Oui, j'ai d'autres motifs, je ne m'en défends pas;
Vous ne pouvez savoir les maux dont je soupire.

THARÈS.

Je ne puis les savoir! et vous me l'osez dire!

Ainsi nos cœurs n'ont plus les mêmes intérêts?
Eh bien! seigneur, il faut respecter vos secrets.
Pour la premiere fois, insensible à mes plaintes,
Votre cœur m'a celé ses desirs et ses craintes;
Je n'en murmure point: mais que jusqu'à ce jour
Il n'ait montré pour moi ni froideur, ni détour;
Que par mille douceurs il m'ait accoutumée
Au plaisir innocent d'aimer et d'être aimée;
Que ce cœur jusqu'ici n'ait rien pu me cacher,
C'est ce que ma douleur ose vous reprocher.

ABSALON.

Le tems seul peut vous faire approuver ma conduite;
Sans me blâmer, Tharès, attendez-en la suite:
Mais faites plus encor, et croyez mon amour,
Partez, abandonnez un funeste séjour.
Absalon à regret toutes deux vous renvoie;
Mais fuyez, que Sion dans ses murs vous revoie;
Zamri dans un moment y doit guider vos pas,
Le sage Achitophel lui fournit des soldats.
Recevez un adieu qui m'arrache à moi-même;
Allez.

THARÈS.

Que je m'éloigne ainsi de ce que j'aime!
Que ma fuite honteuse aille justifier
Ce que vos ennemis ont osé publier!

ABSALON.

Quoi? que voulez-vous dire? et qu'ont-ils fait entendre?

THARÈS.

Ignorez-vous les bruits qu'ils viennent de répandre?
C'est vous, si l'on en croit leurs traits calomnieux,
Qui soufflez la révolte à nos séditieux.

ABSALON.

Moi!

THARÈS.

Ces honteux discours sont venus à la reine.
Objet infortuné de son injuste haine,
Elle m'a reproché que d'un sang étranger,
Parente de Saül, je voulois le venger;
Et que, s'il se pouvoit que vous fussiez coupable,
J'avois de vous séduire été seule capable.
Mais je puis dissiper ces doutes insultans;
Votre gloire, seigneur, a gémi trop long-tems:
Qu'on prépare à Zamri les plus cruels supplices;
De la rebellion il connoît les complices;
Il en est: que le roi le force à déclarer...

ABSALON.

Et sur quel fondement pouvez-vous l'assurer?

THARÈS.

Le jour qui précéda celui de notre fuite,
J'errois dans le palais sans dessein et sans suite:
Un inconnu m'aborde, et les larmes aux yeux,
Zamri vient, me dit-il, d'arriver en ces lieux;
Si le ciel vous permet de rejoindre mon maître,
Dites-lui qu'il s'assure au plutôt de ce traître:

Il saura des Hébreux le complot criminel;
Enfin qu'il craigne tout, et même Achitophel.

ABSALON, *à part.*

Juste ciel!

THARÈS.

A ces mots voyant quelqu'un paroître,
Il me quitte, et je cherche en vain à le connoître.
Voilà ce qu'à David je prétens révéler;
Les tourmens forceront un perfide à parler.
Allons, et que le traître au milieu...

ABSALON.

Non, madame,
Renfermez pour jamais ce secret dans votre ame;
J'ai mes raisons.

THARÈS.

Qui, moi? qu'osez-vous m'ordonner!
Vos desseins, vos discours, tout me fait frissonner.
Malheureux, est-il vrai?.. Mais, seigneur, je me trouble;
Calmez au nom du ciel ma crainte qui redouble:
Si vous m'aimez, seigneur, dissipez mon effroi;
Je partirai; daignez vous confier à moi.

ABSALON.

Je le vois bien, il faut vous ouvrir ma pensée;
Peut-être en l'apprenant en serez-vous blessée.
Quoi qu'il en soit, le sort en est enfin jeté,
Et rien ne changera ce que j'ai projeté.
Sans crainte dans ces lieux je puis me faire entendre;
Ma fille, laissez-nous.

THARÈS, *à part.*

Ciel! que va-t-il m'apprendre!

SCENE II.

ABSALON, THARÈS.

ABSALON.

Madame, vous savez par quels motifs secrets
Joab d'Adonias soutient les interêts;
Que sa haine pour moi ne peut plus se contraindre:
La mienne trop long-tems s'est bornée à se plaindre;
Trop long-tems, du devoir esclave malheureux,
J'ai connu, j'ai souffert ses complots dangereux:
De vils flatteurs régnant sur l'esprit de mon pere,
Faisoient pancher son cœur du côté de mon frere;
Il alloit, oubliant tout amour paternel,
Me chasser pour jamais du trône d'Israël;
Le perfide Joab emportoit la balance.
Achitophel enfin a rompu le silence;
J'ai connu mon malheur; mes amis offensés
Ont pris...

THARÈS.

Ah! je vois tout, seigneur; c'en est assez;
Épargnez-vous l'horreur de me dire le reste.
O de mes noirs soupçons source affreuse et funeste!
Et vous avez conçu cet horrible dessein!
Rien ne peut, dites-vous, l'ôter de votre sein?

Ah! dussiez-vous, pour prix de mon amour fidele,
Vouer à votre épouse une haine immortelle,
J'opposerai du moins mes larmes, mes soupirs
Au coupable succès où tendent vos desirs.

ABSALON.

Vous vous formez, madame, une trop noire idée
Des soins dont vous voyez mon ame possédée;
Je ne veux point ravir le sceptre de mon roi,
Mais m'assurer un bien qui doit n'être qu'à moi.

THARÈS.

Et croyez-vous, seigneur, pouvoir vous rendre maître
Des troubles criminels que vous avez fait naître?
Achitophel en vous n'a cherché qu'un appui;
Vous êtes son prétexte, il n'agit que pour lui.
De cet embrasement que ne dois-je point craindre?
Vous l'avez allumé, vous ne pourrez l'éteindre.
Mais non, repentez-vous, il en est encor tems,
Hâtez-vous, saisissez de précieux instans.

ABSALON.

Que j'abandonne ainsi l'espoir d'une couronne
Que le sang, que mes droits, qu'un peuple entier me donne!
Que Joab voie au gré de son dépit jaloux
Sa haine triompher de mon juste courroux!

THARÈS.

Non, il ne vous hait point; l'envie et l'imposture
Vous ont fait de son cœur une fausse peinture:
Mais dût-il, contre vous conjuré pour jamais,

Braver votre pouvoir, traverser vos souhaits,
Dussiez-vous, moins chéri d'un pere qui vous aime,
Renoncer sans retour à sceptre, à diadème,
Quels maux, quelles horreurs pouvez-vous comparer
Aux malheurs où ce jour est prêt à vous livrer?
Je veux que tout succede au gré de votre envie;
Quelle honte à jamais va noircir votre vie!
Que n'osera-t-on point contre vous publier!
Le trône a-t-il des droits pour vous justifier?
Vous chercherez vous-même en vain à vous séduire,
Vous verrez quels chemins ont su vous y conduire;
La vertu, le devoir, devenus vos bourreaux,
Au fond de votre cœur porteront leurs flambeaux;
La crainte et les remords vous suivront sur le trône.
Eh quoi! pour être heureux faut-il une couronne?
Est-ce un affront pour vous de ne la point porter?
Vos vertus seulement doivent la mériter.
N'allez point, pour jouir d'une indigne vengeance,
Flétrir tant d'heureux jours coulés dans l'innocence:
Applaudi, révéré, chacun vous fait la cour,
Vous êtes d'Israël et la gloire et l'amour,
Pour remplir vos desirs tout s'unit, tout conspire;
Conservez sur les cœurs ce doux et noble empire.
Enfin, si votre épouse a sur vous du pouvoir,
Si mes humbles soupirs vous peuvent émouvoir,
Souffrez que la raison puisse au moins vous conduire;
Et croyez qu'au moment que je cherche à détruire

Le funeste complot que vous avez formé,
Jamais mon tendre cœur ne vous a plus aimé.

ABSALON.

Oui, Tharès, je connois quelle est votre tendresse,
Je vois qu'en me parlant elle seule vous presse;
La mienne a pris pour vous trop de soin d'éclater,
Vous la connoissez trop pour en pouvoir douter.
Si dans ce grand sujet comprise, intéressée,
Du moindre des périls vous étiez menacée,
Sans me faire parler vos pleurs ni vos soupirs,
Je vous immolerois ma haine et mes desirs:
Mais souffrez que j'acheve une entreprise heureuse.
La crainte maintenant est seule dangereuse;
Dussé-je voir enfin mon dessein avorté,
Je vous l'ai déja dit, le sort en est jetté.
Au reste qu'un secret d'une telle importance
Demeure anéanti dans un profond silence.

THARÈS.

Ne craignez rien, seigneur, le plus rude trépas
A mes regards offert ne m'ébranleroit pas;
Mais quand vous poursuivez cette affreuse entreprise,
A suivre ma fureur le devoir m'autorise;
Et ma mort...

ABSALON.

Quel discours! et qu'osez-vous penser?

THARÈS.

Non, seigneur, mon destin ne se peut balancer;
Je ne vous verrai point engagé dans le crime:

Le ciel ici m'inspire un projet magnanime;
Vous quitterez, seigneur, un dessein odieux,
Ou vous verrez Tharès immolée à vos yeux.

ABSALON.

Ah! si vous vous portez à cette violence...

THARÈS.

Contraignez-vous, seigneur, la reine ici s'avance.

SCENE III.

LA REINE, ABSALON, THARÈS.

LA REINE.

Qu'ai-je entendu, mon fils? quels bruits injurieux
La calomnie enfante et répand dans ces lieux?
On veut que des mutins vous flattiez l'insolence;
Près d'un pere alarmé j'ai pris votre défense:
Quoiqu'au sang de Saül votre étroite union
Vous fasse soupçonner d'un peu d'ambition,
Je connois vos vertus, mon cœur vous croit fidele,
Et dans un fils si cher ne peut voir un rebelle.

THARÈS.

Madame, si Saül m'a donné la clarté,
De sa haine pour vous je n'ai point hérité;
Ce sang dont j'ai toujours soutenu la noblesse,
Ignore ce que c'est que crime et que bassesse:
Mais avant qu'il soit peu vous me connoîtrez mieux.
Madame, je me tais, le roi s'offre à mes yeux.

SCENE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, ABSALON, CISAÏ.

DAVID.

Je vous cherche, Absalon. Notre péril augmente;
Nos insolens vainqueurs préviennent notre attente.
Zamri m'avoit flatté que, lents à s'avancer,
Au-delà du Jourdain ils craignoient de passer:
Il s'est trompé, leur nombre a redoublé leur rage,
Ils viennent achever leur sacrilège ouvrage.
Mais loin d'être saisis d'une indigne terreur,
Apprêtons-nous, mon fils, à punir leur fureur:
Nous combattrons au nom du maître de la terre,
Du dieu qui devant lui fait marcher le tonnerre,
Pour qui tous les mortels qu'embrasse l'univers
Sont comme la poussiere éparse dans les airs.
Je ne vous dirai point, et mon cœur ne peut croire
Ce que l'on a semé pour ternir votre gloire:
Amasa veut ravir le sceptre de son roi;
Mais que mon propre fils soit armé contre moi!

ABSALON.

Que ne puis-je, seigneur, aux dépens de ma vie,
De mes persécuteurs confondre ici l'envie?

DAVID.

Que peuvent-ils, mon fils, quand mon cœur vous défend?
Je méprise un vain bruit que le peuple répand.

THARÈS.

Et moi je crois, seigneur, ne devoir point vous taire
Que ces bruits sont peut-être un avis salutaire;
Je sais, je vois quel est le cœur de mon époux:
Mais sait-on s'il n'est point de traître parmi nous?
Sait-on si dans ce camp quelque secret coupable
N'a point, pour se cacher, divulgué cette fable?
M'en croirez-vous, seigneur? qu'un serment solennel
Fasse trembler ici quiconque est criminel;
Le ciel, votre péril, ma gloire intéressée,
De ce juste projet m'inspirent la pensée.
Attestez l'Éternel qu'avant la fin du jour,
Si des traîtres cachés par un juste retour
N'obtiennent le pardon accordé pour leurs crimes,
Leurs femmes, leurs enfans en seront les victimes;
Que dans le même instant qu'ils seront découverts,
Leurs parens, dévoués à cent tourmens divers,
Déchirés par le fer, au feu livrés en proie,
Payeront tous les maux que le ciel vous envoie.

ABSALON, *à part.*

Juste Dieu, que fait-elle!

CISAÏ, *à David.*

Oui, l'on n'en peut douter,
Seigneur, quelque perfide est tout prêt d'éclater;

On vous trahit. Je sais par des avis fideles
Que vos desseins secrets sont connus des rebelles.

DAVID.

Suivons ce qu'à Tharès le ciel daigne inspirer;
Par ses sages conseils je me sens éclairer;
Peut-être par un vœu terrible, irrévocable,
Pourrai-je à son devoir rappeler le coupable.
Oui, madame, fondé sur la loi, l'équité,
Je me lie au serment que vous avez dicté;
Puisse sur moi le Dieu que l'univers révere
Verser tous les malheurs que répand sa colere,
Si pour les criminels, démentant vos discours,
Mon injuste pitié leur offre aucun secours!

THARÈS.

Achevez donc, seigneur; Joab vous est fidele:
Ennemi d'Absalon, et pour vous plein de zele,
Lui seul me paroît propre à remplir mes desseins;
Souffrez que je me mette en otage en ses mains.

ABSALON, *à part.*

Ciel!

DAVID, *à Tharès.*

Vous!

THARÈS.

Il faut, seigneur, que mon exemple étonne,
Et montre qu'il n'est point de pardon pour personne.

DAVID.

Votre vertu suffit pour répondre de vous;
Accompagnez la reine, et suivez votre époux.

THARÈS.

Non, seigneur, souscrivez à ce que je desire,
Ma gloire le demande, et le ciel me l'inspire;
Accordez cette grace à mes desirs pressans.

DAVID.

Puisque vous le voulez, madame, j'y consens.
Toi qui du haut des cieux à nos conseils présides,
Qui confonds d'un regard les complots des perfides,
Dieu juste! venge-moi, punis mes ennemis;
Souviens-toi du bonheur à ma race promis:
Si quelque traître ici se cache pour me nuire,
Leve-toi, que ton bras s'arme pour le détruire;
Que se livrant lui-même à son funeste sort,
Ce jour puisse éclairer ma vengeance et sa mort!
Venez, mon fils; le ciel, que notre malheur touche,
Accomplira les vœux qu'il a mis dans ma bouche.
Joab marche guidé par le Dieu des combats.

THARÈS.

Seigneur, ma fille et moi nous marchons sur vos pas;
Et Joab arrivé, nous allons l'une et l'autre
Remplir auprès de lui mon dessein et le vôtre.

SCENE V.

ABSALON.

Quel coup de foudre! ô ciel! mes sens sont interdits:
Qu'ai-je ouï! quel désordre agite mes esprits!

Troublé, je vois déja sur ma tête amassées
Les malédictions par mon roi prononcées:
Quelle horreur me saisit! quel serment a-t-il fait!
O de mon fol orgueil funeste et juste effet!
De combien de remords je sens mon ame atteinte!
Cherchons Achitophel, qu'il dissipe ma crainte.
Ah! que j'éprouve bien en ce fatal moment
Que le crime avec soi porte son châtiment!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Je sais tout; Absalon dans ce lieu va se rendre:
Mais du camp ennemi n'as-tu rien à m'apprendre?

ZAMRI.

Seigneur, tantôt à peine ai-je quitté le roi,
Que j'ai couru remplir votre ordre et mon emploi:
Les troupes d'Amasa, sans obstacle avancées,
Sont autour de ce camp par ordre dispersées;
Le dessein d'Absalon, son nom seul répandu,
Produit l'heureux effet qu'on avoit attendu:
Pour régner et pour vaincre il n'a plus qu'à paroître;
L'armée à haute voix l'a proclamé pour maître;
Tous nos soldats, charmés d'apprendre qu'aujourd'hui
Leurs bras, déja vainqueurs, vont combattre pour lui,
Brûlent de signaler leur zele et leur courage.

ACHITOPHEL.

C'est assez, il ne peut reculer davantage;

Ses projets divulgués le forcent d'éclater.
Que n'ai-je su plutôt le résoudre à quitter !
Son ame avec Tharès ne se fût point trahie ;
Tharès pour l'arrêter n'eût point risqué sa vie :
J'ai prévu ce malheur, je n'ai pu le parer ;
Que sert-il de s'en plaindre? il faut le réparer.
Séba doit d'Absalon renouveler l'audace,
Et dérober Tharès au coup qui la menace :
Mais la nuit survenant, tout dût-il expirer,
La conjuration ne se peut différer.
Point de lâche pitié, point de délai funeste ;
La mort ou le succès, voilà ce qui nous reste.
Mais ne me dis-tu rien de la part d'Amasa ?

ZAMRI.

Il vouloit me parler au sujet de Séba ;
Je crois même pour vous que traçant une lettre
Dans mes fideles mains il alloit la remettre,
Lorsqu'un bruit tout-à-coup dans l'armée a couru
Que hors de notre camp Joab avoit paru :
Amasa m'a quitté, mais je crois qu'il envoie...

ACHITOPHEL.

Ah! qu'il se garde bien de prendre une autre voie!
On te connoît, pour toi les chemins sont ouverts.
Retourne; nous serions peut-être découverts.
Dis-lui que c'est assez que son bras nous seconde;
Que dès que le soleil sera caché dans l'onde
Le sang doit en ces lieux commencer à couler ;
Que Séba doit pour nous alors se signaler ;

Qu'à ses cris éclatans tous nos soldats répondent,
Et bientôt furieux parmi nous se confondent;
Que de tout par toi seul je veux être éclairci.
Va, dis-je, Absalon vient, laisse-nous seuls ici.

SCENE II.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je vous attends, seigneur: Séba vous a pu dire
Quel remede à vos maux notre ardeur nous inspire;
D'un embaras fatal par nos soins dégagé...

ABSALON.

Non, Achitophel, non, mes desseins ont changé;
Le devoir sur mon cœur a repris son empire:
Faites dire à vos chefs que chacun se retire;
J'obtiendrai leur pardon: mais sur-tout qu'aux soldats
On cache quel motif avoit armé leurs bras,
D'un si grand changement qu'ils ignorent la cause.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, l'amour de votre cœur dispose:
Séba n'a pu vous voir; mais n'appréhendez rien,
J'ai pour sauver Tharès un prompt et sûr moyen.

ABSALON.

Non, vous dis-je; mon cœur ici ne considere
Que ce qu'il doit au ciel, à l'état, à mon pere:
De mille affreux malheurs je veux rompre le cours.

ACHITOPHEL.

O ciel! pouvez-vous bien me tenir ce discours?
A de lâches frayeurs votre cœur s'abandonne.

ABSALON.

Obéissez; songez qu'Absalon vous l'ordonne,
Ou voyez les périls qu'ici vous hasardez.

ACHITOPHEL.

Eh bien! il faut vouloir ce que vous commandez:
Notre sang est à vous, vous voulez le répandre;
Car enfin c'est à quoi nous devons nous attendre.
David sait trop bien l'art de régir ses états
Pour oser pardonner de pareils attentats;
L'exil, les fers, la mort, vont être le partage
De ceux qu'à vous servir un même zele engage;
Pour prix de tant de soins, percés de mille coups,
Leur sang au Dieu vengeur va crier contre vous.
Je sais comme l'on peut, arbitre de sa vie,
D'une honteuse mort prévenir l'infamie:
Je ne vous parle point de mon sort malheureux.
Daigne le ciel, touché du dernier de mes vœux,
Empêcher que Joab, par un lâche artifice,
De vos soumissions bientôt ne vous punisse;
Que, privé de l'appui que vous trouvez en nous,
Il n'échauffe du roi les sentimens jaloux;
Que vous-même captif, proscrit par sa colere,
Vous ne voyiez vos droits passer à votre frere,
Et vos jours consacrés par un arrêt cruel
A servir de leçon au peuple d'Israel!

ABSALON.

Mais pour sauver Tharès quel moyen peux-tu prendre?
D'un trépas odieux la pourras-tu défendre?
Que peux-tu?...

ACHITOPHEL.

Je puis tout; secondez-moi, seigneur:
Pourquoi détruisez-vous votre propre bonheur?
Séba, tout Ephraïm, gagnés par mon adresse,
Vont au premier signal enlever la princesse,
La remettre en vos mains, et se joindre avec nous:
Venez, faites revivre un trop juste courroux;
Montrez-vous soutenu d'une nombreuse armée;
Là, n'appréhendant plus pour une épouse aimée,
Vous perdrez qui vous hait, vous soutiendrez vos droits;
Et, loin de supplier, vous donnerez des lois.
Vous flattez-vous, ô ciel! qu'on puisse à votre pere
Faire de vos complots un éternel mystere?
Qu'aucun des conjurés mourant pour Absalon
Dans l'horreur des tourmens n'avoûra votre nom?
D'ailleurs comment chasser nos troupes rassemblées,
Sous un autre prétexte en ces lieux appelées?
Ah, seigneur, songez mieux quels sont vos intérêts!
Ma vie est le garant de celle de Tharès.
Elle vient.

ABSALON.

Que mon ame est troublée et flottante!
Nous résoudrons de tout: va te rendre en ma tente.

SCENE III.

ABSALON, THARÈS.

THARÈS.

Je viens ici, seigneur, le cœur saisi d'effroi;
Tout le camp ennemi vous proclame pour roi.
David vient à mes yeux d'apprendre cette audace;
A ses justes soupçons sa tendresse a fait place:
Par son ordre secret on va vous arrêter;
L'implacable Joab le doit exécuter;
Un garde en ma faveur a rompu le silence.
De ce premier transport fuyez la violence;
Épargnez- moi l'horreur de n'être dans ces lieux
Que pour vous voir peut-être immoler à mes yeux.

ABSALON.

Mon pere sait mon crime! ô fatale journée!
Qu'avez-vous fait, hélas! princesse infortunée?
Victime d'un courroux que j'ai seul mérité,
Le roi va vous punir de ma témérité;
Un horrible serment vous proscrit et le lie.

THARÈS.

Fuyez, ne songez plus à prolonger ma vie;
Puisque sur votre cœur mes soupirs n'ont rien pu,
Qu'ai-je affaire du jour? j'ai déja trop vécu.
Mais que dis-je? chassez cette fatale idée;
Partez, seigneur, calmez mon ame intimidée:

Le ciel à l'innocence enverra du secours,
Et votre repentir pourra sauver vos jours.

ABSALON.

Non, non, qu'un même sort aujourd'hui nous rassemble;
Ne nous séparons point: venez, fuyons ensemble.

THARÈS.

Eh! le puis-je, seigneur? prisonniere en ces lieux,
Ce camp pour m'observer, ces murs même ont des yeux;
Je vous perdrois. Allez; et si mon sort vous touche,
Suivez ce que le ciel vous dicte par ma bouche:
Livrez Achitophel, désarmez vos soldats;
Contre eux, s'il le falloit, employez votre bras;
A force de vertus méritez votre grace;
Par-là dans tous les cœurs réparez votre audace.
A quelque excès, seigneur, que l'on soit arrivé,
Qui se repent d'un crime en est presque lavé;
D'ailleurs...

ABSALON.

Non, ma fureur me montre une autre voie;
De nos fiers ennemis nous serions tous la proie;
Le perfide Joab, implacable pour moi,
Avide de ma mort, l'obtiendroit de mon roi:
Il faut qu'en expirant sa rage soit trompée.
Mon indigne frayeur est enfin dissipée;
En vain en vous perdant il croira me braver,
J'ai des amis ici prêts à vous enlever.
Si lents à vous servir et remplir ma vengeance
Leur zele répond mal à mon impatience,

Je viens, sans m'effrayer des plus noirs attentats,
Demander mon épouse avec cent mille bras.

THARÈS.

Ah! la vie à ce prix pour moi n'a point de charmes;
Mais chaque instant pour vous redouble mes alarmes:
Qu'entends-je? On vient, fuyez.

ABSALON.

Je cours vous secourir.

THARÈS.

Ah! quittez ce dessein, et me laissez mourir.

SCENE IV.

THARÈS, UN ISRAÉLITE.

L'ISRAÉLITE.

Mon abord indiscret a droit de vous surprendre,
Madame: mais le prince ici devoit se rendre;
Je le cherche.

THARÈS.

Et sur quoi venez-vous le chercher?
Son péril vous engage à ne me rien cacher;
Sans doute c'est à lui que portant cette lettre...

L'ISRAÉLITE.

Oui, madame, Séba vient de me la remettre.

THARÈS.

Donnez.

L'ISRAÉLITE.

J'aurois voulu...

THARÈS.

Donnez, ne craignez rien;
Même intérêt unit et son sort et le mien.
(*elle lit bas, et continue à part.*)
Juste ciel!
(*à l'Israélite.*)
C'est assez; rejoignez votre maître:
Allez, éloignez-vous, je vois le roi paroître.

SCENE V.

DAVID, LA REINE, THARES.

DAVID, *à la reine.*

Vous aimez trop un fils digne de mon courroux.

LA REINE.

Non, seigneur, il n'a point conspiré contre vous;
Le mensonge insolent, la lâche calomnie,
D'un souffle empoisonné veulent ternir sa vie.

DAVID.

Je veux douter encor qu'il m'ait manqué de foi:
Achitophel ici va l'entendre avec moi;
Ce sage confident, dans mon état funeste,
De tant d'amis zélés est le seul qui me reste;
Lui seul...

SCENE VI.

DAVID, LA REINE, THARÈS, JOAB.

JOAB.

Il faut, seigneur, vous armer de vertu;
Tout autre sous ses maux gémiroit abattu:
L'auteur de la révolte enfin s'est fait connoître.
Des soupçons qu'en votre ame on a tantôt fait naître,
Celui qui contre vous arme tant d'ennemis...

DAVID.

Ciel! m'auroit-on donné de fideles avis?
Le coupable en effet seroit-il...

JOAB.

Votre fils.

DAVID.

Il est donc vrai!

THARÈS, *à part.*

Grand Dieu! quelle honte m'accable!

LA REINE.

Non, Joab, votre cœur s'alarme d'une fable,
D'un bruit par l'imposture et la haine enfanté.

JOAB.

Ce que j'ose avancer a plus d'autorité,
Madame: Absalon vient de joindre les rebelles;
Ceux qui l'ont vu partir sont des sujets fideles,
Vaillans, et qui cent fois ont bravé le trépas,

Tels que les imposteurs en un mot ne sont pas.
Mais vous pourrez, seigneur, en savoir davantage;
Un soldat ennemi, surpris dans un passage,
Et dont Cisaï cherche à tirer le secret,
Du camp des révoltés apportoit ce billet.

DAVID.

Voyons.

(*il lit.*)

« Ne craignez point un changement funeste;
« Que tous vos conjurés se reposent sur moi:
« Vos rivaux périront, Absalon sera roi:
« Donnez-nous le signal, je vous réponds du reste ».
Enfin donc mes soupçons se trouvent éclaircis.
C'est toi qui veux ma mort, Absalon! toi, mon fils!
C'est sur mon sang que doit éclater ma vengeance.
Mais quel traître avec lui seroit d'intelligence,
Quel perfide?...

JOAB.

Seigneur, voulez-vous m'écouter?
Entendons ce soldat que l'on vient d'arrêter.
Cependant de Séba vous connoissez le zele,
Confiez votre sort à ce sujet fidele:
Tantôt lui faisant part de mon secret effroi,
Il a brigué l'honneur de veiller sur son roi;
Qu'Ephraïm avec lui compose votre garde.
Juste ciel! à quels maux votre choix vous hasarde!
Ceux qui suivent vos pas sont connus presque tous
Pour avoir autrefois combattu contre vous

Quand, pour vous écarter de la grandeur suprême,
Saül osoit vouloir l'emporter sur Dieu même.

LA REINE.

Oui, seigneur, ses amis, le reste de son sang
Ne peut qu'avec regret vous voir dans ce haut rang;
Ce sang audacieux, nous trompant l'un et l'autre,
Par l'hymen d'Absalon a corrompu le vôtre,
Par-là, n'en doutez point, nous sommes tous trahis;
C'est ce sang, c'est Saül qui m'enleve mon fils.

(*à Tharès.*)

Vous vous taisez, perfide! et, loin de vous défendre,
Vous osez feindre encor de ne me pas entendre;
Vous qui de votre époux conduisez le dessein,
Vous qui seule avez mis la révolte en son sein,
D'une fausse grandeur à nos yeux revêtue,
Vous avez su tantôt nous éblouir la vue;
Vous ne prévoyiez pas qu'une affreuse clarté
Dût de vos noirs complots percer l'obscurité,
Ou peut-être qu'encore un espoir téméraire
Vous flatte qu'au trépas on viendra vous soustraire;
Mais je prétends moi-même en hâter les momens.
Oui, seigneur, remplissez ma haine et vos sermens;
Qu'aux yeux de tout le camp on la livre au supplice.

THARÈS.

Madame, je sais trop qu'il faut que je périsse;
Mais si pour moi la vie avoit quelques attraits,
Si le soin de ma gloire et de vos intérêts,
Que dis-je? si vos jours, mon devoir, la patrie

Ne m'étoient pas d'un prix préférable à la vie,
Je vivrois malgré vous; et mille bras offerts
Viendroient même à vos yeux m'arracher de vos fers.

DAVID.

Quoi! madame!...

THARÈS.

Seigneur, ce péril vous regarde;
Le soin que prend Joab de changer votre garde
Va de vos ennemis assurer les forfaits:
Lisez, et de Séba reconnoissez les traits.

DAVID *prend la lettre, et lit.*

« Le tems me force à vous écrire;
« A vous entretenir je n'ose m'exposer.
« Pour vous assurer cet empire
« Les soldats d'Éphraïm sont prêts à tout oser.
« Le sort menace en vain votre auguste famille;
« Rien ne traversera vos vœux et nos desseins,
« Et dans une heure au plus je remets en vos mains
« Et votre épouse et votre fille ».

JOAB.

Le perfide! Ah! je cours moi-même l'arrêter.

DAVID.

Non, ce projet sans bruit se doit exécuter.
(*à un garde:*)
Dites à Cisaï qu'il vienne en diligence.

THARÈS.

Vous savez tout, seigneur, prenez votre vengeance,
Épuisez sur moi seule un trop juste courroux:

Cependant j'ose ici parler pour mon époux;
Il est moins criminel qu'il ne vous paroît l'être;
Et si contre vos jours la rage anime un traître,
Autant que je puis lire en d'odieux secrets,
C'est plus Achitophel qu'Absalon ni Tharès.
(*elle sort.*)

DAVID.

Quel nouveau trouble, ô ciel, elle jette en mon ame!
C'est plus Achitophel...
(*à la reine.*)
Ah! suivez-la, madame;
Parlez, priez, pressez, et par moins de rigueur
Tâchez à pénétrer le secret de son cœur.

LA REINE.

Moi, seigneur?

DAVID.

Il le faut, faites-vous violence.
Je vais vous joindre; allez. Quelqu'un ici s'avance.

SCENE VII.

DAVID, JOAB, CISAÏ.

CISAÏ.

Seigneur, les conjurés sont enfin découverts:
Le soldat qu'on a pris étoit à peine aux fers
Que sa fierté cédant à la peur des supplices,
Il a d'un noir projet découvert les complices;

La nuit favorisant leurs complots furieux,
Ils devoient recevoir l'ennemi dans ces lieux;
Le traître Achitophel conduisoit l'artifice.

DAVID.

Ah qu'entends-je! courez, Joab, qu'on le saisisse.

CISAÏ.

Sa fuite au châtiment a dérobé ses jours;
Il a joint Absalon par de secrets détours:
Séba même, s'armant de fureur et de rage,
Vient le fer à la main de s'ouvrir un passage;
Les soldats d'Éphraïm lui prêtant son appui
Assurent sa retraite, et marchent après lui:
Ils désertent en foule, et le camp des rebelles
De moment en moment prend des forces nouvelles;
Déja même Amasa semble marcher vers nous:
Rien ne peut sous ces murs nous sauver de leurs coups.

JOAB.

Rien ne peut nous sauver? ô ciel! qu'osez-vous dire?
Tant que David commande, et que Joab respire,
Un honteux désespoir ne vous est point permis,
Et doit n'être connu que de nos ennemis.
Seigneur, il faut domter en cette conjoncture
Ces vulgaires instincts de pitié, de nature:
Par d'affreux châtimens étonnons des ingrats.
Marchons; mais que Tharès accompagne mes pas;
Que tous ceux que le sang unit à des perfides
Soient remis en mes mains sous de fideles guides:
Allons, et présentons à nos séditieux

L'épouse d'Absalon immolée à leurs yeux;
Faisons faire du reste un horrible carnage:
Quoi qu'après des mutins puisse tenter la rage,
Ils en auront déja reçu le digne fruit,
Et vous serez vengé du sort qui vous poursuit.

DAVID.

Non, Joab, suspendons un arrêt sanguinaire:
La vertu de Tharès vaut bien qu'on le differe.
Un roi, quoi qu'un sujet ait fait pour l'outrager,
Doit savoir le punir, mais non pas se venger:
Périssons sans souiller mon rang ni ma mémoire;
Et s'il faut succomber, succombons avec gloire.
Cependant dans ce camp, entourés d'ennemis,
L'espoir de nous garder ne nous est plus permis:
Les murs de Manhaïm peuvent seuls nous défendre;
Entrons-y; l'ennemi ne peut nous y surprendre;
Et bientôt secourus par des guerriers fameux,
Peut-être ils conduiront la victoire avec eux.
Pour vous, Joab, rendez notre retraite aisée;
Que l'armée ennemie, avec soin abusée,
Dans tous vos mouvemens ne puisse remarquer
Que l'unique dessein de l'aller attaquer.
Vous, Cisaï, suivez ce que le ciel m'inspire;
Et rendons, s'il se peut, le calme à cet empire:
Allez joindre Absalon.

CISAÏ.

Moi, seigneur?

DAVID.

Je le veux.
Le perfide n'est pas au comble de ses vœux :
Il craint pour son épouse une mort légitime ;
Et j'ose me flatter qu'étonné de son crime,
Si je puis le forcer de paroître à mes yeux,
Mes soins et ses remords seront victorieux.
Allez donc; que par vous Absalon puisse apprendre
Que j'ai choisi ce lieu pour le voir et l'entendre;
Que jusqu'ici suivi par deux mille soldats,
Il peut d'un nombre égal faire suivre ses pas;
Que pendant l'entretien nos troupes en présence
Camperont loin de nous en pareille distance;
Mais qu'il ne prenne point de délais superflus;
Que la mort de Tharès puniroit ses refus.
Je sais combien l'amour l'intéresse pour elle;
Faites-lui de son sort une image cruelle;
Peignez-lui son épouse aux portes du trépas,
Et sa fille à la mort conduite sur ses pas:
Répandez dans son cœur le trouble et l'épouvante,
Et contraignez l'ingrat à remplir mon attente.
Le ciel à vos discours donnera du pouvoir;
Ne craignez rien.

CISAÏ.

Seigneur, je ferai mon devoir.

DAVID.

Il suffit. Dieu puissant, notre foible prudence

En vain sur nos projets fonde son espérance,
Toi seul, du monde entier réglant les mouvemens,
Enchaînes à ton gré tous les évènemens;
Grand dieu! c'est à toi seul que mon cœur s'abandonne!
Roi des rois, c'est de toi que je tiens la couronne;
Sers de guide à mes pas chancelans, incertains,
Je remets mon espoir et ma vie en tes mains.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

CISAÏ, *à Absalon.*

Oui, seigneur, c'est ici que David doit se rendre :
Quel succès de vos soins ne doit-on point attendre?
Ils rappellent Tharès de l'horreur du tombeau,
Et vont de la discorde éteindre le flambeau.

ABSALON.

De quel trouble, grand dieu, sens-je mon ame atteinte!
J'y sens naître à la fois et l'espoir et la crainte:
Où suis-je? de mon roi soutiendrai-je l'aspect,
De ce roi dont le front imprime le respect,
Que ma révolte accable, en qui la vertu brille?
O funeste serment! ô Tharès! ô ma fille!
Quelle preuve d'amour je vous donne aujourd'hui!

ACHITOPHEL.

Eh ! pourquoi vous livrer à ce mortel ennui,
Seigneur? pourquoi ternir l'éclat de votre gloire,
Et laisser de vos mains arracher la victoire?

Du superbe Joab humilions l'orgueil;
Que de vos ennemis ces champs soient le cercueil;
Là, d'un bras que l'amour et la vengeance guide,
Dérobez votre épouse aux fureurs d'un perfide :
Voilà le seul conseil qu'on devroit vous donner.

CISAÏ.

Le seul conseil! Seigneur, daignez me pardonner;
Mais il faut me montrer votre ame toute entiere :
Formez-vous le dessein d'immoler votre pere?

ABSALON.

Moi, que d'un crime affreux j'ose souiller mon bras!
Non; je veux de Joab punir les attentats,
Arracher à la mort mon épouse et ma fille,
Assurer pour jamais le sceptre à ma famille,
Jouir après David de son auguste rang.

CISAÏ.

Eh bien! seigneur, pourquoi répandre tant de sang?
Le roi, des deux partis retenant la furie,
Vient ici pour régler le sort de la patrie;
Vous êtes convenus et des lieux et du tems.

ABSALON.

Oui, je verrai David, Cisaï, je l'attends;
J'ai reçu sa parole, et j'ai donné la mienne,
Il suffit.

ACHITOPHEL.

Croyez-vous que ce nœud le retienne?
Je sais mieux de son cœur pénétrer les secrets;
Que dis-je? en cet instant peut-être que Tharès,

D'un injuste serment victime infortunée,
Voit par le fer cruel trancher sa destinée.

CISAÏ.

Non, seigneur, elle vit; je réponds de ses jours:
Mais si d'Achitophel vous croyez les discours,
Elle est morte; le roi dans sa juste colere
Va livrer au trépas et la fille et la mere:
Pour les en affranchir vos efforts seroient vains.

ABSALON.

Non, non, elles vivront, leurs jours sont en mes mains.
Déja mon cœur se livre à la douce espérance...

SCENE II.

ABSALON, THAMAR, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais que vois-je! le ciel m'exauce par avance:
Est-ce vous, ô ma fille? en croirai-je mes yeux?
Votre mere avec vous est-elle dans ces lieux?

THAMAR.

Non, seigneur; mais la reine a pris soin de ma vie,
Et jusque dans ce camp ses femmes m'ont suivie;
Elle croit que mon pere, attendri par mes pleurs,
Daignera terminer nos maux et ses douleurs:
Ma mere condamnant une pitié cruelle,
Refusoit de souffrir qu'on me séparât d'elle;

Mes sanglots et mes cris appuyoient ses discours;
Mais elle a consenti d'accepter mon secours,
Et je viens à vos pieds vous demander sa vie.

ABSALON.

Non, n'appréhendez point qu'elle lui soit ravie.
Mais qu'est-ce que David ordonne de son sort?

THAMAR.

Le roi voudroit en vain l'arracher à la mort,
Tout le peuple à grands cris demande son supplice:
Et consentirez-vous, seigneur, qu'elle périsse?
Si je la perds, hélas! quel sera mon appui?
Dévorée à vos yeux d'un éternel ennui,
Sans cesse vous verrez sur mon triste visage
De son trépas fatal la déplorable image,
Et mes pleurs malgré moi vous rediront toujours
Qu'il n'a tenu qu'à vous de conserver ses jours.

ABSALON.

Je vais bientôt tarir la source de vos larmes,
Ma fille; bannissez d'inutiles alarmes;
Votre pere à vos pleurs ne peut rien refuser....
On vient. Dans cette tente allez vous reposer;
La paix va dès ce jour remplir votre espérance;
Allez. Mais dans ces lieux quelle troupe s'avance?
Quel trouble, quelle horreur me saisit malgré moi!
Où suis-je? juste ciel! c'est David que je voi!

SCENE III.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

DAVID.

Oui, c'est moi, c'est celui que ta fureur menace.
Tu frémis ! soutiens mieux ton orgueilleuse audace ;
Le trouble où je te vois fait honte à ton grand cœur,
Et la crainte sied mal sur le front d'un vainqueur.

ABSALON.

Seigneur.....

DAVID.

Quitte un respect qui n'est que dans ta bouche,
Et t'apprête à répondre à tout ce qui me touche.
Mais quand ton bras impie est levé contre moi
M'est-il permis d'attendre un service de toi ?

ABSALON.

Votre puissance ici, seigneur, est absolue.

DAVID, *montrant Achitophel.*

Chasse donc ce perfide odieux à ma vue,
Ce monstre dont l'aspect empoisonne ces lieux.

ACHITOPHEL.

Je puis.....

ABSALON.

Obéissez, ôtez-vous de ses yeux.
(*Achitophel sort, et David fait signe à Cisaï de se retirer.*)

SCENE IV.

DAVID, ABSALON.

DAVID.

Enfin nous voilà seuls: je puis jouir sans peine
Du funeste plaisir de confondre ta haine,
T'inspirer de toi-même une équitable horreur,
Et voir au moins ta honte égaler ta fureur;
Car enfin je connois tes complots homicides.
Te voilà dans le rang de ces fameux perfides
Dont les crimes font seuls la honteuse splendeur,
Et qui sur leurs forfaits bâtissent leur grandeur.
Mais je veux bien suspendre une juste colere:
Quelle lâche fureur t'arme contre ton pere?
Ose, si tu le peux, me reprocher ici
Que j'ai forcé ta haine à me poursuivre ainsi,
Ou, si dans ton esprit tant de bontés passées
A force d'attentats ne sont point effacées,
Daigne plutôt, perfide, en rappeler le cours.
Tu m'as toujours haï, je t'ai chéri toujours;
Je cherchois à tirer un favorable augure
De ces dons séducteurs dont t'orna la nature:
En vain ton naturel altier, audacieux,
Combattoit dans mon cœur le plaisir de mes yeux;
Mon amour l'emportoit, je sentois ma foiblesse;
Que n'a point fait pour toi cette indigne tendresse?

Je t'ai vu, sans respect ni des lois ni du sang,
D'Amnon mon successeur oser percer le flanc,
Moins pour venger l'honneur d'une sœur éperdue
Que pour perdre un rival qui te blessoit la vue.
Israël de ce coup fut long-tems consterné;
Je devois t'en punir, je te l'ai pardonné :
J'ai fait plus; satisfait qu'un exil nécessaire
Eût expié trois ans le meurtre de ton frere,
Mes ordres à ma cour ont fait hâter tes pas,
Ton pere désarmé t'a reçu dans ses bras;
Que dis-je? chargé d'ans et couvert de la gloire
D'avoir à mes projets asservi la victoire,
Tranquille, et jouissant du sort le plus heureux,
J'allois pour successeur te nommer aux Hébreux:
Et dans le même tems, secondé d'un rebelle,
Tu répands en tous lieux ta fureur criminelle;
Ce que n'ont pu jamais les fiers Amorrhéens,
Le superbe Amalec, les vaillans Hévéens,
Tu le fais en un jour. Ta fureur me surmonte:
Je fuis, je traîne ici ma douleur et ma honte;
Et, sans voir que sur toi rejaillit mon affront,
D'une indigne rougeur tu me couvres le front.
Ne crois pas cependant qu'oubliant ton offense,
Je ne puisse et ne veuille en prendre la vengeance;
Mais parle: qui te porte à cette extrémité?
Que t'ai-je fait, ingrat! pour être ainsi traité?

ABSALON.

Seigneur, si du devoir j'ai franchi les limites,

Si je suis criminel autant que vous le dites,
Imputez mes forfaits à mes seuls ennemis;
Accusez-en Joab, lui seul a tout commis;
C'est lui dont la fureur, dont la haine couverte
Trame depuis long-tems le dessein de ma perte:
Je sais tout ce qu'il peut sur vous, dans votre cour;
J'ai craint, je l'avoûrai....

DAVID.

Foible et honteux détour!
Cesse de m'accuser de la lâche injustice
De suivre d'un sujet la haine ou le caprice;
Donne d'autres couleurs à ta rebellion:
Excuse-toi plutôt sur ton ambition;
Dis que ton cœur jaloux a tremblé que ton pere
Ne mît le sceptre aux mains d'Adonias ton frere.
A quoi ton lâche orgueil n'a-t-il pas eu recours?
Tu veux me détrôner, tu veux trancher mes jours!

ABSALON.

Trancher vos jours, moi? ciel!

DAVID.

Oui, tu le veux, perfide!
Oses-tu me nier ton dessein parricide?
Ces gardes, ces soldats qui, comblant tes souhaits,
Devoient dès cette nuit couronner tes forfaits,
Qui déposoient mon sceptre en ta main sanguinaire,
Traître! le pouvoient-ils sans la mort de ton pere?
Tiens, prends, lis.

ABSALON, *après avoir lu.*

Je demeure interdit et sans voix.

DAVID.

Je sais tes attentats, fils ingrat, tu le vois;
Si le ciel n'eût pris soin de veiller sur ma vie,
Ta rage de mon sang alloit être assouvie.
Mais parle; à ce dessein qui pouvoit t'animer?
Ton cœur sans en frémir a-t-il pu le former?
En peux-tu rappeler l'idée épouvantable
Sans qu'un remords vengeur te déchire et t'accable?
Moi-même en te parlant, saisi d'un juste effroi,
Mon trouble et ma douleur m'emportent loin de moi.
Grand dieu, voilà ce fils qu'aveugle en mes demandes
Ont obtenu de toi mes vœux et mes offrandes!
Je le vois, tu punis mes desirs indiscrets:
Eh bien! Dieu d'Israël, accomplis tes décrets;
Consens-tu qu'à son gré sa rage se déploie?
Veux-tu que dans mon sang ce perfide se noie?
J'y souscris. Oui, barbare, accomplis ton dessein,
Aux dernieres horreurs ose enhardir ta main:
Si ta mere en ces murs éplorée, expirante,
Si le trépas certain d'une épouse innocente,
Ne peuvent t'inspirer ni pitié, ni terreur;
Ou plutôt si le ciel se sert de ta fureur,
Ministre criminel de ses justes vengeances,
Remplis-les, par ma mort couronne tes offenses;
Viens, frappe.

ABSALON.

Juste ciel!

DAVID.

Tu trembles; que crains-tu?
Tu foules à tes pieds les lois et la vertu,
Tu forces dans ton cœur la nature à se taire;
Qui peut te retenir? Frappe, dis-je.

ABSALON.

Ah! mon pere!

DAVID.

Ton pere! oublie un nom qui ne t'est plus permis.
Je ne te connois plus: va, tu n'es plus mon fils.

ABSALON.

Sans colere un instant, seigneur, daignez m'entendre:
Je ne puis ni ne veux chercher à me défendre.
Il est vrai, mon orgueil a fait mes attentats;
J'ai craint de voir régner mon frere Adonias,
Contre le fier Joab j'ai suivi ma colere:
Mais si je puis encore être cru de mon pere,
S'il peut m'être permis d'attester l'Éternel,
Voilà ce qui peut seul me rendre criminel;
Jouet d'un séducteur, qu'à présent je déteste,
Le traître Achitophel a commis tout le reste.
Je sais qu'après les maux que je viens de causer
Une fatale erreur ne sauroit m'excuser:
J'ai tout fait; vengez-vous, punissez un coupable,
Ou plutôt sauvez-moi du remords qui m'accable;
Quelques affreux que soient vos justes châtimens,

Ils n'égaleront point l'horreur de mes tourmens.

DAVID.

Ainsi le ciel commence à te rendre justice:
Ton crime fit ta joie, il fera ton supplice.
Heureux si ton remords sincere, fructueux,
Produisoit en ton ame un retour vertueux!
Mais ne cherches-tu point à tromper ma clémence,
Et ta bouche et ton cœur sont-ils d'intelligence?

ABSALON.

Dans le funeste état, seigneur, où je me voi,
Mes sermens peuvent-ils vous répondre de moi?
En moi la vérité doit vous sembler douteuse.
Quel affront, juste dieu, pour une ame orgueilleuse!
De quel opprobre affreux viens-je de me couvrir!
Je l'ai trop mérité pour ne le pas souffrir.
Oui, seigneur, n'en croyez ni ma fierté rendue,
Ni ma honte à vos yeux sur mon front répandue,
Ni les pleurs que je verse à vos sacrés genoux;
Punissez un ingrat, suivez votre courroux.

DAVID.

Leve-toi.

ABSALON.

Qu'allez vous ordonner de ma vie?

DAVID.

Es-tu prêt à mourir?

ABSALON.

Contentez votre envie.

DAVID.

Mon envie! ah cruel! dis plutôt mon devoir:
Je devrois te punir, je ne puis le vouloir;
Que dis-je? à quelque excès qu'ait monté ton audace,
Mon sang s'émeut pour toi, ton repentir l'efface;
Mes pleurs, que vainement je voudrois retenir,
T'annoncent le pardon que tu vas obtenir:
C'en est fait, ma tendresse étouffe ma colere;
Sois mon fils, Absalon, et je serai ton pere.
Je te pardonne tout: je vois qu'un séducteur
D'un horrible complot a seul été l'auteur;
Le perfide a séduit ta crédule jeunesse.
Redonne moi ton cœur, je te rends ma tendresse;
Ton heureux repentir me fait tout oublier.
C'est à toi désormais à me justifier:
Mais il faut me livrer un traître qui te joue,
Et me montrer qu'enfin ton cœur le désavoue;
Il faut que tous tes chefs en mes mains soient remis.

ABSALON.

C'est peu de vous livrer nos communs ennemis,
Je veux avec éclat réparer mon offense;
Comblé de vos bontés, et plein de ma vengeance,
Le traître Achitophel va périr sous mes coups.

DAVID.

Non, suspends pour un tems ce dangereux courroux:
Du pouvoir souverain tu n'as que l'apparence,
Et le lâche en ses mains tient la toute-puissance;

Tu t'en verrois toi-même et sans fruit accablé:
Il faut.... Mais que nous veut Cisaï tout troublé?

SCENE V.

DAVID, ABSALON, CISAÏ.

CISAÏ, *à David.*

Un péril évident dans ce lieu vous menace,
Seigneur; d'Achitophel l'artifice et l'audace
Jettent dans tous les cœurs le dangereux soupçon
Que l'on veut de ce camp enlever Absalon.

ABSALON.

Le traître!

CISAÏ.

Le soldat le croit, et court aux armes:
Montrez-vous et calmez ces nouvelles alarmes.

DAVID.

Vous voyez qu'un perfide est le maître en ces lieux:
Mais il faut prévenir ses desseins odieux.

CISAÏ.

Une terreur secrete a saisi votre armée.
D'une trop longue absence inquiete, alarmée,
Elle vient en fureur redemander son roi;
De votre serment même exécutant la loi,
Joab aux révoltés présente avec furie
Tous ceux qu'à leurs forfaits l'amour ou le sang lie,

18.

Prêt dans ce même instant à les faire périr,
Si votre heureux retour ne vient les secourir.

ABSALON.

Ah! seigneur, pour Tharès je vous demande grace.

DAVID.

Ne craignez point, mon fils, le coup qui la menace;
Mais sur-tout conservez vos nobles sentimens,
Et connoissez les miens par mes embrassemens.
J'ignore en vous quittant quel trouble affreux m'agite;
Je le combats en vain, il s'accroît, il s'irrite;
Mais le tems presse, adieu: ne faites rien sans moi,
Et soyez sûr, mon fils, du cœur de votre roi.
Ne suivez point mes pas.

ABSALON.

Seigneur....

DAVID.

Je vous l'ordonne.

ABSALON.

Retournons.....Mais d'horreur je sens que je frissonne:
L'impie Achitophel s'ose offrir à mes yeux.

SCENE VI.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Eh bien! seigneur, David regne-t-il en ces lieux?
Lui sacrifiez-vous au gré de son envie

Votre gloire, vos droits, notre sang, votre vie?
A ses discours flatteurs vous êtes-vous rendu?

ABSALON.

Qu'ai-je ouï? quelle audace! ai-je bien entendu?
Perfide, oses-tu donc me tenir ce langage,
Toi dont j'ai découvert l'artifice et la rage,
Qui jusques à ton roi portois tes attentats?

ACHITOPHEL.

Je l'ai fait, je l'ai dû, je ne m'en repens pas:
Appelez mon dessein sacrilege, exécrable;
Mais songez qu'après tout vous en êtes coupable.

ABSALON.

Moi? perfide!

ACHITOPHEL.

Vous seul. Pour qui, troublant l'état,
Ai-je bravé les noms de perfide et d'ingrat?
David vous a fléchi par de vaines caresses,
Allez voir quels effets ont suivi ses promesses;
Le superbe Joab s'approche avec fureur;
Il a dans tout ce camp fait voler la terreur;
Nos femmes, nos enfans dans ses mains redoutables,
Du serment de David victimes déplorables,
Vont terminer leurs jours par des tourmens affreux.
Pensez-vous que Tharès ait un sort plus heureux?
Allez; et si leur sang, si leur mort peut vous plaire,
Achetez à ce prix une paix sanguinaire.

ABSALON.

Joab à cet excès ne s'est point emporté,

Le roi d'un vain espoir ne m'auroit point flatté....
Non, non.

SCENE VII.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais, Cisaï, que venez-vous m'apprendre?

CISAÏ.

Le roi dans son armée enfin vient de se rendre;
Amasa hors du camp sans votre ordre avancé,
Par la main de Joab vient d'être repoussé;
Rien n'a pu retenir leur fureur allumée:
Mais cette émotion sera bientôt calmée.

ABSALON.

Non. Joab, ne prenant que sa haine pour loi,
Ose ici m'attaquer sans l'aveu de son roi!
Allons, et rassemblons les chefs de mon armée:
Vous, Cisaï, servez ma tendresse alarmée;
Obligé de laisser ma fille en ce séjour,
Près d'elle avec ma garde attendez mon retour.
Allez.

(*à Achitophel.*)

N'espere pas que dans cette occurrence
De tes conseils trompeurs j'implore l'assistance;
Pernicieux auteur de mon mortel ennui,
Je te dois tous les maux que j'endure aujourd'hui:
Ne me suis point; va, fuis, tremble que ma justice,

Malgré tout ton pouvoir, ne te livre au supplice;
Et si tu crains la mort due à tant de forfaits,
Sauve-toi, disparois de ces lieux pour jamais.

SCENE VIII.

ACHITOPHEL.

Je préviendrai bientôt le coup qui me menace.
Ciel! puis-je soutenir ma honte et ma disgrace?
Digne fruit de mes soins! Mais pourquoi me troubler?
Cessez, honteux remords; est-ce à moi de trembler?
Allons, que cette horrible et fameuse journée
Ne soit pas à moi seul affreuse, infortunée!
Mourons; mais périssons du moins avec éclat.
Absalon par mes soins est suspect au soldat;
Tous les chefs sont pour moi, même intérêt les guide;
Marchons, et qu'un combat de notre sort décide.
Si nous sommes vainqueurs, Absalon malgré lui
Se trouvera forcé de payer mon appui;
Si, plus puissant que nous, l'ennemi nous surmonte,
Il est un sûr moyen d'ensevelir ma honte;
Et tout homme à son gré peut défier le sort
Quand il voit du même œil et la vie et la mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THAMAR, CISAÏ.

THAMAR.

Ah! ne me laissez point en proie à mes alarmes,
Cher Cisaï, parlez: à qui dois-je mes larmes?
Quel tumulte, quel bruit, quels cris pleins de fureur!
Tout me glace d'effroi, tout me saisit d'horreur.
Le roi victorieux a-t-il puni mon pere?
Un rigoureux serment a-t-il proscrit ma mere?
Et moi-même, réduite à marcher sur leurs pas,
Vais-je apprendre de vous l'arrêt de mon trépas?

CISAÏ.

Non, madame, cessez en vain d'être alarmée;
Le désordre s'est mis dans l'une et l'autre armée,
Mais la paix va bientôt terminer vos douleurs.

THAMAR.

La paix! ah! voulez-vous me cacher mes malheurs?

CISAÏ.

Daignez croire, madame, un serviteur fidele.

Loin de vous dans ce camp l'ordre du roi m'appelle :
Rassurez vos esprits; votre sort va changer;
Par ce que vous voyez commencez d'en juger.
Je vous laisse.

SCENE II.

THARÈS, THAMAR.

THAMAR, *embrassant Tharès*
Le ciel permet que je vous voie,
Madame, pardonnez ce transport à ma joie;
Que cette chere vue adoucit mes ennuis,
Et que j'en ai besoin dans le trouble où je suis!
Mais plus tranquille enfin, daignerez-vous m'apprendre
Quel bonheur à mes vœux vient ici de vous rendre?
Le sort nous montre-t-il un visage plus doux?

THARÈS.
Ah! ma fille, qui sait quel sera son courroux!
On ne jette sur moi que des regards farouches,
L'arrêt de mon trépas sort de toutes les bouches:
Je sais que, plus sensible et prompt à pardonner,
Le roi voit à regret qu'il doit nous condamner;
Mais que peut-il pour nous, lorsqu'un peuple en furie
Veut que l'on nous immole à sa gloire flétrie?
Je vous tiens en tremblant un funeste discours;
Cependant si le ciel disposoit de nos jours,
Ma fille, croyez-vous pouvoir avec constance

Ne point trahir l'orgueil d'une illustre naissance?
Vous vous troublez; je vois vos pleurs prêts à couler.

THAMAR.

Eh! pourquoi devant vous vouloir dissimuler?
J'avouerai que, peu faite à cette affreuse image,
Malgré moi je frémis lorsque je l'envisage.
Je ne vous promets point de braver le trépas;
Mais, madame, du moins je ne me plaindrai pas.
Cependant Cisaï, pour calmer mes alarmes,
Me flattoit que la paix alloit sécher nos larmes;
Vaine espérance, hélas!

SCENE III.

LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Ah! madame, apprenez
A quels affreux malheurs nous sommes condamnés.
L'impie Achitophel, auteur de nos alarmes,
Voit la victoire injuste attachée à ses armes:
Ainsi trouvant par-tout des complots odieux,
Il n'est de sûreté pour nous que dans ces lieux;
Et quel asyle, hélas! dans un moment peut-être
L'ennemi triomphant va s'en rendre le maître.

THARÈS.

C'est donc à mon trépas à venger vos malheurs.

LA REINE.

N'aigrissez point encor de trop justes douleurs.
Dans un tems plus heureux vous connoîtrez, madame,
Ce que le repentir peut produire en une ame;
Mes yeux sur vos vertus enfin se sont ouverts.
Mais le roi vient à nous, tous les momens sont chers.

SCENE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Le ciel s'obstine-t-il à nous être contraire?

DAVID.

Nos malheurs sont trop grands pour pouvoir vous les taire.
A nos cruels vainqueurs rien n'a pu résister;
Mais il leur reste encor David à surmonter:
En vain devant leurs pas a marché la victoire,
Mes yeux ne seront point les témoins de leur gloire;
Et je cours...

LA REINE.

Ah! seigneur, où voulez-vous courir?
Que pouvez-vous encor?

DAVID.

Les combattre, et mourir.

LA REINE.

Vivez plutôt; fuyons, cherchons un autre asyle.

DAVID.

Trop de honte suivroit une fuite inutile.
(*à Tharès.*)
Madame, c'est pour vous que je viens en ces lieux:
Nos pleurs n'ont point trouvé grace devant les cieux;
Vous savez quel serment vous lie à ma colere.

THARÈS.

Je n'en murmure point, il faut la satisfaire;
Mais souffrez qu'en mourant pour son injuste époux,
Une mere éplorée embrasse vos genoux:
Ma fille.... ce seul nom vous montre mes alarmes.

DAVID.

Ecoutez-moi, madame, et suspendez vos larmes.
C'est peu que mon serment ait réglé votre sort,
Un peuple audacieux demande votre mort;
Mes soldats, dont la honte irritera la rage,
Voudront venger sur vous leur perte et leur outrage:
En vain à leur fureur je voudrois m'opposer,
Dans l'état où je suis ils peuvent tout oser:
Sauvez-vous. Par mon ordre en ces lieux amenée,
J'ai prévu de nos maux la suite infortunée;
Par des chemins secrets mille de mes soldats
Jusqu'au camp du vainqueur vont conduire vos pas:
Partez. Souvenez-vous que, de haine incapable,
David à la vertu fut toujours secourable.

THARÈS.

Que le courroux du ciel tombe plutôt sur moi!
Non, je ne suivrai point l'ennemi de mon roi...

DAVID.

Absalon ne l'est plus; son repentir sincere
A ranimé pour lui tout l'amour de son pere:
Le perfide Amasa, le traître Achitophel
Le forcent d'accomplir leur projet criminel;
Il n'ose ni ne peut arrêter leur furie:
Libre de mon serment je vous rends à la vie.
Si le ciel à ce jour a fixé mon trépas,
Qu'Absalon me succede, et ne me venge pas.
Adieu: puisse le ciel pour prix de ma clémence
Ne lancer que sur moi les traits de sa vengeance!

SCENE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

CISAÏ.

Tout a changé, seigneur: la victoire est à nous;
Tout fuit du fier Joab l'implacable courroux,
Par-tout on voit nos champs teints du sang des rebelles.

DAVID.

Dieu juste, tu punis leurs fureurs criminelles!
Un moment te suffit pour changer notre sort,
Et tu tiens en tes mains et la vie et la mort.

CISAÏ.

Avant que l'ennemi, chassé par votre armée,
Eût repris sa fureur par sa honte allumée,

Des ordres de Joab dix mille hommes instruits
Dans les bois d'Éphraïm avoient été conduits.
A peine ils sont cachés que l'ennemi s'avance;
Les traîtres sur leur front portent leur insolence;
L'impie Achitophel d'abord s'offre à nos yeux;
A la tête des rangs il marche furieux:
Joab feint quelque tems de céder à la crainte;
Par son ordre tout fuit, tout confirme sa feinte.
Les mutins en tumulte accourent sur nos pas,
Quand Joab tout-à-coup arrête ses soldats,
Fait face à l'ennemi, qui, sans chef et sans guide,
Saisi d'étonnement, recule et s'intimide.
Cependant nos guerriers cachés dans les forêts
Sortent et font pleuvoir un nuage de traits;
A leurs cris, dont au loin les échos retentissent,
Les mutins sont troublés, leurs visages pâlissent;
Nous donnons; on entend crier de tous côtés:
Périsse Achitophel, meurent les révoltés!
Cet insolent, en proie à sa honte, à sa rage,
Semble chercher la mort au milieu du carnage;
Mais voyant que tout fuit, et qu'on veut l'arrêter,
A la terreur commune il se laisse emporter:
Par l'ordre de Joab je m'attache à le suivre,
Et Zamri que je trouve entre mes mains le livre:
Au fond d'un antre obscur, quel spectacle odieux!
Achitophel mourant se présente à mes yeux;
Pour échapper aux traits de vos justes vengeances
Il s'est chargé du soin de punir ses offenses,

Et d'un mortel lien empruntant le secours,
Lui-même il a tranché ses détestables jours.
Nous sortons: un grand bruit au loin se fait entendre;
J'y cours, et nos soldats s'empressent de m'apprendre
Qu'Absalon, qui sembloit, n'ayant point combattu,
Avoir pris le parti qu'exigeoit sa vertu,
A l'aspect de Joab vainqueur comblé de gloire,
A voulu de ses mains enlever la victoire.

DAVID.

Juste ciel! quel projet a-t-il voulu tenter?

THARÈS.

Ah! mon époux est mort! je n'en saurois douter.

CISAÏ.

Non, madame, il respire, et bientôt sa présence
Va de votre douleur calmer la violence.

DAVID.

Achevez; qu'a-t-il fait?

CISAÏ.

Ralliant ses soldats,
Il marche plein d'audace au-devant de nos pas:
Contre le seul Joab sa colere l'entraîne;
Il veut fondre sur lui, mais sa fureur est vaine;
Sous un chêne fatal passant rapidement,
Ses cheveux, de son chef malheureux ornement,
Se prennent aux rameaux de cet arbre funeste,
Et semblent s'y lier par un pouvoir céleste:
Quelque tems sur sa force il fonde son appui;
Mais son cheval fougueux se dérobe sous lui,

Il reste suspendu: les rebelles s'étonnent,
Loin de le secourir les lâches l'abandonnent.
Cependant tous nos chefs, pour conserver ses jours,
Suivis de leurs soldats couroient à son secours;
J'y volois avec eux, lorsque Joab m'appelle:
Allez, portez au roi cette heureuse nouvelle,
Me dit-il; l'Éternel a rempli ses desseins,
Et son fils va bientôt être mis en ses mains.

LA REINE.

Dieu puissant!

THAMAR.

Jour heureux!

DAVID.

Quoi! mon fils va paroître!
De quel succès, grand dieu, n'êtes vous pas le maître?
Quelle faveur... Il vient, il s'avance en ces lieux.
Mais ciel! en quel état s'offre-t-il à mes yeux!

SCENE VI.

DAVID, LA REINE, ABSALON, *mourant*,
THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

DAVID.

Ah! que vois-je, mon fils! quelle image cruelle!
Quel est ce sang? d'où vient cette pâleur mortelle?
Le ciel a-t-il toujours été sourd à ma voix?

ABSALON.

Je me jette à vos pieds pour la derniere fois.

DAVID.

Que dites-vous?

ABSALON.

Calmez la douleur qui vous presse;
Indigne de vos pleurs et de votre tendresse,
Mes odieux complots vous ont trop outragé:
Je meurs; le ciel est juste, et vous êtes vengé.

DAVID.

Quelle vengeance, ô ciel! ô trop malheureux pere!
Rien n'a donc pu fléchir la céleste colere?
Tous nos chefs, m'a-t-on dit, alloient vous secourir.

ABSALON.

Ils y voloient, seigneur; mais je devois périr:
Les mutins ranimés ont voulu, pleins d'audace,
Rompre les nœuds cruels auteurs de ma disgrace;
Et d'un trait qu'en fureur Joab avoit lancé
Votre malheureux fils en leurs mains est percé.

DAVID.

Ciel! Joab...

ABSALON.

N'imputez mon trépas légitime
Qu'au traître Achitophel, ou plutôt qu'à mon crime:
L'Éternel de Joab a guidé le courroux;
Je viens vous demander sa grace à vos genoux:
Trop heureux, quand je meurs, de jouir de la gloire

D'avoir pu sur ma haine emporter la victoire!
(*à Tharès.*)
Vous le voyez, Tharès, votre époux malheureux
Veut suivre, mais trop tard, vos conseils généreux:
Cachez-moi vos douleurs, épargnez ma foiblesse.
(*au roi, en lui montrant Thamar.*)
Vous, seigneur, regardez cette jeune princesse;
Déja mille vertus dignes de votre sang
L'élevent au-dessus de son auguste rang:
Je remets en vos mains et la fille et la mere;
Daignez les adopter et leur servir de pere.
Veuille le juste ciel, comblant mes derniers vœux,
Aux dépens de mon sang vous rendre tous heureux!...
Mais ma raison s'éteint... ma force diminue...
Et la clarté des cieux se dérobe à ma vue...
Je frissonne... mon sang se glace... je frémis...
Ah! mon pere... seigneur... ciel! je meurs.

DAVID.

O mon fils!

THARÈS.

O mon cher Absalon! pourrai-je vous survivre?
Non, non, dans le tombeau vous me verrez vous suivre.

FIN D'ABSALON.

EXAMEN

D'ABSALON.

Tout le monde connoît le sujet de cette tragédie. Les principales ressources qu'il présentoit au poëte dramatique étoient la révolte d'un fils contre son pere, et l'exécution des jugemens de Dieu, qui avoit ordonné que David seroit puni dans ses enfans. Après le meurtre d'Uri, Nathan s'étoit présenté devant le roi, et lui avoit prédit les maux qui devoient désoler sa famille : « L'épée ne sortira jamais de votre maison, « lui avoit-il dit, parceque vous m'avez méprisé; je vais « vous susciter des maux qui sortiront de votre propre « famille ». La fin tragique de l'incestueux Amnon, le sort affreux de la jeune Thamar, avoient déja justifié une partie de cette funeste prédiction; la révolte et la mort d'Absalon devoient combler les malheurs de la maison de David. Duché a très bien peint la rebellion du fils contre le pere; il a su tirer de cette situation tous les ressorts dramatiques qu'elle pouvoit lui fournir : mais nous pensons qu'il n'a pas assez appuyé sur cette fatalité qui semble peser sur la famille de David, et qu'il n'a point suffisamment montré le bras de Dieu appesanti sur un prince dont le repentir n'a point encore effacé le crime; il paroît que cette combinaison employée par Duché auroit répandu sur sa tragédie une couleur profondément tragique, et que, loin de

nuire aux autres développemens, elle auroit pu ajouter à leur effet.

Le rôle de Tharès est le plus intéressant de cette piece. Duché, sans avoir recours aux moyens que les poëtes tragiques tirent ordinairement de l'amour, a su peindre une femme aussi tendre que vertueuse, qui n'emploie son ascendant sur un homme dont elle est adorée, que pour le ramener à la soumission qu'il doit à son pere et à son roi. La maniere dont elle lui arrache le secret de ses desseins criminels est pleine de délicatesse : on reconnoît dans cette scene, remplie de douceur et de charme, un éleve et un imitateur de l'incomparable Racine. Le dévouement héroïque de Tharès, qui semble devoir enchaîner la fureur de son époux, redouble l'intérêt qu'inspire ce personnage, et produit une situation très pathétique. En général, le second acte, qui contient ces développemens du rôle de Tharès, est un des plus beaux qu'il y ait au théâtre. Le quatrieme acte est d'un genre différent : il a été admiré par tous les connoisseurs, et principalement par M. de La Harpe. L'entrevue de David et de son fils, avant un combat qui doit irrévocablement décider de leur sort, présente plusieurs genres de beautés que l'on trouve rarement réunies : on voit un pere employer, sans s'abaisser jamais, tous les moyens qui peuvent ramener au devoir un fils coupable ; les reproches tendres, les souvenirs touchans, les expressions pathétiques de l'amour paternel, se succedent avec rapidité : ces moyens sont appuyés l'un par l'autre ; et l'éloquence y est portée à un si haut degré, que

l'on ne trouve aucune invraisemblance à voir Absalon céder à son pere et se décider à rompre une entreprise prête à éclater.

On a reproché à Duché d'avoir introduit dans sa tragédie deux rôles inutiles, celui de la reine, et celui de Thamar, fille d'Absalon. Cette critique nous semble mal fondée : Maacha, femme de David, ne partage point la confiance que son époux a pour Tharès ; cette princesse étant fille de Saül, la reine la soupçonne d'avoir part aux desseins d'Absalon, et de l'exciter même à la révolte : ces soupçons, qui s'attachent à la vertu la plus pure, contribuent à rendre plus dramatique la situation de Tharès. Une des émotions les plus fortes que l'on éprouve au théâtre est celle que fait naître l'innocence injustement flétrie : Duché ne pouvoit employer ce moyen sans le rôle de la reine. Quant à celui de Thamar, il a peu d'utilité dans le second acte, mais il produit un grand effet dans le quatrieme. David cherche à ramener son fils révolté ; il craint que ce jeune homme impétueux ne repousse sa tendresse, et il veut toucher son cœur avant de paroître devant lui. Quel moyen emploie-t-il? aussitôt qu'Absalon entre dans le camp, sa fille s'offre à ses regards, et par ses caresses innocentes elle le dispose à écouter les propositions que David doit lui faire. Cette scene nous semble suffire pour justifier l'emploi du rôle de Thamar.

On peut faire un reproche plus fondé à l'auteur sur un des principaux ressorts de sa tragédie ; la haine d'Absalon pour Joab n'est appuyée sur aucun motif:

il eût été facile à Duché de supposer que ce général avoit par quelque action excité la colere du fils de son roi; alors les emportemens d'Absalon eussent été plus vraisemblables et eussent produit plus d'effet. Au reste ce léger défaut ne nuit presque pas à l'intérêt qu'inspire cette piece.

La tragédie d'Absalon ne fut jouée au théâtre françois, comme nous l'avons dit, que huit ans après la mort de l'auteur : elle a été reprise plusieurs fois depuis cette époque, et a toujours obtenu un grand succès. Sarrazin et Brizard regardoient le rôle de David comme un des plus brillans de leur emploi. Il est à desirer que cette piece soit remise dans un moment où le théâtre françois semble recouvrer son ancien éclat: on est porté à croire qu'ayant aujourd'hui tout l'attrait de la nouveauté, elle enrichiroit le répertoire actif de la comédie françoise, que tout le monde s'accorde à trouver trop borné.

FIN DE L'EXAMEN D'ABSALON.

MARIUS,

TRAGÉDIE

DE

DE CAUX,

Représentée pour la premiere fois
le 15 novembre 1715.

NOTICE
SUR DE CAUX.

Gilles de Caux de Montlebert naquit près d'Alençon en 1683. Il ne nous est resté presque aucun détail sur sa vie privée. Il paroît qu'une grande modestie, les fonctions d'une place dans la finance, et un goût décidé pour la retraite, l'éloignerent de la société des gens de lettres. Quoiqu'il eût annoncé des talens distingués, il vécut obscur; et s'il ne jouit point de ces petits triomphes littéraires auxquels les poëtes ont coutume de tout sacrifier, il eut du moins le bonheur d'échapper aux désagrémens et aux tracasseries qui accompagnent toujours les applaudissemens des contemporains. Il fut tranquille, heureux; et l'aisance que ses travaux procurerent à sa famille lui fit goûter tous les charmes de la vie domestique. De Caux étoit parent de Pierre Corneille. Il essaya de marcher sur les traces de ce grand poëte; et la tragédie de Marius, écrite avec beaucoup de force, pleine de sentimens élevés, prouva qu'il étoit

possible d'obtenir encore des succès dans le genre admiratif, qui jusque-là n'avoit paru appartenir qu'à Corneille. Cette piece, que les comédiens remettent fréquemment, offre deux beaux rôles dans les personnages de Caïus Marius et de son fils; l'état de Rome à cette époque désastreuse est peint avec beaucoup de vérité; et le contraste entre la cour de Numidie et les Romains paroît très bien indiqué. On a reproché avec quelque justice à l'auteur de cette tragédie de n'avoir pas assez observé les regles de la vraisemblance; d'avoir quelquefois substitué des déclamations aux sentimens naturels, et d'avoir combiné le plan de sa piece de maniere que le cinquieme acte est vide d'intérêt et d'action. Ces défauts de combinaisons, rachetés d'ailleurs par un grand nombre de belles scenes et plusieurs vers brillans, n'empêchent pas que Marius ne puisse occuper une place honorable parmi les tragédies du second ordre.

De Caux composa une autre piece qui ne fut point représentée de son vivant. Il avoit choisi une des plus belles époques de l'histoire ancienne; c'est celle où les capitaines d'Alexandre se dispu-

tent son immense héritage. On connoît les calamités qui accablerent la Grece et l'Asie après cette mort funeste. « Alexandre prévit, dit Rol-« lin, à quels excès se porteroient les généraux de « son armée quand il ne seroit plus au monde : « pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il « n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de « ses enfans ; il prédit seulement que ses amis cé-« lébreroient ses funérailles avec des batailles san-« glantes; et il expira dans la fleur de l'âge plein « des tristes images de la confusion qui devoit « suivre sa mort ». Une époque aussi féconde en grandes catastrophes, la dissolution et le partage d'un empire fondé par tant de victoires, tous ces moyens que le fonds du sujet fournissoit à l'auteur, sembloient promettre que de Caux se surpasseroit dans cette seconde tragédie : malheureusement il ne saisit pas les grands traits de ce tableau; il n'employa l'ambition et les intrigues des successeurs d'Alexandre que comme des ressources secondaires, et il fonda son plan sur une supposition peu vraisemblable. Comme la tragédie de Lysimachus est presque oubliée, comme d'ailleurs elle offre quelquefois de beaux mor-

ceaux, nous en ferons un examen détaillé qui remplacera dans cette notice les renseignemens que nous n'avons pu nous procurer sur de Caux.

Alexandre vient de mourir; Lysimachus, Cassander et Perdiccas, ses principaux capitaines, s'occupent des moyens de lui nommer un successeur: leur choix est suspendu entre Philippe, cru fils d'Alexandre, et un autre fils qu'il a eu de Roxane. Lysimachus s'emploie pour le premier, près duquel il espere avoir un grand crédit en lui faisant épouser sa fille, dont le jeune prince est amoureux: Perdiccas montre un caractere équivoque; et Cassander, plus décidé, veut démembrer l'empire et se former un royaume. Rien ne s'opposeroit à l'exécution des projets de Lysimachus, si des secrets qui ne sont connus que d'Arsinoé, sa femme, et que cette derniere ne peut s'empêcher de dévoiler pour prévenir un grand crime, ne mettoient un obstacle invincible à l'hymen du prétendu fils d'Alexandre. Alexandre, en partant pour la Perse, avoit confié à Arsinoé un enfant qu'il avoit eu d'une concubine grecque: cet enfant étant mort, la femme de Lysimachus, qui avoit un fils du même âge,

l'avoit substitué à celui du roi; de sorte que le pupille de Lysimachus est prêt à épouser sa sœur, si Arsinoé ne lui dévoile pas le secret de sa naissance. Pour éviter un grand crime, cette femme se décide à tout découvrir au jeune homme, qui, comme fils d'Alexandre, portoit le nom de Philippe, mais dont le véritable nom est celui d'Agathocle. Agathocle, effrayé de sa situation, renonce à des liens aussi coupables, quoiqu'il aime éperdument la fille de Lysimachus. Celui-ci s'étonne d'abord du changement si prompt d'Agathocle; il en conçoit des soupçons; il se croit trahi, et il se décide à perdre celui qu'il est loin de croire son fils: il a donné l'ordre de le faire mourir, lorsqu'il apprend la vérité; alors il vole à son secours, mais il est trop tard, Agathocle a reçu le coup mortel.

Telle est la partie dramatique de cette piece. On voit qu'elle est fondée sur des suppositions romanesques; que les vraisemblances n'y sont pas assez observées, et qu'elle inspire plutôt la curiosité qu'un véritable intérêt. Le développement des caracteres des trois capitaines d'Alexandre est d'un genre tout différent; on y trouve de

belles couleurs locales, et des rapprochemens historiques très heureux: nous en citerons quelques fragmens.

Lysimachus et Perdiccas s'entretiennent sur le successeur que l'on doit donner à Alexandre; ils parlent du fils que ce héros a eu de Roxane. Perdiccas s'écrie:

Quoi! nous obéirions au fils d'une Persane?
Les vainqueurs des vaincus voudroient prendre des lois?
Le sang de nos captifs nous donneroit des rois?
Et la Perse n'auroit succombé sous la Grece
Que pour se voir un jour de l'univers maîtresse?
Remplissons mieux, seigneur, l'attente des humains:
Puisque le sort du monde est remis en nos mains,
Songeons à faire un roi qui, digne d'Alexandre,
Se montre à l'univers tel qu'on le doit attendre,
Et qui de ce grand nom ne recherche les droits
Que pour faire régner la justice et les lois;
Un roi digne de l'être, et qui puisse lui-même
Soutenir sur son front le poids du diadême,
Imprimer du respect à nos fiers ennemis,
Gouverner tant d'états qu'Alexandre a soumis,
Retenir à propos ou lancer le tonnerre,
Et du bruit de son nom remplir toute la terre.

Perdiccas fait l'éloge de celui qu'il veut choisir,

et il trace ensuite le tableau de la mort d'Alexandre:

Il n'est plus ce héros; la triste Babylone
En lui tendant les bras l'a vu tomber du trône.
Tous ces ambassadeurs que sembloit attirer
Des plus lointains climats le soin de l'admirer,
Témoins de notre perte, iront dire à leurs princes
Qu'ils peuvent sans péril reprendre leurs provinces;
Et si nous n'opposons à leurs coups qu'un enfant,
Leur bras peut à son tour devenir triomphant.
Prévenons cette honte et ce malheur extrême,
Choisissons comme eût fait Alexandre lui-même;
Et, pour mieux prendre ici l'esprit de ce héros,
Un moment entre nous pesons ses derniers mots.
Lorsque, près d'expirer, aux yeux de son armée
Lui-même il rassuroit sa constance alarmée,
Seigneur, il m'en souvient, je vis couler vos pleurs;
Mais bientôt, surmontant l'excès de vos douleurs:
« Puisque nous vous perdons par un malheur insigne,
« Seigneur, qui doit régner après vous? — Le plus digne »,
Vous dit-il, animé d'un généreux transport
Qui l'immortalisoit dans les bras de la mort.

Nous avons dit que Cassander, dans la piece de de Caux, avoit un caractere plus prononcé que ses deux collegues; il rejette la proposition de

nommer l'un des fils d'Alexandre pour lui succéder :

Par quel caprice injuste, ennemis de nous-mêmes,
Voulons-nous renoncer à tant de diadêmes ?
Alexandre doit tout à nos bras triomphans :
N'est-ce pas nous, seigneur, qui sommes ses enfans?
Qu'ont fait pour conquérir tant de vastes provinces
Le nom et les exploits de ces deux foibles princes,
Dont l'un est au berceau, l'autre encore enivré
Des folles passions où l'âge l'a livré ?
Faut-il que, pour l'un d'eux dépouillant nos conquêtes,
Le fruit de nos travaux passe sur d'autres têtes?
Non, seigneur, trop d'états sont soumis à nos lois;
Pour une seule main ce sceptre a trop de poids :
Tant de pouvoir accable, ou bientôt fait éclore
Mille monstres d'orgueil que l'univers abhorre.

Cassander entre dans le détail des vices d'Alexandre, et des excès auxquels il se porta :

Modeste auparavant,
Alexandre écouta ce charme décevant ;
Bientôt de sa grandeur oubliant le principe
Il ne voulut plus voir son pere dans Philippe.
Par quelles cruautés ce prince furieux
Vengea-t-il le refus d'un encens odieux ?

Son courroux, si funeste à ses chefs les plus braves,
Distingua-t-il jamais ses amis des esclaves?
Que devint Philotas, Clitus, Parménion?
Exposé par son ordre aux fureurs d'un lion,
Vous-même alliez périr, si ce monstre terrible
N'eût servi de victime à ce bras invincible.
Et vous voulez qu'un fils de ce superbe roi
Suive un jour son exemple, et nous donne la loi?
Non, non : c'est trop souffrir Alexandre pour maître;
Régnons, et qu'il soit dieu, puisqu'il a voulu l'être;
Cédons lui cet honneur qui le rendit si vain;
Que sa postérité, partageant son destin,
Et le suivant de près au séjour du tonnerre,
Laisse aux hommes le soin de gouverner la terre.

En général ces vers ont de l'éclat et de la pompe: on reconnoît que l'auteur s'efforçoit d'imiter la maniere de Corneille pour lequel il avoit une prédilection marquée.

De Caux fut protégé par le prince de Conti, qui avoit accepté la dédicace de Marius. Il ne paroît pas que ce prince ait rien fait pour la fortune du poëte: la grande réserve de de Caux le priva peut-être des bienfaits qu'il auroit obtenus s'il avoit eu un caractere plus actif, et s'il se fût

empressé, comme plusieurs poëtes, de contribuer par ses talens à l'agrément des fêtes que donnoit le prince.

Ses liaisons avec le président Hénault, sa modestie, qui ne se démentit jamais, et qui l'empêchoit de briller dans les cercles, donnerent lieu au bruit qui courut de son tems que la tragédie de Marius étoit du président: de Caux ne fit aucun effort pour démentir ce bruit qui tomba bientôt de lui-même. Les ennemis de Crébillon s'étoient servis du même moyen pour ternir sa réputation; ils prétendoient que ses tragédies étoient faites par un chartreux: l'auteur de Rhadamiste vit avec autant d'indifférence que de Caux cette anecdote fausse se répandre et se discréditer.

De Caux fit quelques poésies détachées, parmi lesquelles on remarque une allégorie ingénieuse intitulée, l'*Horloge de sable*.

Il mourut à Baïeux en 1733.

PRÉFACE.

Dans le choix que l'on fait d'un sujet de tragédie, on est heureux de s'attacher à des traits d'histoire qui soient connus : on n'est point embarrassé d'apprendre au spectateur ce qu'il savoit déja ; et ce qu'on eût employé à l'instruire on le met à lui plaire. On y gagne même de plus d'une façon : le public ignore dans un sujet peu connu tout ce qu'il en coûte pour se réduire aux termes précis d'une action ; au lieu qu'en prenant cette action même dans les tems les plus fameux de l'histoire le public vous sait gré de vos efforts ; il voit avec plaisir les changemens que vous y avez faits, les beautés que vous y avez ajoutées ; il se met à la place de l'auteur, lui applaudit de ce qu'il sent qu'il eût pu faire lui-même, et se croit intéressé au succès d'une piece dont il forme le plan d'avance, et dont il prévoit les évènemens à mesure que l'auteur les prépare.

C'est ce que j'ai cru faire dans cette tragédie de Marius : outre que le sujet est célebre, j'ai trouvé les circonstances de cette histoire si intéressantes, et les malheurs de ce grand homme si singuliers, qu'on seroit tenté de les croire fabu-

leux si Plutarque n'en étoit le garant. Ce même auteur m'a fourni la composition de ma fable, l'évasion du jeune Marius par le secours d'une des femmes d'Hiempsal ; j'ai tâché de peindre mes personnages d'après Plutarque même: enfin, au projet près que forme Marius pere de passer pour un envoyé de Sylla, je puis dire qu'il n'y a rien de moi dans cette tragédie. J'ai cru cette fiction d'autant plus permise que chacun sait que ce grand homme arriva à quelques lieues de la capitale de la Numidie, que son fils vint l'y joindre pour se sauver avec lui, et qu'Hiempsal ayant fait courir après, ils penserent être pris lorsqu'ils alloient s'embarquer.

J'ai tâché de rendre Arisbe digne de l'amour qu'elle a inspiré à un Romain. Elle a je pense ce qu'il faut pour toucher, de la vertu mêlée à un peu de foiblesse : elle manque à ce qu'elle doit au roi en lui enlevant Marius qu'il veut faire périr, et elle immole son amour pour ce même Marius en s'en séparant. Les évènemens me paroissent naître assez heureusement les uns des autres ; et, sans que le sujet soit trop composé, je crois avoir trouvé dans le cœur de mes personnages de quoi suppléer au merveilleux des incidens.

Voilà dans quel esprit j'avois travaillé, m'atten-

dant, je l'avoue, à un succès plus complet et plus durable. Je n'avois pas bien examiné les défauts de ma piece, ni la saison où je l'ai donnée, plus redoutable aux auteurs de la scene que la censure la plus acharnée.

Que le public me permette pourtant d'en appeler à lui-même de sa critique, et d'excuser au moins mes fautes si je ne puis les justifier; il sera toujours le maître de me condamner ou de m'absoudre: il m'a d'ailleurs trop intéressé à me soumettre à son jugement par les applaudissemens qu'il a donnés à plusieurs endroits de cet ouvrage. Je puis dire sans me flatter que le projet de Marius a paru ingénieux et bien concerté, que la description de ses malheurs a intéressé. Je ne m'arrêterai point à répondre à quelques critiques qui ont trouvé cette histoire inutile: je sais qu'il y a dans ce grand récit des traits dont on pourroit absolument se passer; mais outre qu'ils sont historiques, ils ont tant de liaison avec ce qui est indispensablement nécessaire, qu'un auteur un peu soigneux de recueillir les ornemens qui conviennent à son sujet n'a nullement dû les omettre. Je répondrai encore moins à ceux qui me reprochent d'avoir différé jusqu'au jour de la scene à faire apprendre à Cethegus l'amour du jeune Marius pour Arisbe: Comment, di-

sent-ils, Cethegus peut-il ignorer cet amour tandis que Marius pere en est instruit avant même que d'arriver en Numidie? Ils n'ont pas voulu remarquer que Marius pere avoit appris ce secret d'un Romain nommé Granius, qui avoit quitté le jeune Marius en Numidie, et dont Cethegus remplit la place depuis son départ, et que Marius fils peut fort bien avoir remis à déclarer sa passion à ce nouveau confident jusqu'au jour où il compte qu'Arisbe le va faire partir.

Venons donc à des objections moins déraisonnables. Je commence par la reconnoissance du second acte: elle n'a fait qu'étonner, et j'avoue que j'en attendois beaucoup d'effet: je n'espérois pas beaucoup attendrir le spectateur dans ce moment; je prétendois le toucher vivement par la terreur. Quoi de plus propre en effet à inspirer la terreur qu'un fils prêt à assassiner son pere en croyant venger sa mort? Le roi est présent, dit-on, et ne dit mot; mais la conversation ne dure pas assez long-tems entre ces deux Romains pour la faire interrompre par Hiempsal, qui d'ailleurs doit être surpris du trouble du jeune Marius, et par conséquent curieux d'apprendre ce que va lui dire l'envoyé de Sylla. Marius pere, dit-on encore, ne doit point

adresser la parole à son fils; il lui suffit de l'envisager et de se faire reconnoître: mais la situation par-là deviendroit momentanée, puisqu'elle dépendroit d'un coup-d'œil; elle ne feroit aucun effet; et d'ailleurs le discours équivoque de Marius pere est absolument nécessaire pour fixer les soupçons du roi, et pour instruire son fils de ses desseins. En un mot, qu'on pense ce qu'on voudra de cette scene, je ne saurois me repentir de l'avoir faite, et je crois toujours que ce premier moment où le pere et le fils se rencontrent est absolument intéressant.

Je ne parlerai point du troisieme acte, dont on a paru content, à la derniere scene près: je l'ai changée; voilà ma réponse. Venons au quatrieme et au cinquieme. On me reproche d'avoir fait rencontrer le pere et le fils quoiqu'ils doivent toujours s'éviter. Il me paroît que j'ai remédié à cet inconvénient par ce que dit Arisbe au roi dans la fin du troisieme acte. Elle se charge de dire à l'envoyé de Sylla qu'il peut emmener le jeune Marius: qui empêche après cela que ces deux hommes se rencontrent? Avant que l'envoyé de Sylla sût les intentions du roi il n'avoit nul droit sur Marius; mais depuis qu'il est son prisonnier il peut le voir et lui parler. Quand même ce seroit un inconvénient qu'ils se vissent,

comme cela arrive au commencement du troisieme acte, ce ne seroit pas un défaut dans la piece, puisque c'est de cette entrevue même que naît leur péril, sans qu'on puisse les taxer d'imprudence: le roi a refusé à Marius pere de lui livrer son fils; voilà ses projets déconcertés s'il ne trouve le moyen de le voir et de l'exhorter à la fuite par le secours d'Arisbe. Pour ce qui regarde la pénultieme scene du quatrieme acte, j'ai répondu aux objections qu'on y pouvoit faire en l'ayant mieux préparée par la derniere scene du troisieme.

Venons au cinquieme acte, sur lequel on ne fait nulle grace, pas même sur le récit de la fin. Que l'on fasse un moment attention à la situation où l'on se trouve; le péril presse; les deux Marius sont arrêtés: il ne reste qu'Arisbe qui puisse agir; le roi n'a plus rien à faire qu'à condamner les deux Romains: c'est donc sur la princesse que roule tout l'acte. Elle a gagné la garde; elle s'est assurée du chef, qui est un homme à elle; son projet va réussir, quand on lui apprend que le même Amyntas à qui elle s'est confiée a changé la garde des Romains: cet avis la jette dans une nouvelle crainte, quoiqu'Amyntas ne l'ait fait que pour être plus sûr de ses gens. Petite finesse! a-t-on dit; on voit bien que l'auteur a

voulu se donner de la matiere pour arriver à la fin. Mais qu'y a-t-il là contre la vraisemblance? qu'a fait Amyntas que ne fît à sa place un homme sensé? il est chargé d'une entreprise, il veut la faire réussir; il ôte une garde qui lui est suspecte, et la remplace par des gens qui lui sont entièrement dévoués: a-t-il tant de tort? et cette conduite, quoique prudente, ne doit-elle pas raisonnablement alarmer Arisbe, qui en ignore les motifs, et qui craint toujours pour ce qu'elle aime? Enfin Marius la rencontre dans un lieu où il croit que l'on va amener son pere pour l'immoler: il veut s'épargner un si triste spectacle; il demande la mort à Arisbe. Quoi de plus touchant? Marius pere arrive dans ce moment; il trouve la princesse et son fils attendris; il les presse de se quitter; le pere et le fils partent. Arisbe demeure abandonnée à sa douleur: le roi la trouve dans cet état; il menace, il jure de faire périr quiconque a facilité la fuite des Romains; la princesse se lie à son serment. Enfin Nerbal vient dire comment les Romains se sont sauvés; alors Arisbe, qui a servi Marius contre le roi et contre elle-même, qui se voit destinée à l'hymen d'un barbare qu'elle a trahi, n'a point d'autre parti à prendre que de se donner la mort qu'elle ne fait peut-être que prévenir:

tout cela me paroît assez raisonnable, et digne au moins d'un peu plus d'indulgence.

Pour le style, je l'ai travaillé autant qu'il m'a été possible, non pas à la vérité sans reconnoître qu'il m'est encore échappé bien des fautes : j'ai tâché du moins de faire dire à mes personnages ce que la passion leur inspire dans la situation où ils se trouvent. J'ai évité autant que j'ai pu ce qu'on reproche à ce siecle-ci, de mettre de l'esprit à la place du sentiment : je regarde l'esprit sur la scene comme les évènements merveilleux ; ce n'est que faute de mieux qu'on y a recours.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

MONSEIGNEUR,

La protection singuliere dont vous avez honoré Marius vous donne de si grands droits sur cet ouvrage, que l'offrir à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *c'est moins lui faire un présent que remplir un devoir indispensable. Je cede donc à ce devoir, et j'y cede sans peine; une inclination respectueuse l'avoit prévenu: mais que ne puis-je,* MONSEIGNEUR, *m'en acquitter plus dignement! que n'ai-je quelque chose de meilleur à vous offrir! que n'ai je peint mes héros d'après ceux de votre maison, et leurs sentimens d'après les vôtres! le public me pardonneroit peut-être la*

liberté que je prends de mettre à la tête de cette tragédie le grand nom de Conti. Cependant, MONSEIGNEUR, *quoi qu'on pense de l'ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *j'ai peine à croire qu'il ne renferme pas de vraies beautés, puisqu'il a pu toucher un prince aussi délicat en sentimens que vous l'êtes, un prince né d'un sang où l'esprit et la valeur sont héréditaires, où les lettres firent toujours honneur aux armes, où les muses enfin trouvent autant d'amis que l'état y compte de défenseurs. Cette piece, il est vrai, n'a pas eu tout le succès qu'on s'étoit promis; mais, après tout,* MONSEIGNEUR, *j'ose me flatter qu'une autre saison lui sera plus favorable, et justifiera pleinement l'impression qu'elle vous fit dans une simple lecture avant que de paroître sur la scene, et les applaudissemens qu'elle reçut de vous et de l'auguste princesse qui fait votre bonheur et l'ornement de la cour. Puisse le public, animé par votre exemple, contribuer à remplir mon espoir et m'encourager à lui consacrer mes veilles! puissiez-vous vous-même,* MONSEIGNEUR, *me faire sentir que vous approuvez l'offrande*

que je vous fais des prémices de ma plume, en m'accordant l'honneur de votre protection! Je tâcherai de la mériter par un dévouement entier et inviolable, et par toutes les marques du plus profond respect, qui me fait dire,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très humble et très obéissant serviteur,

DE CAUX.

ACTEURS.

HIEMPSAL, roi de Numidie.
CAÏUS MARIUS, consul romain.
MARIUS, fils du consul.
ARISBE, princesse promise en mariage au roi.
CETHEGUS, ami du jeune Marius.
NUMERIUS, ancien ami du consul.
NERBAL, capitaine des gardes du roi.
PHENICE, confidente d'Arisbe.
GARDES.

La scene est à Cirthe, capitale de Numidie, dans le palais du roi.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

MARIUS.



Peron del. Godefroy fils Sculp.

Mais mon nom est trop beau pour le desavouer:
Oui, je suis Marius.

Acte IV Sc. III.



MARIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIUS FILS, CETHEGUS.

CETHEGUS.

Qui peut vous retenir, seigneur, sur cette rive?
Un Romain doit rougir d'une douleur oisive;
Persécuté du sort sans en être abattu,
Il faut que sa disgrace ajoute à sa vertu.
Eh quoi! sourd à la voix d'un pere qui vous aime,
L'abandonnerez-vous dans son malheur extrême?
Marius languissant dans un honteux repos
Ne se souvient-il plus qu'il est fils d'un héros?
Ah! ce n'est plus le tems, seigneur, où sans défense
Vous n'aviez que des pleurs à donner pour vengeance:

Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux;
Obéissez sans honte aux volontés des dieux:
Ils avoient arrêté qu'un roi de Numidie
Vengeroit deux Romains qu'opprime l'Italie.

MARIUS.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer;
Je voudrois... Mais que faire, et par où commencer?
Cethegus, en quels lieux trouverai-je mon pere?
Quel asyle défend une tête si chere?
Tout l'univers l'ignore; et cette obscurité
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté,
En cachant à Sylla cet ennemi terrible,
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

CETHEGUS.

Non, non; quelques déserts qui le puissent cacher,
C'est à Rome, seigneur, qu'il vous le faut chercher:
Au nom d'un si grand chef assemblez une armée;
Bientôt il paroîtra; la prompte renommée
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,
Pour vous le découvrir n'attend que son vengeur.
Marchons où le devoir, où l'honneur nous appelle;
Des dieux et des humains soutenons la querelle.
Assez et trop long-tems, par son impunité,
Sylla s'enorgueillit de sa prospérité:
Il a lassé les dieux; et la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller venger le monde;
Le peuple consterné, prêt à se déclarer,
N'attend plus que le bras qui doit le délivrer.

Oubliez-vous ce jour où les aigles romaines
Entre les deux consuls flotterent incertaines,
Quand, suivi de soldats au crime accoutumés,
Sylla vint dans nos murs, par son ordre enflammés?
C'étoit à Marius qu'en vouloit sa furie:
Le peuple, protecteur d'une si belle vie,
Par des ruisseaux de sang paya le noble effort
Qui lui donna le tems d'échapper à la mort.
Rentrez dans tous vos droits: faut-il qu'on délibere
Quand on va secourir sa patrie et son pere?
Le roi jusqu'à ce jour paroissoit incertain;
Mais enfin il vous met les armes à la main:
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse;
C'est elle à qui le roi...

MARIUS.

Malheureuse princesse,
Que je te vais coûter de soupirs et de pleurs!

CETHEGUS.

Vous la plaignez, seigneur! et quels sont ses malheurs?
Elle venge un Romain; un roi puissant l'adore:
Que lui resteroit-il à souhaiter encore?
Déja pour son hymen tout semble préparé.

MARIUS.

Hélas! que ne peut-il être encor différé!

CETHEGUS.

Quel soupir! quel discours! et qu'osez-vous prétendre?
Ah! seigneur, que je crains de vous trop bien entendre!
Juste ciel! quels projets avez-vous pu former?

Le cœur de Marius est-il fait pour aimer?
Ouvrez les yeux; voyez que de malheurs ensemble,
Que de crimes, seigneur, un tel projet rassemble.
Ce roi dont les bontés ont conservé vos jours,
Ce roi qui vous peut seul accorder son secours,
C'est lui que vous bravez; la plus mortelle offense
Est le prix qu'a choisi votre reconnoissance.
Mais d'ailleurs quel espoir peut vous avoir flatté?
Pensez-vous (pardonnez à ma sincérité),
Pensez-vous qu'exposant et sa gloire et sa vie
Au sort d'un fugitif la princesse se lie?
Ah! croyez moi, seigneur, vous prenez pour amour
La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour auroit pu me séduire?
Non, non; de sa tendresse elle a trop su m'instruire:
Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit flatté,
J'ai douté mille fois de ma félicité.

CETHEGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide?

MARIUS.

Est-ce par le climat que l'amour se décide?
Mais pour justifier son pouvoir souverain
Arisbe a des vertus dignes du nom romain.
Ami, je t'en fais juge; apprends par quelles armes
Elle a pu me soumettre au pouvoir de ses charmes:
Tant d'attraits dont les dieux ont pris soin de l'orner
Sont les moindres liens qui surent m'enchaîner.

Chassé par les malheurs qui poursuivoient mon pere,
Il me fallut chercher une terre étrangere:
Il partit avant moi; le sort ne voulut pas
Que son malheureux fils pût rejoindre ses pas.
J'abordai dans ces lieux : ma douleur et ma rage
Convenoient au séjour de ce climat sauvage;
Je me plaisois à voir dans ces pays perdus
La nature plus triste encor que Marius,
Quand Hiempsal, voulant aux droits de sa naissance
Associer un nom qui soutînt sa puissance,
Fit demander Arisbe, et voulut que sa main
Affermît pour jamais son pouvoir souverain.
Niece de Jugurtha, la mort de ce barbare
Unissoit deux états que le Ruber sépare.
Arisbe vint; ces lieux perdirent leur horreur:
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur;
Rome, mon pere, en vain vous vîntes me défendre;
J'aimois déja: mon cœur trop facile et trop tendre
Reçut un ennemi d'autant plus dangereux
Que j'ignorois encor le pouvoir de ses feux:
Tous mes vœux, tous mes pas voloient vers la princesse;
Je la craignois par-tout, je la cherchois sans cesse;
Et mon timide amour faisant seul tous mes soins,
Si je ne la voyois, je l'évitois du moins.
Que te dirai-je? enfin elle entendit mes larmes;
D'abord elle parut partager mes alarmes,
Et dans ces mêmes lieux prête à donner sa foi,
J'apperçus qu'elle étoit plus captive que moi.

D'un pere malheureux rappelant la mémoire,
De nos adversités je lui contois l'histoire.
Admire, Cethegus, avec quelle grandeur
Elle me déclara le secret de son cœur :
Je t'aime, Marius, dit-elle: ma tendresse
Pour un autre que toi seroit une foiblesse;
J'ai su prendre en t'aimant les vertus des Romains;
Vois si je devois naître aux climats africains;
Ta vue en cette cour à mon devoir s'oppose;
Sors de l'état affreux où le destin t'expose;
La premiere faveur que j'obtiendrai du roi
Doit être un prompt secours pour t'éloigner de moi:
Cherche ton pere; va. Si la fortune lasse
Cede enfin aux efforts de ton heureuse audace,
En revoyant les murs qui t'ont donné le jour
Plains Arisbe, et jouis du fruit de son amour.
Dis, crois-tu cet amour indigne d'un grand homme?
A voir tant de vertus, je croyois être à Rome.

CETHEGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté
Vous donne des leçons de générosité?
Si cet amour bientôt ne sert votre vengeance,
Plus il vous paroît grand, et plus il vous offense:
Oui, seigneur, pour juger s'il est digne de vous,
J'attendrai qu'elle ait mis la mer entre elle et nous.

MARIUS.

Tu jouiras bientôt de ce plaisir barbare:
Hélas! pour ce départ déja tout se prépare;

Et demain la princesse, entraînée à l'autel,
Va s'engager au roi par un nœud solennel.
Pour différer ce jour j'ai tout mis en usage;
Mais le jaloux Numide en pourroit prendre ombrage:
Elle l'épouse enfin... Pardonne ce soupir;
Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

CETHEGUS.

Eh bien ! puisque ce cœur immole sa tendresse,
Agissez en Romain; entrez chez la princesse,
Recevez ses adieux; qu'elle arme votre bras,
Et fuyons pour jamais ces dangereux climats.

MARIUS.

Demeurons: c'est ici qu'Arisbe doit se rendre;
Elle me l'a promis, et je la veux entendre:
Tu verras nos adieux, et ton cœur combattu
Va frémir des efforts qu'apprête ma vertu.
Mais puisqu'enfin je romps la chaîne qui me lie,
Par quels chemins faut-il regagner l'Italie?
Ami, quels bras viendront seconder mon courroux?

CETHEGUS.

N'en doutez point, seigneur, les dieux seront pour vous:
Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique;
Quoi qu'il ait dans ces lieux vengé la république,
Son austere vertu conforme à ces climats
Gagnoit ses ennemis ainsi que ses soldats.
Avançons, et bientôt les peuples de Libye
Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie:
Qu'importe qu'ils soient nés sur les bords africains?

En nous voyant combattre ils deviendront Romains,
Et croiront, en servant votre juste colere,
Se venger des affronts que leur fit votre pere.
Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux
Jusqu'aux lieux où la mer le reçoit dans ses eaux;
De là nous avançant vers l'isle de Cercine,
Deux jours nous feront voir les murs de Terracine;
Et bientôt l'Étrurie, au bruit d'un si grand nom,
Recevra votre flotte au port de Télamon:
C'est là que, comme vous chassé de sa patrie,
Cinna fuit du tyran la jalouse furie;
C'est là qu'en attendant ce renfort de soldats
Que mon zele bientôt conduira sur vos pas,
Des amis que dans Rome a laissés votre fuite
Par des avis secrets vous manderez l'élite;
Ils viendront vous y joindre: enfin c'est sur ces bords
Que vos communs malheurs uniront vos efforts.
Mais la princesse vient. A vos devoirs fidele,
Seigneur, songez toujours qu'un pere vous appelle.

SCENE II.

MARIUS fils, ARISBE, CETHEGUS, PHÉNICE.

MARIUS.

Je vous attends, madame; et, soumis à vos lois,
Je vous vois aujourd'hui pour la derniere fois:

Cet ordre m'est prescrit par un devoir austere;
J'y cede, je vous quitte, et cours venger un pere.
Armé de votre main... Mais qu'apperçois-je? Dieux!
Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux!

ARISBE.

Il est tems, Marius, de s'armer de constance;
D'aujourd'hui seulement votre malheur commence.
Le destin, jusqu'ici déchaîné contre vous,
Ne faisoit qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

De tout ce que j'entends que faut-il que je pense?
Parlez; est-on instruit de notre intelligence?
Le roi sur mon départ change-t-il de dessein?
Néglige-t-il l'honneur d'armer un bras romain?

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrible.

MARIUS.

Mon pere est mort?

ARISBE.

Hélas! ce héros invincible,
Que respecta cent fois la fureur des combats,
A vu trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

Quoi! mon pere n'est plus? dieux! et Sylla respire!
Tu me vas payer cher la rage qui t'inspire,
Barbare... Il est encore au monde un Marius,
Et mon pere en mourant m'a laissé ses vertus.
Allons, madame, il faut embrasser ma défense;

Qu'Hiempsal par vos soins redouble ma vengeance.

ARISBE.

Quelque appui qu'en ces lieux on vous fasse espérer,
Seigneur, aux yeux du roi gardez de vous montrer.

MARIUS.

Je vous entends, madame, et vois mon infortune:
Hiempsal m'abandonne; et cette ame commune
Ne sait pas profiter des maux que j'ai soufferts
Pour me secourir seul contre tout l'univers.
Mais, madame, mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un héros doit dépendre:
Mon malheur me tient lieu d'armes et de soldats;
Je veux qu'on reconnoisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois et d'Arisbe et de Rome,
Et ce qu'un Romain peut au-dessus d'un autre homme.

ARISBE.

En vain vous aspirez à des projets si hauts.
Hélas! vous ignorez la moitié de vos maux:
C'est peu de perdre un pere et généreux et tendre;
Son cruel meurtrier vient ici de se rendre;
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener au sénat, où la mort vous attend.

MARIUS.

Qu'entends-je? Non, l'horreur du coup qui me menace
N'auroit pu me forcer à plaindre ma disgrace,
Madame; un pere seul excite mes douleurs;
Je lui dois mes regrets au défaut de mes pleurs.
Hélas! si dans son sang déja glacé par l'âge

Le barbare Sylla n'eût assouvi sa rage;
Si je l'eusse rejoint, prêt à venger l'affront
Qu'un injuste sénat imprima sur son front,
J'aurois par mille exploits fait éclater ma gloire,
Et par-tout votre nom eût suivi ma mémoire:
Mais il falloit vous perdre... au moins par le trépas
On m'arrache de vous; je ne vous quitte pas.

ARISBE.

Seigneur, sur quels objets votre douleur s'arrête
Quand les plus grands périls menacent votre tête?
Mon intérêt peut-il vous toucher en ce jour?
Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour?

MARIUS.

Eh bien! madame, il faut remplir ma destinée;
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée;
Et puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains:
Je saurai bien moi-même...

ARISBE.

Ah! je cours vous défendre,
Seigneur, et de mes soins vous pouvez tout attendre:
Quel que soit le destin qu'on croit vous préparer,
Le roi n'a rien promis; j'ose encore espérer.
J'irai, n'en doutez point, exciter dans son ame
Les nobles mouvemens de l'ardeur qui m'enflamme,
De votre triste sort lui peindre la rigueur:
Je sais tous les chemins pour entrer en son cœur;
Mes soupirs le rendront sensible à vos alarmes,

Et l'amour contre lui me prêtera des armes.

MARIUS.

Que ne vous dois-je point, madame?... Mais enfin
Sait-on ici quel est ce perfide assassin?
Que ne puis-je le voir, et dans son sang coupable...

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable.
Je l'ai vu: dans ses yeux un noble orgueil est peint,
Seigneur; d'aucun remords il ne paroît atteint;
Et, malgré les fureurs de son noir parricide,
Une ombre de vertu brille au front du perfide.
Mais, si vous m'en croyez, évitez de le voir:
Hiempsal doit ici tantôt le recevoir;
Je saurai sa réponse, et viendrai vous l'apprendre.
Il suffit. Laissez-nous; on pourroit nous surprendre.

MARIUS.

Et bien! de votre main j'attends tout mon secours.
Que le ciel précipite ou prolonge mes jours,
Vous verrez Marius, l'ame toujours romaine,
Plus constant dans ses maux que les dieux dans leur haine.

SCENE III.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Dieux! détournez de lui le plus grand des malheurs.
Mais, Phénice, vois-tu l'excès de mes douleurs?

Vois-tu quelle est ici ma triste destinée?
Sous l'espoir d'un hymen en ces lieux amenée,
Mes yeux virent le roi sans haine et sans amour;
Je reçus les respects d'une superbe cour:
Du jeune Marius j'avois su les alarmes;
Il parut, ses malheurs m'arracherent des larmes;
Et l'amour, attentif à choisir mon vainqueur,
Sous le nom de pitié s'empara de mon cœur.
Depuis ce jour fatal tu sais que dans mon ame
J'ai toujours combattu cette naissante flamme;
Fidele à mon devoir même encore aujourd'hui,
J'éloignois mon amant pour triompher de lui;
Vains projets! tout détruit ma généreuse envie;
Quand je le fais partir on demande sa vie:
Son péril le retient; et je vois ma vertu
Exposée au danger d'avoir mal combattu.
Mais lorsqu'il faut agir je m'arrête à la plainte!
Phénice, à chaque instant je sens croître ma crainte.
Allons trouver le roi.

PHÉNICE.

Madame, oserez-vous
Paroître en cet état devant ses yeux jaloux?
Un désordre inquiet sur votre front éclate;
Ah! s'il va pénétrer l'intérêt qui vous flatte,
Je crains bien qu'à l'instant un transport furieux
N'aille perdre ou livrer Marius à vos yeux.

ARISBE.

Hélas! je le vois trop, le sort, toujours barbare,

Ne m'offre que le choix des maux qu'il me prépare.
Si je presse Hiempsal, mon trouble et ma douleur
Trahiront aisément le secret de mon cœur;
Il perdra Marius... mais si je ne l'arrête
A ce cruel ministre il va livrer sa tête.
Ah! c'est trop balancer! volons à son secours,
Phénice; risquons tout pour défendre ses jours.
Dans un péril si grand c'est trop peu de se plaindre:
L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CAÏUS MARIUS, NUMERIUS.

C. MARIUS.

Oui, tu vois Marius. Après tant de revers,
Rendu méconnoissable aux yeux de l'univers,
J'ai cru, de mes malheurs tirant quelque avantage,
Paroître en sûreté dans cette cour sauvage.
Un grand dessein m'y guide : assuré de ta foi,
Numerius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMERIUS.

Seigneur, je l'avouerai, j'ai peine à vous répondre;
Et tout ce que je vois a droit de me confondre.
Quoi! le grand Marius arrive en ces climats,
Et lui-même dément le bruit de son trépas?
Tandis qu'au même instant un envoyé de Rome
Ose ici se vanter...

C. MARIUS.

J'attends tout de cet homme.

NUMERIUS.

Quoi! de votre assassin?

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi;
J'en attends tout, te dis-je.

NUMERIUS.

Et quel est-il?

C. MARIUS.

C'est moi.

NUMERIUS.

Vous, seigneur?

C. MARIUS.

Oui, moi-même.

NUMERIUS.

Et dans cette entreprise
Par ses lettres au roi Sylla vous autorise?

C. MARIUS.

Oui, le tyran m'y sert; j'apporte ici son seing.
Je t'instruirai de tout; mais apprends mon dessein.
J'ai su que, trop sensible à de funestes charmes,
Mon fils à mes malheurs ne donnoit que des larmes;
J'ai besoin de son bras pour nous venger tous deux,
Et je viens l'arracher à des fers si honteux:
Ce projet est hardi; mais mon mal est extrême;
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même.
Ami, j'ai trop vécu; mon âge, mes malheurs,
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs:
On ne veut plus me suivre, et ma mort trop voisine

Fait croire mes projets penchans vers leur ruine;
Mais avec ce cher fils, plein d'une noble ardeur,
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur;
Sa valeur, mes exploits, mon nom, et sa jeunesse,
Ranimeront pour moi leur premiere tendresse:
Tu verras dans mon camp se rejoindre à la fois
Tous ceux que Sylla force à détester ses lois;
Et bientôt le tyran par sa perte prochaine
Laissera respirer la liberté romaine.

NUMERIUS.

Seigneur, un tel projet est digne d'un Romain;
Les dieux seconderont un si noble dessein,
J'ose vous l'assurer: mais pourrez-vous me taire
Comment ils ont sauvé cette tête si chere?
Marius est vivant! quels climats, quels déserts
L'ont caché si long-tems aux yeux de l'univers?
Éloigné de nos murs depuis plus d'une année,
Du sort qui vous poursuit victime infortunée,
J'arrive en cette cour; j'y cherche votre fils:
Quel bonheur imprévu! je vous vois réunis.

C. MARIUS.

Dès long-tems par mon ordre envoyé dans l'Asie,
Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie:
Apprends avec effroi ces débats éclatans
Dont l'histoire sera présente à tous les tems.
Mithridate, orgueilleux plus qu'un roi ne doit l'être,
Refusoit d'avouer le sénat pour son maître;
Il fallut contre lui choisir un bras vengeur,

Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur;
Sylla, par mes leçons formé dès son jeune âge,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage.
Tout sembloit éloigner cet orgueilleux rival
Pour implorer mon bras contre un autre Annibal;
Aussi je l'emportai. Rome, alors moins ingrate,
Vit en moi l'ennemi digne de Mithridate:
Mais le jaloux Sylla, de ce choix offensé,
Part, se rend à l'armée, et m'ayant devancé
Souleve contre moi nos plus braves cohortes;
Suivi de nos soldats il paroît à nos portes;
Et je vois en un jour conspirer à ma mort
Tous ceux que la victoire attachoit à mon sort.
Échappé toutefois de la ville investie,
Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie,
Où j'apprends que Sylla, maître des légions,
Remplissoit tout de meurtre et de proscriptions.

NUMERIUS.

Ce bruit vint me frapper; et l'Asie étonnée
Détesta sa fureur contre vous déchaînée:
J'appris que le tyran demandoit au sénat
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

C. MARIUS.

Il l'obtint. Cet arrêt, porté dans chaque ville,
Dès-lors à Marius ne laisse aucun asyle,
Révolte contre moi ceux qui m'étoient soumis,
Et de tous les mortels me fait des ennemis.
A qui me confier? la mer et ses pirates

Me semblerent plus sûrs que nos terres ingrates:
Il fallut m'embarquer; je voguai quelque tems
Déplorable jouet de la mer et des vents.
Quel changement! quel fruit de mes grandeurs passées!
Enfin nous arrivons aux rives de Circées;
Et déja de Minturne on voyoit les remparts,
Quand de mes ennemis un escadron épars
Crie, au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage:
Mes gardes à ce nom changent tous de visage,
Et, de crainte et d'horreur combattus à la fois,
Jettent sur moi les yeux, incertains de leur choix;
Tantôt de mon tyran l'autorité les presse,
Et tantôt la pitié pour moi les intéresse;
Suivant le mouvement en leur cœur le plus fort
La barque se recule ou s'approche du bord:
Mais, n'osant décider mon salut ni ma perte,
Ils me jeterent seul dans une isle déserte.
Toujours mes ennemis avoient sur moi les yeux,
Et bientôt leur fureur m'assiege dans ces lieux.
Où fuir? presque accablé par les travaux et l'âge:
Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage,
Je m'avance, et, perçant dans la fange et les eaux,
Tout-à-coup je m'abyme au milieu des roseaux;
On eût dit que la terre, au défaut de murailles,
Pour cacher Marius entr'ouvroit ses entrailles:
C'est là qu'un bras cruel, sans respect pour mon nom,
Vient me saisir couvert de fange et de limon;
Et celui qu'on nommoit le fondateur de Rome

A peine en cet état eût passé pour un homme.

NUMERIUS.

O ciel! mais je ne puis, seigneur, trop admirer
Tant d'écueils d'où les dieux ont su vous retirer:
Dans l'abyme souvent leur bras nous précipite
Pour faire après sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers:
On me traîne à Minturne, on m'y charge de fers;
On m'y lit mon arrêt; pour ma mort tout s'apprête:
Que dis-je? un vil esclave y marchande ma tête;
Il entre, et le sommeil qui me fermoit les yeux
Me livre sans défense à son bras furieux.
Le dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,
Mes yeux étincelans, et parla par ma bouche:
Barbare! oses-tu bien immoler Marius?
Ce nom seul le désarme, il ne se connoît plus;
Il fuit saisi d'horreur; il croit voir mon génie
Voler autour de lui prêt à trancher sa vie:
Ah! dit-il, ce Romain est gardé par les dieux!
Il parle, et tout-à-coup Minturne ouvre les yeux;
On vient briser mes fers; la joie en est publique.
Je m'embarque, et j'aborde au rivage d'Afrique,
Où je retrouve encor quelques secrets amis:
Je leur peins ma disgrace et celle de mon fils;
Ils s'offrent à me suivre au péril de leur vie.
Accru d'un tel secours, je vole en Numidie;

Là j'apprends qu'un tribun entré dans cet état
Vient y chercher mon fils par l'ordre du sénat:
Ce peu d'amis et moi nous joignons le perfide.
Dès qu'il me reconnoît le lâche s'intimide;
Il veut fuir; je l'arrête, et lui perçant le flanc
Je le vois chanceler et tomber dans son sang;
Par ma suite les siens sont abattus sans peine;
Tout périt. Le tribun, qui voit sa mort certaine,
Privé de tout secours, me regarde: Voilà,
Me dit-il en mourant, les lettres de Sylla;
J'allois chercher ton fils pour être sa victime;
J'avois juré ta mort; la mienne est légitime.
Il meurt; et dans l'instant je formai le dessein
De passer pour lui-même et pour mon assassin.
C'est ainsi que je viens à la cour des Numides;
Et, pour rendre aujourd'hui mes projets plus solides,
J'annonce en arrivant que Marius est mort,
Et que ma seule main a terminé son sort.
Le roi, qui de Sylla doit craindre la vengeance,
Qui verra par ma mort mon parti sans défense,
Et croyant en effet servir mes ennemis,
Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMERIUS.

Un tel projet est grand, seigneur, j'ose le dire;
Mais enfin si le roi refuse d'y souscrire?

C. MARIUS.

Je saurai l'y forcer; mon désespoir fatal

Lui montreroit plutôt dans mon fils son rival.

NUMERIUS.

Seigneur, lorsque pour vous le destin se déclare,
Vous deviez moins risquer dans une cour barbare;
Loin d'ici vous pouviez par de secrets avis
De tous vos sentimens instruire votre fils,
L'appeler près de vous; et son obéissance
Sans péril eût bientôt rempli votre vengeance.
Je connois peu le roi qui regne en ces climats;
Mais je crains qu'à vos vœux il ne réponde pas:
Du moins, si l'on m'a fait un rapport bien fidele,
Le jeune Marius a mérité son zele:
Ce roi veut le servir, Seigneur; jugez de là
Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Je vois qu'on t'a trompé: connois mieux les Numides;
Ils sont dissimulés, inconstans, et perfides;
De la grandeur romaine ennemis et jaloux;
Et Jugurtha m'apprit à les connoître tous.
Mais, pour justifier ici ma politique,
Sache ce qu'on m'appprit sur les côtes d'Afrique.
Granius, ennuyé d'un périlleux séjour,
Avoit quitté mon fils en proie à son amour:
Le hasard nous joignit; son amitié sincere
De tout ce qu'il savoit ne voulut rien me taire;
Il me dit que le roi par d'obligeans dehors
Du jeune Marius amusoit les transports,
Tandis que, le flattant d'un secours trop frivole,

Il reculoit toujours l'effet de sa parole;
Qu'observé par son ordre, et lié par l'amour,
Mon fils, qui se croit libre, est captif dans sa cour.
Juge dans cet état ce qu'il auroit pu faire.
Ah! ma présence ici n'est que trop nécessaire!
Je t'avouerai pourtant mon déplaisir secret;
Je parois sous un nom que je porte à regret;
Je dois vanter ici l'autorité funeste
Du cruel ennemi que mon ame déteste;
Il faut que dans l'état où le sort m'a placé
Des mains de Marius Sylla soit encensé.
Mais le roi dans ces lieux doit au plutôt se rendre;
Demeure: je le vois; tu pourras nous entendre.

SCENE II.

HIEMPSAL, C. MARIUS, NUMERIUS, NERBAL.

C. MARIUS.

Les lettres de Sylla remises dans vos mains,
Seigneur, vous ont marqué ses ordres souverains;
J'attends que, remplissant son dessein légitime,
Vous veniez au-plutôt me livrer sa victime.
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait
Que c'est en le servant servir Rome en effet;
C'est servir le sénat, dont la juste colere
Demande qu'au tombeau le fils suive le pere.

On craint qu'un jour ce fils, ardent à se venger,
Dans nos premiers malheurs vienne nous replonger.
Seigneur, vous le savez, Rome n'est point ingrate:
Assurez-la par moi d'un succès qui la flatte;
Et croyez que, toujours prompte à s'en souvenir,
Sa faveur vous assure un heureux avenir.
Vos fideles aïeux, Micipsa, Massinisse,
Furent payés en rois de leur noble service;
Et la fidélité qu'ils garderent pour nous,
Seigneur, est un exemple assez puissant pour vous.

HIEMPSAL.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme
Dont la seule valeur tant de fois sauva Rome
Dût venir en ma cour au nom de ces Romains
Demander que son fils soit livré dans leurs mains.
Vous osez dans vos murs nous traiter de barbares;
Vous l'êtes plus que nous: jamais nos mains avares,
Secondant les fureurs d'un injuste sénat,
N'ont encore à prix d'or vendu l'assassinat.
Ici nos ennemis pressés à force ouverte
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur perte;
Et ces lâches détours qu'à Rome on peut vanter
Ne sont connus ici que pour les détester.
Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche,
Ni qu'un aveugle zele ouvre ou ferme ma bouche:
Marius et Sylla, tout est égal pour moi,
Et mon cœur entre eux deux est maître de sa foi.

Je hais tous les Romains souillés de parricides;
Je hais la cruauté de ces peuples perfides
Qui, donnant au hasard leur haine et leurs faveurs,
S'immolent tour-à-tour leurs plus chers défenseurs;
Ainsi, par la fureur d'une ville cruelle,
Les Gracques ont péri victimes de leur zele,
Ainsi, dans un tumulte en vos murs élevé,
Sylla, l'ingrat Sylla, par Marius sauvé,
De son libérateur s'est fait une victime:
Mais je ne serai point complice de son crime,
Seigneur. Si mes aïeux, que je cite à regret,
Devenus vos amis par un semblable trait,
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse,
Je renonce à leur gloire et la tiens pour honteuse.
Je garde dans ma cour le jeune Marius,
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage
A tenir un discours dont la fierté m'outrage.
Un roi dont Rome fait la grandeur et l'appui
Devroit se souvenir qu'un Romain parle à lui.
Mais, seigneur, profitez d'un avis salutaire,
Et sur vos intérêts souffrez qu'on vous éclaire:
Rome seule aujourd'hui commande à tous les rois,
Et la terre en tremblant se soumet à ses lois.

HIEMPSAL.

Rome commande aux rois? et quel orgueil la flatte?

Sait-elle que je regne ainsi que Mithridate?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connoîtrez peut-être quelque jour
Si l'on doit préférer sa haine à son amour;
Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,
Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'apprendre.
Mais si vous m'en croyez, soyez de nos amis,
Que par vous Marius en mes mains soit remis:
Le sénat vous en presse; et, toujours équitable,
S'il a juré sa mort, il condamne un coupable.
Qui vous retient, seigneur? Lorsque sans intérêt
Vous pouvez préférer le parti qui vous plaît,
Trouvez-vous quelque gloire à nous être infidele?
Quel zele vous attache à défendre un rebelle
Qui, libre en votre cour lorsque nous étions loin,
Devient votre captif quand Rome en a besoin?

HIEMPSAL.

Seigneur, si dans vos murs j'avois reçu la vie,
Ma réponse incertaine en suivroit le génie;
Mais qui sait haïr Rome aime la vérité;
Et je vais vous parler avec sincérité.
Sitôt que Marius prit ma cour pour asyle
Il n'en dut plus sortir; sa prison fut utile;
Et je crus qu'en mes fers tenir quelques Romains
C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.
J'ai voulu cependant, pour adoucir sa peine,
Qu'observé par mon ordre, il ignorât sa chaîne;
Que, maître de ses pas dans ma cour éclairés,

Il prît pour liberté des fers moins resserrés.
Voilà ce que je pense; et, pour ne vous rien taire,
Votre ambassade ici n'étoit pas nécessaire;
Et croyez que mes vœux auroient été remplis
Si le pere en ces lieux avoit suivi le fils.

C. MARIUS.

J'instruirai le sénat de cette vaine audace,
Seigneur: peut-être un jour vous demanderez grace;
Il n'en sera plus tems. Mais si vous savez bien
Qu'ici votre intérêt s'accorde avec le mien,
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre...

SCENE III.

C. MARIUS, HIEMPSAL, MARIUS FILS, NUMERIUS, NERBAL.

MARIUS, *au fond du théâtre.*

Dans l'état où je suis je ne veux rien entendre:
C'est trop me retenir, barbares, laissez-moi;
J'irois le poignarder entre les bras du roi.

C. MARIUS, *se tournant.*

O dieux!

MARIUS.

Qu'ai-je entendu? l'assassin de mon pere
Apporte jusqu'ici sa fureur sanguinaire?
Il est en votre cour, et prêt à m'immoler?
Quoi! seigneur, vous pouvez le voir et lui parler?

Qu'il se montre du moins; sachons quel bras perfide
Adopte les fureurs de ce noir parricide;
Quel mortel, avouant ce forfait odieux,
En ira demander le salaire?

C. MARIUS.

Moi.

MARIUS.

Dieux!
Que vois-je? où suis-je enfin? que deviens-je? quel trouble!

C. MARIUS.

Tu trembles! ta frayeur à chaque instant redouble!
Rassure-toi; du moins constant dans le danger
Sois digne de celui que tu venois venger.
De ton étonnement je perce le mystere;
Tu sais quelle amitié me joignoit à ton pere;
Tu croyois que mon bras, ardent à ton secours,
Quand Rome le proscrit, eût défendu ses jours;
Mais sache qu'un Romain, quelque nœud qui le lie,
Ne connoît point d'amis plus chers que sa patrie.
Ton pere n'eut jamais d'autre assassin que moi,
Je viens te joindre à lui; Rome a besoin de toi;
Son intérêt demande une prompte victime;
Sylla... Tu reconnois le pouvoir légitime
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains:
Obéis; viens remplir l'attente des Romains.

SCENE IV.

HIEMPSAL, MARIUS fils, NERBAL.

HIEMPSAL.

Quoi! montrer à mes yeux une telle insolence!
N'en craignez rien, seigneur: je prends votre défense.
Mon bras pour le punir... Vous vous troublez!

MARIUS.

Seigneur,
Mon trouble ne vient point d'une lâche frayeur;
Cent transports à la fois s'emparent de mon ame;
La fureur me saisit, la vengeance m'enflamme,
La nature en mon cœur excite un mouvement...

HIEMPSAL.

Je vous réponds de tout. Laissez-nous un moment,
Seigneur; soyez tranquille.

SCENE V.

HIEMPSAL, NERBAL.

HIEMPSAL.

Enfin je deviens maître
De deux grands ennemis que le Tibre a vu naître.
Ce ministre insolent qui se livre en mes mains
Ne rendra pas sitôt ma réponse aux Romains.

Que ne puis-je, Nerbal, au défaut du tonnerre,
De Rome dans ma cour venger toute la terre,
Et voir par leurs débats ces fameux conquérans
Tomber tous dans mes fers en fuyant leurs tyrans!

NERBAL.

Oui, seigneur, un projet si grand, si légitime,
Du reste des humains mériteroit l'estime;
Je veux bien l'avouer: mais il est des instans
Où ces nobles desirs doivent céder au tems.
Si vous gardez ici deux Romains en otage,
Vous attirez sur vous un périlleux orage:
Sylla peut tout; et Rome unie à son dessein
Vous les demandera les armes à la main.

HIEMPSAL.

Je ne crains point Sylla; les troubles d'Italie
Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie:
Quand même les Romains le laisseroient en paix,
Mithridate peut seul épuiser tous ses traits.
Je t'avouerai pourtant un secret qui me gêne:
Mon ame en ce moment devient plus incertaine;
Arisbe a pris pitié de cet infortuné;
Elle croit que sans elle il étoit condamné:
Je voulois lui donner, pour preuve de mon zele,
Ce que mon intérêt m'avoit dicté sans elle;
Mais au fond de mon cœur s'éleve un noir soupçon
Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison.
Dis-moi, que vouloit-on tantôt me faire entendre?
Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre.

NERBAL.

Mais, seigneur...

HIEMPSAL.

Dois-je en croire un soupçon odieux?

NERBAL.

Si Marius suspect ici blesse vos yeux,
Pourquoi le retenir?

HIEMPSAL.

Allons trouver l'ingrate;
Arrachons son secret par l'espoir qui la flatte;
Et si de cet amour j'ai des avis certains,
Malheur à qui m'outrage, et malheur aux Romains!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAÏUS MARIUS.

N'éclaircirai-je point le doute qui m'agite?
De ton étonnement quelle sera la suite,
O mon fils? ta frayeur va tromper mes projets;
Et prêt à te sauver, je te perds pour jamais.
Je ne puis après tout condamner sa surprise;
Dans ce même moment mon trouble l'autorise:
Et qu'auroit-il pu faire? il m'aime, il me croit mort;
Il venoit, animé d'un généreux transport,
Pour punir l'assassin d'une tête si chere;
Dans ce même assassin il retrouve son pere!
Qui n'auroit comme lui pâli d'étonnement?
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement?
Moi qui le sais ici, qui m'attends à sa vue,
Hélas! à son aspect mon ame s'est émue.
En revoyant ce fils de douleur accablé,
Sans songer au péril la nature a parlé.

C'en est fait, on saura cet important mystere.
Mais c'est lui que je vois...

SCENE II.

CAÏUS MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Ah! mon fils!

MARIUS.

Ah! mon pere!
C'est vous; par quel bonheur...

C. MARIUS.

Oui, mon cher fils, c'est moi;
Mais il faut avant tout dissiper mon effroi:
Je crains bien qu'Hiempsal n'ait su me reconnoître
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le maître.

MARIUS.

Non; et votre trépas que l'on croyoit certain
N'a laissé voir en vous qu'un cruel assassin.

C. MARIUS.

Mon destin va changer. Grands dieux! votre clémence
Plus encor qu'à Minturne ici prend ma défense!
Mais les momens sont chers, sachons en profiter.
Voici ce qu'en ce jour il faut exécuter;
Rome, vous le savez, dans ses vœux incertaine,
Passe facilement de l'amour à la haine,
Et ceux que sa faveur a le plus haut placés

Par un coup imprévu sont bientôt renversés :
Mille fois on l'a vue abattre son ouvrage,
Et perdre ses tyrans pour changer d'esclavage :
Sylla l'a bien prévu. Pour parer cet affront
Il quitte Rome, et va contre le roi de Pont,
Se flattant que de loin sa gloire et son absence
Ranimeront des cœurs que lassoit sa présence.
Saisissons ce moment, et par des chemins sûrs,
Mon fils, allons fermer son retour dans nos murs.

MARIUS.

Occupé du bonheur que le ciel me renvoie,
Mon cœur ne peut encore écouter que sa joie :
Mais par quel sort... pourquoi ne pourrois-je savoir...

C. MARIUS.

Profitons mieux du tems que je risque à vous voir.
Je vis ; mais ces vieux jours que je prolonge à peine
Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la haine :
Sylla, je vis pour toi ; je consens à ma mort
Pourvu qu'un même coup puisse finir ton sort.
J'espérois que, séduit par mon nom et ma lettre,
Hiempsal dans mes mains voudroit bien vous remettre :
Il a trompé mes vœux ; et pour tromper les siens
Il faut avoir recours à de plus sûrs moyens.
Je sais qu'à votre sort Arisbe s'intéresse ;
Je sais que votre cœur répond à sa tendresse ;
Et, sans vouloir ici vous accabler en vain
D'un reproche honteux à quiconque est Romain,
Amoureux et content, les disgraces d'un pere,

Avouez-le, mon fils, ne vous alarmoient guere:
Ma tendresse pour vous excuse cette erreur
Pourvu que votre amour serve à votre grandeur.
Il est beau qu'un Romain, jaloux de sa mémoire,
Pour ennoblir l'amour l'associe à la gloire;
Que de tant de héros l'inévitable écueil
Le rende encor plus grand, et flatte son orgueil.
Arisbe a su vous plaire; eh bien! qu'elle mérite
Un choix si glorieux en hâtant votre fuite;
Qu'immolant sa tendresse à votre liberté
Elle se rende illustre à la postérité;
Enfin qu'en vous sauvant d'une terre ennemie
A force de vertu son cœur vous justifie.

MARIUS.

Ah! déja sa vertu, prévenant vos souhaits,
Avoit près d'Hiempsal secondé vos projets;
Sans vous j'allois partir, et ce roi magnanime
Alloit, en me servant, mériter votre estime.

C. MARIUS.

Ce roi vous eût trahi; vous le connoissez mal:
Croyez-moi, tout ici vous deviendroit fatal;
Votre salut dépend d'une prompte retraite:
Il faut que cette nuit une fuite secrete
Assure loin d'ici ma vengeance et vos jours;
Arisbe vous peut seule accorder du secours,
Et contre votre garde employant l'artifice,
En tromper la prudence ou tenter l'avarice:
Voyez-la. Mais sur-tout ne lui découvrez pas

Que c'est moi qui répands le bruit de mon trépas;
Pour presser le moment que j'attends avec joie
Dans le péril toujours il faut qu'elle vous voie:
Dites-lui que le roi, dans ses vœux incertain,
Par de nouveaux motifs peut changer de dessein;
Que, bravant de Sylla les menaces stériles,
Il peut se laisser vaincre à des offres utiles,
Aux fureurs du tyran vous livrer à ce prix:
J'irai de mon côté rejoindre nos amis,
Concerter avec eux ce qu'on peut entreprendre.
Mais je m'arrête trop, et l'on peut nous surprendre:
Je vous quitte à regret; adieu, mon fils: songez
Quel honneur vous attend quand nous serons vengés.

SCENE III.

MARIUS FILS.

Je respire; le ciel m'a rendu l'espérance:
Arisbe va s'unir aux dieux pour ma vengeance;
Son cœur dans mes malheurs s'est trop intéressé
Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé.
Je l'attends; je connois la grandeur de son ame;
Elle me servira. Mais c'est elle...

SCENE IV.

MARIUS FILS, ARISBE.

MARIUS.

Ah! madame,
Faut-il, de mes malheurs suivant le triste cours,
Vous en parler sans cesse et me plaindre toujours?
Vous voyez de mes maux le funeste assemblage;
Je dis plus, dans son ame Arisbe les partage:
Foible soulagement! puisqu'il faut aujourd'hui
Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui.
Je demande à vous fuir; Rome s'est déclarée:
Si je demeure ici ma perte est assurée.
Le roi, qui dans ce jour refuse d'obéir,
Par crainte ou par espoir peut enfin me trahir:
Dans cette incertitude il est affreux de vivre;
Hiempsal me retient, Arisbe me délivre.
Et que ferois-je ici, madame? c'est demain
Qu'à la face des dieux il vous donne la main.

ARISBE.

Pour presser le secours que de moi l'on espere,
Le reproche, seigneur, n'étoit pas nécessaire;
Et si de votre cœur je doutois un moment,
Que penserois-je ici d'un tel empressement?
Vous voulez me quitter dans le moment funeste
Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste;

Et comme si mon cœur pouvoit y consentir,
Vous en tirez le droit de vous faire partir!
Ce discours est trop clair; craignez qu'on ne l'entende,
Et qu'on ne vous accorde une injuste demande.

MARIUS.

Quand mille maux affreux me viennent accabler,
Madame, vous voulez encor les redoubler!

ARISBE.

Mais aussi quel dessein à vos jours si funeste
Vous fait abandonner l'asyle qui vous reste?
Savez-vous que la mort sous mille objets divers
Borde tous les chemins que vous croyez ouverts?
Savez-vous que Sylla, proscrivant votre tête,
En a fait pour le monde une illustre conquête,
Et qu'enfin, secondant son horrible dessein,
L'univers en son nom devient votre assassin?
Et vous voulez partir! Je le vois trop, barbare!
Tu cherches le trépas afin qu'il nous sépare:
Entre Arisbe et Sylla tu ne peux hésiter;
Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.
Je t'excusois tantôt, je te servois moi-même;
J'avois su me résoudre à perdre ce que j'aime;
Et mon cœur, secondant ta juste piété,
S'étoit armé pour toi de générosité:
Ton pere étoit vivant; le devoir, la vengeance
Exigeoient que son fils courût à sa défense;
La nature, l'honneur, Arisbe même alors
Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports:
Mais enfin il n'est plus; et ce meurtre effroyable

Rend encor pour son sang Sylla plus redoutable:
Sans pere, sans amis, seul dans tout l'univers,
Tes villes ne sont plus pour toi que des déserts;
Que dis-je? on t'y poursuit, et jamais leurs murailles
Ne s'ouvriront pour toi que par des funérailles:
C'est là pourtant, c'est là que tendent tous tes vœux,
Ingrat! tandis qu'ici tout te paroît affreux;
Ton aveugle fureur préfere l'Italie
A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie.

MARIUS.

Mais, madame, songez qu'ici tout peut changer;
Qu'ayant bravé Sylla le roi peut le venger;
Qu'employant tour-à-tour les offres, les menaces,
A la fin mon tyran peut combler mes disgraces;
Que son cruel ministre, achevant ses desseins,
Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non; ne craignez rien de ce cruel ministre:
Pour un autre que vous ce jour sera sinistre.

MARIUS.

Comment?

ARISBE.

Avant la nuit ce perfide assassin
Par un juste trépas finira son destin.

MARIUS.

Dieux!

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon hyménée
Sous les lois d'Amyntas mon pere m'a donnée

De ce coup important me répond aujourd'hui;
Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.
Je voulois te cacher cette noble entreprise;
Je me peignois déja ta joie et ta surprise
En me voyant entrer cette tête à la main,
Et couverte du sang du plus lâche Romain.
Mais que vois-je? est-ce ainsi que ta reconnoissance
Vient enhardir mon cœur et presser ta vengeance?
Ton pere est mort, mon bras le venge, et tu frémis!
Marius, est-ce ainsi que doit penser ton fils?

MARIUS.

Madame, jugez mieux d'un effroi légitime:
La vengeance me plaît, mais j'abhorre le crime;
Gardez de l'achever; ne souillez point un cœur
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur:
Si vous m'aimez, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui me regarde,
Ingrat! sans ton aveu je saurai te venger;
Qui doit ne te plus voir n'a rien à ménager.

MARIUS.

Ah dieux! que de mes jours votre fureur décide
Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide...

ARISBE.

Eh quoi! quel intérêt...

MARIUS.

Que ne puis-je parler!
Hélas! quel ennemi vous allez immoler!

ARISBE.

Comment?

MARIUS.

Si vous saviez...

ARISBE.

Qu'entends-je! quel mystere?

MARIUS.

Ce barbare assassin...

ARISBE.

Quoi, seigneur?

MARIUS.

C'est mon pere,
Qui voulant m'enlever de ces tristes états,
Lui-même a répandu le bruit de son trépas.

ARISBE.

Ah! s'il est vrai, je veux...

MARIUS.

Le roi vers nous s'avance.

SCENE V.

HIEMPSAL, ARISBE.

HIEMPSAL.

Seigneur, laissez-nous seuls. Ma gloire et ma puissance
Semblent me reprocher des sentimens trop doux,
Madame; et je venois en parler avec vous.
Que pense Marius? que pensez-vous vous-même?

Il vous entretenoit de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine et le pouvoir,
Seigneur; mais vos bontés font son unique espoir.

HIEMPSAL.

Vous partagez ses maux, et qu'auroit-il à craindre?
Quel que soit son malheur je ne saurois le plaindre,
Madame; et quand on peut être écouté de vous,
Prêt à perdre la vie on fait mille jaloux.
Ah! dans le sort affreux qui cause ses alarmes
Pouvoit-il être plaint par de plus belles larmes?
Vous vous troublez!

ARISBE.

Qui? moi, seigneur? quoi! vous pensez...

HIEMPSAL.

Oui, vous l'aimez, perfide! et vous me trahissez:
Ainsi donc, sans songer de qui vous êtes née,
Au mépris de mon trône et de notre hyménée,
Votre infidele cœur à ma flamme promis
Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis!
Jugurtha, c'est ainsi que ta niece sait rendre
Les funebres honneurs qu'elle doit à ta cendre!

ARISBE.

Je l'avouerai, seigneur (et mon étonnement
N'a point encor fait place à mon ressentiment),
Accablé par le sort un Romain m'intéresse;
On veut que ma pitié naisse de ma tendresse!
On condamne mon cœur pour être généreux!

Aurois-je dû m'attendre à ce reproche affreux,
Et prévoir que l'on dût un jour me faire un crime
De plaindre un malheureux que le destin opprime?
Mais je le vois, seigneur, ah! pour vous mériter
Il faut être barbare, il faut vous imiter.
Qu'ai-je dit? où m'expose un aveu trop sincere?
Allons, seigneur, joignons Marius à son pere;
Que son sang vous appaise! Ombre de Jugurtha,
Livrons cet innocent dans les mains de Sylla!

HIEMPSAL.

Sans doute vous croyez par cette rigueur feinte
Détruire les soupçons dont mon ame est atteinte?

ARISBE.

Arisbe ne dit rien que ne dicte son cœur;
Et ce cœur soupçonné ne sent point d'autre ardeur
Que de voir Marius, en quittant ce rivage,
Éteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.
Je vous quitte, seigneur: je vais joindre à l'instant
L'envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend,
Que tout est préparé pour lui livrer un homme
Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

HIEMPSAL.

Madame...

ARISBE.

Non, seigneur, plus d'hymen entre nous;
Un roi ne doit pas être impunément jaloux:
Renoncez à ma foi, soyez sûr de ma haine,
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

HIEMPSAL.

C'est assez, j'y consens; qu'en partant de ces lieux
Il emporte avec lui des soupçons odieux.

SCENE VI.

HIEMPSAL.

Que vouloit, après tout, ma fausse politique?
Ai-je oublié les maux dont a gémi l'Afrique,
Où m'expose un proscrit que l'on veut immoler?
Du malheur qui le suit il pourroit m'accabler.
Ah! que Rome à son gré de ses enfans dispose;
N'allons point réveiller sa fureur qui repose;
Laissons-la s'affoiblir, et tomber par ses coups:
Je me vengerai d'elle en servant son courroux.

SCENE VII.

HIEMPSAL, NERBAL.

NERBAL.

Seigneur...

HIEMPSAL.

Quel est ton trouble, et que viens-tu me dire?

NERBAL.

Ce qu'un bruit sourd m'apprend, que Marius respire.

HIEMPSAL

Lui vivant! quelle erreur! son trépas est certain,

Et l'envoyé de Rome a tranché son destin:
Crois-tu qu'à me tromper il osât se commettre
Quand le sceau du sénat autorise sa lettre?

NERBAL.

Tout m'est suspect, la lettre, et le sceau du sénat:
Seigneur, on vous abuse; et cet assassinat
Dont le Romain se vante, ou n'est qu'une chimere,
Ou, d'accord avec lui, le fils trahit son pere:
On les a vus ensemble.

HIEMPSAL.

O dieux! qu'ai-je entendu?
Quel soupçon vient saisir mon esprit éperdu!
Quoi! ces deux ennemis on les a vus ensemble?
Quand tout les désunit sachons qui les rassemble;
Pénétrons ce mystere: en cette obscurité
J'irai jusqu'en leur cœur chercher la vérité.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIUS FILS, ARISBE.

ARISBE.

N'EN doutez point, seigneur, votre départ s'apprête;
Tandis qu'il en est tems évitez la tempête:
Le roi m'a soupçonnée, et son jaloux transport
Assure votre vie en jurant votre mort:
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une victime,
Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS.

Quoi! lorsqu'un roi cruel me retient dans ses fers
C'est vous qui m'arrachez aux maux que j'ai soufferts!
Ah! madame, croyez qu'après cette entreprise,
Si le sort des combats jamais me favorise
Assez pour signaler et mon nom et mon bras,
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas;
Et qu'un jour on dira, si le ciel me seconde:
Arisbe a rétabli la liberté du monde.

ARISBE.

Oui, seigneur, tout vous rit : sorti de cet état,
Vous reprendrez bientôt votre premier éclat;
Vous verrez la fortune à vos vœux asservie
Marquer d'heureux instans le cours de votre vie.
Puisse votre bonheur égaler mes souhaits!
Qu'à vos vertus le ciel mesure ses bienfaits,
Que vos fiers ennemis, terrassés par vos armes,
Éprouvent à leur tour de mortelles alarmes,
Que votre nom vainqueur parcoure l'univers;
Arisbe est satisfaite, elle a brisé vos fers.

MARIUS.

Ah! toutes ces faveurs qu'Arisbe me souhaite
Sans elle n'offrent rien que mon cœur ne rejette.
Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi;
Partagez mon destin, madame, suivez-moi:
Ici mille dangers menacent votre tête;
Tout doit vous en chasser: partons ensemble.

ARISBE.

Arrête.

Je t'aime, Marius, et dès le même jour
Que mon cœur fut sensible aux feux de cet amour
Un noble orgueil fit croire à mon ame charmée
Qu'enfin puisque j'aimois j'étois sans doute aimée;
Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est flatté,
Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté;
Mille fois, pour pleurer ta cruelle infortune,
J'ai fui l'empressement d'une cour importune:

Je t'aime, tu le sais ; mais n'attends rien de moi
Qu'on puisse croire indigne et d'Arisbe et de toi :
Ainsi n'espere pas qu'à ta fuite liée
Je traîne après tes pas ma gloire humiliée;
Ni qu'avec toi, passant le trajet de nos mers,
Et de ma honte entiere instruisant l'univers,
J'aille à Rome essuyer les disgraces certaines
Que garde au sang des rois l'orgueil de tes Romaines.

MARIUS.

Mais après mon départ quel sera votre sort?
Le roi vous verra-t-il obéir sans effort?
Pourrez-vous achever un hymen si funeste,
Et former avec lui des nœuds que je déteste?

ARISBE.

Ne me demandez point ce que je deviendrai,
Ce que j'ai résolu, ni ce que je ferai;
La renommée un jour vous dira mon histoire,
Et vous saurez qu'Arisbe a pris soin de sa gloire.
Jusqu'ici j'ai suivi mon devoir, mon amour;
Je n'ai rien épargné pour vous sauver le jour;
Mes soins ont réussi: partez, je le commande,
Et votre sûreté, seigneur, vous le demande.
Mais du moins que je vive en votre souvenir:
Si les dieux, secondant un heureux avenir,
Au parti le plus juste attachent la victoire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire;
Songez bien que pour rendre au monde son héros
L'infortunée Arisbe immola son repos:

Partez, seigneur.

MARIUS.

Qui? moi? que je parte, madame,
Et qu'à ce désespoir j'abandonne votre ame?
Ah! je vois quel secours votre cœur s'est promis;
J'entrevois vos desseins, et d'horreur j'en frémis:
Mon sort plus que le vôtre ici vous inquiete;
Et pour chercher la mort vous pressez ma retraite:
Ainsi ma liberté vous coûteroit le jour,
Et teint de votre sang je fuirois cette cour!
Non, dussent les Romains pour accomplir leur crime
Avec mon pere ici me prendre pour victime,
Je ne vous quitte point: je n'examine rien;
Et votre péril seul me cache tout le mien.

ARISBE.

Seigneur, où vous emporte un zele téméraire?
Songez que vos délais exposent votre pere:
Le roi qui par mes soins permet votre départ,
Peut changer de dessein... vous partirez trop tard.
Hélas! que sais-je enfin? si dans cette journée
Quelqu'un de Marius apprend la destinée...
Un héros comme lui ne sauroit se cacher
A tant d'yeux pénétrans ouverts pour le chercher;
En quelques lieux qu'il soit, seigneur, on le rencontre;
Sa gloire le découvre, et sa vertu le montre.
Mais c'est lui qui paroît: adieu; je crains le roi.
Je vous aime, et vous fuis; vous m'aimez, fuyez-moi.

SCENE II.

CAÏUS MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Tout conspire, mon fils, au projet qui me flatte:
Sylla n'est plus à Rome; il cherche Mithridate:
Quittons ces lieux, partons; et par mille vertus
Déterminons les dieux à servir Marius.
Faut-il vous dire encor que dans cette entreprise
Par des présages sûrs le destin m'autorise?
Déja six consulats de triomphes suivis
Ont d'assez beaux lauriers couvert mes cheveux gris;
Et l'augure sacré dont l'utile science
Jusqu'ici de mon sort me donna connoissance,
Animant mon courage à des exploits nouveaux,
Pour la septieme fois me promet les faisceaux:
Ainsi ne craignons point d'invincibles obstacles;
Le destin ne sauroit démentir ses oracles.

MARIUS.

Seigneur, qu'allons-nous faire, et qu'osons-nous tenter?
Nous condamnons Sylla, nous allons l'imiter,
Et pour nous opposer à ses projets rebelles
Contre notre patrie armer nos mains cruelles.

C. MARIUS.

Rome a cessé de l'être en proscrivant mes jours;
Et malgré ses fureurs je vole à son secours:

Je la venge. Un grand cœur que la vengeance anime
Doit agir sans remords dès qu'il agit sans crime;
Et quand il faut détruire un injuste pouvoir,
La révolte est permise, et devient un devoir.
On peut d'un fier tyran réprimer la furie,
Et pour la rendre libre attaquer sa patrie.
Je n'en veux qu'à Sylla; le ciel doit le punir;
Et c'est servir les dieux que de les prévenir.

MARIUS.

Seigneur, à ma foiblesse un moment faites grace;
Dans l'état où je suis que faut-il que je fasse?
Arisbe, si je pars, est prête de mourir,
Et mon retardement peut vous faire périr:
Je lui dois comme à vous le jour que je respire;
Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire:
Elle brise mes fers; vous allez les venger:
Mon cœur entre vous deux aime à se partager;
Et que ne puis-je, hélas! à ma gloire fidele,
Vous suivre dans nos murs sans me séparer d'elle,
Ou plutôt que ne puis-je accorder en ce jour
Ce qu'exigent de moi la nature et l'amour!

C. MARIUS.

Quoi! l'amour dans ton cœur balance la victoire?
Pour te déterminer envisage la gloire,
Mon fils; songe aux périls que j'ai bravés pour toi;
Songe à Rome, au tyran, à l'univers, à moi;
Va joindre nos Romains que Cethegus rassemble;
Sors... Nous sommes perdus; le roi nous trouve ensemble.

SCENE III.

HIEMPSAL, CAÏUS MARIUS, NERBAL.

HIEMPSAL.

De votre cruauté, seigneur, je suis surpris;
Teint du sang paternel s'offrir aux yeux du fils!

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le remettre
(Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre),
Qu'importe qu'il m'ait vu? Doit-on tant ménager
Un ennemi dont Rome est prête à se venger?
Nous partons dès ce jour; chargé de sa conduite,
Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite?

HIEMPSAL.

Il ne vous verra plus, seigneur, et dès demain
Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous, seigneur?

HIEMPSAL.

D'où vient cette surprise
Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise?
Sylla de sa vengeance à vous s'est confié;
Il veut que Marius lui soit sacrifié;
Vous le cherchez ici pour être sa victime;
Et je veux aux Romains épargner un grand crime:
Ce malheureux dont Rome a juré le trépas,

Peut, ainsi que chez vous, périr dans mes états;
Sa mort, que vous cherchez, n'en sera que plus prompte;
Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte.
Venez donc, suivez-moi, seigneur; soyez témoin
Que je sais quelquefois servir Rome au besoin.
Rien ne peut balancer l'intérêt qui me presse;
Je ne veux écouter ni pitié ni tendresse:
Vous allez voir, au gré de vos vœux les plus doux,
Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

O dieux!

HIEMPSAL.

Vous frémissez; quelle terreur soudaine
Peut faire en moins d'un jour chanceler votre haine?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur;
Je frémis, il est vrai, mais je frémis d'horreur:
De quel droit osez-vous, sans qu'on vous le commande,
Attaquer un proscrit que Rome vous demande?
Ah! lorsqu'elle condamne un enfant criminel,
Son supplice en nos murs doit être solennel;
Le peuple en foule y porte une douleur profonde;
Et la mort d'un Romain doit un exemple au monde.

HIEMPSAL.

Quelle est votre pensée? où tendent ces détours?
Qui vous rend si contraire à vos premiers discours,
Seigneur? et puisqu'on veut que Marius périsse,
Que peut faire au sénat le lieu de son supplice?

Ouvrez les yeux; songez qu'il importe aux Romains
Qu'il ne puisse jamais s'échapper de vos mains.
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable;
Le parti de son pere est encor redoutable,
Seigneur; n'en doutez point, un héros tel que lui
Au sein de son malheur peut trouver son appui:
S'il vous échappe enfin, l'Italie alarmée
Pourra bientôt le voir, soutenu d'une armée,
Marcher plein de fureur, et, la foudre à la main,
Fondre comme un éclair sur le peuple romain,
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre
De sa rage sanglante élever le théâtre.

C. MARIUS.

Vous lisez de trop loin dans le sombre avenir;
Sans vous nos intérêts sauront se soutenir:
Montrez-nous moins de zele et plus d'obéissance;
Laissez à Rome enfin le soin de sa vengeance:
Son sang ne périt point par un bras étranger;
Et l'on se rend coupable en voulant la venger.
D'ailleurs que savez-vous si sa prompte colere
N'a pas déja fait place au tendre amour de mere?
Seigneur, en nous servant gardez de nous trahir;
Le sénat a parlé, c'est à vous d'obéir.

HIEMPSAL.

Seigneur, pour un proscrit vous marquez trop de zele:
Sylla n'a pas fait choix d'un ministre fidele,
Je commence à le voir; et plus d'une raison
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon.

Mais puisque vous osez combattre sa vengeance,
Moi-même je le vais mieux venger qu'il ne pense,
Et par un envoyé plus fidele que vous
L'instruire que mon bras a servi son courroux.

C. MARIUS.

Ah! seigneur, arrêtez.

HIEMPSAL.

C'est trop long-tems attendre.

C. MARIUS.

Je périrai moi-même, ou saurai le défendre.

HIEMPSAL.

Enfin j'ouvre les yeux; je suis assez instruit,
Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit:
Le jeune Marius vous est cher.

C. MARIUS.

Moi! je l'aime?

HIEMPSAL.

Vous défendez un fils.

C. MARIUS.

Moi! son pere?

HIEMPSAL.

Oui, vous-même.

C. MARIUS.

Enfin de mes projets le ciel veut se jouer;
Mais mon nom est trop beau pour le désavouer,
Oui, je suis Marius: tremble; tu vois un homme
Redouté de la terre, et craint même de Rome.
Parmi tant de périls les dieux qui m'ont sauvé

Vouloient que dans ta cour mon sort fût achevé.
Te voilà maître enfin de deux grandes victimes:
Je connois ton génie et toutes tes maximes,
Barbare; tu nous hais: les ordres du sénat
Prêteront des couleurs à ton assassinat;
Tu peux, de mon rival servant la rage extrême,
Étendre tes états resserrés par moi-même:
Venge ainsi ton pays que ma valeur domta;
Frappe; mais crains encor le sort de Jugurtha.

SCENE IV.

HIEMPSAL.

Nerbal, suivez ses pas. Quel orgueil! quelle audace!
Arrêté dans mes fers, l'insolent me menace!
Il mourra. Jugurtha, tu vas être vengé;
Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé:
Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole
L'orgueilleux te traînoit au pied du Capitole,
Et qu'un peuple insolent par d'injurieux cris
Annonçoit ta disgrace à l'univers surpris,
Il ne s'attendoit pas dans ces tems d'alégresse
Qu'un jour je t'offrirois une main vengeresse;
Et que, près d'épouser le reste de ton sang,
Je lui rendrois ensemble et sa gloire et son rang.
Le perfide! il osoit accuser ce que j'aime!
Ah! je vois les détours de son vain stratagême;

Sans doute il se flattoit que mes soupçons aigris
Dans ses bras à l'instant alloient mettre son fils:
A travers ses raisons j'ai vu qu'il étoit pere;
J'ai forcé la nature à trahir son mystere:
Je le tiens; vengeons nous. Mais quel autre soupçon
Vient jeter dans mon ame un funeste poison?
Du sort de Marius Arisbe est-elle instruite?
Cherchoit-elle du fils ou la mort ou la fuite?
Vouloit-elle tantôt, dans son emportement,
Ou perdre un malheureux, ou sauver son amant?
Ah! sans approfondir un odieux mystere,
Faisons couler le sang et du fils et du pere:
Pourquoi chercher contre eux tant de prétextes vains?
Tous deux sont criminels, et tous deux sont Romains;
Point de pitié: suivons le transport qui m'anime,
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISBE.

Où porté-je mes pas? errante en ce palais,
Je forme à chaque instant de contraires souhaits.
Marius va périr; le roi veut son supplice;
Et la nuit seule encor lui peut être propice:
Profitons de ce tems. Que vais-je faire, hélas!
Que j'éprouve à la fois de funestes combats!
Dieux, qui voyez mon trouble et ma douleur extrême,
Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime?
Je vais m'en séparer. Puis-je le retenir?
Son péril... je frémis à ce seul souvenir;
Et quand je lui prépare une fuite secrete,
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le souhaite.
Encor d'un tel succès qui pourra me flatter?
Peut-être qu'Amyntas a voulu me tenter
Lorsque, venant m'offrir son service et son zele,
A mes seuls intérêts il se disoit fidele.



Juste ciel, s'il n'avoit accepté cet emploi
Que résolu d'en faire un sacrifice au roi!
Mais non; ces trahisons sont d'une ame commune:
Il veut de Marius partager la fortune;
Son ame est généreuse... Et quel cœur assez bas
Pourroit à Marius ne s'intéresser pas?
Non, non, ne craignons rien...

SCENE II.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah! ma chere Phénice,
Que m'apprends-tu? faut-il que Marius périsse?

PHÉNICE.

Non, madame; et déja tout semble préparé
Pour sauver les Romains d'un péril assuré:
Amyntas est fidele; il vous tient sa parole,
Et conduit Marius jusques au Capitole.
Tous ceux que le péril d'avoir manqué de foi
Laisseroit exposés à la fureur du roi
En suivant les Romains vont braver la tempête;
Et déja pour partir la barque est toute prête.
Marius est gardé dans cet appartement;
Dans cet autre son fils.

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHÉNICE.

Madame, songez-vous en quels périls...

ARISBE.

Cruelle!
Faut-il que ta rigueur encor me les rappelle?
Je dois à Marius immoler mon amour:
Sans une prompte fuite il va perdre le jour,
Je le sais; et mon ame, en ses vœux incertaine,
A celui qui me sert promet presque sa haine:
Tout mon cœur en frémit; et je vois seulement
Qu'on m'enleve, et non pas qu'on sauve mon amant.

SCENE III.

ARISBE, CETHEGUS, PHÉNICE.

CETHEGUS.

Nous éprouvons les coups d'une main ennemie;
Tout est perdu, madame, et vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux! que m'apprenez-vous?

CETHEGUS.

Au mépris de sa foi,
Amyntas nous immole à la fureur du roi;
Le remords s'est saisi de cette ame vulgaire;
Il a changé la garde et du fils et du pere;
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avoient placés
Par son ordre cruel viennent d'être chassés:

Marius ne voit plus que des visages sombres
Dont l'aspect menaçant perce au travers des ombres,
Et qui, fixant sur lui leurs avides regards,
Annoncent le péril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Ah! Phénice, va, cours; à peine je respire;
Informe-toi de tout, et reviens me le dire.
Mais qu'apperçois-je?

SCENE IV.

ARISBE, MARIUS FILS.

MARIUS.

Enfin, avant ma mort du moins,
Je pourrai respirer un moment sans témoins.
Mais je vois ma princesse! ô ciel! quelle est ma joie!

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie?

MARIUS.

Voici le lieu fatal où je dois expirer;
Je n'attends que le coup qui va nous séparer,
Madame; cette salle est par-tout investie,
Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie:
C'est peu; l'on va traîner mon pere dans ces lieux;
A voir couler son sang on veut forcer mes yeux.
Prévenons, s'il se peut, un moment si funeste:

Armez-moi de ce fer *; je prendrai soin du reste.
Lorsqu'un péril pressant nous laisse sans appui,
C'est mériter la mort que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses-tu proposer, cruel? quelle furie!
Je t'armerois du fer qui doit trancher ta vie?
Je conduirois le coup qui va percer ton sein,
Et mon amour seroit ton premier assassin?

MARIUS.

Il sauvera ma gloire. Adorable princesse,
Je sais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse;
Je sais à quels perils exposée en ces lieux,
Vous défendiez des jours condamnés par les dieux:
Vous m'ordonniez de fuir; pour ne vous point déplaire
Je m'arrachois de vous, et je suivois mon pere:
Tout a changé de face, et le barbare sort
Ne laisse à votre main que l'honneur de ma mort;
C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre:
Faites couler ce sang que le roi veut répandre,
Ou souffrez que mon bras prévienne sa rigueur:
Un Romain de sa fille osa percer le cœur
Pour sauver sa vertu d'une immortelle injure;
L'amour fera-t-il moins que ne fit la nature?

ARISBE.

Eh bien! puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur;
Laissons à l'univers un spectacle d'horreur.

* Les femmes numides portoient un poignard.

Le trépas qui t'attend souilleroit ta mémoire,
Et ce fer seulement peut conserver ta gloire :
Je ne résiste plus; j'en vais armer ta main;
Tout fumant de mon sang plonge-le dans ton sein :
Mourons; puisque le ciel tant de fois nous sépare,
La mort qui nous unit nous sera moins barbare.

MARIUS.

Ah! madame, vivez.

ARISBE.

Hélas! tu vas périr!

MARIUS.

Je ne crains que pour vous... Quel objet vient s'offrir?
Mon pere...

SCENE V.

CAÏUS MARIUS, ARISBE, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Allons, mon fils, partons; voilà tes armes:
Tout succede à nos vœux; dissipe tes alarmes.
Je vous dois tout, madame; et les jours de mon fils
Conservés par vos soins vont accroître leur prix:
Mais il faut vous quitter; la nuit nous favorise:
Amyntas à son but a conduit l'entreprise;
Il est dans le vaisseau qu'il tient prêt pour partir;
Il nous attend: il vient de m'en faire avertir.

MARIUS.

Dieux! pouvez-vous compter sur la foi d'un tel homme?

C. MARIUS.

Oui, j'y compte, mon fils; il nous conduit à Rome:
Là je saurai payer son zele officieux
Du service important qu'il me rend en ces lieux.

ARISBE.

De tout ce que je vois, ô dieux! que dois-je croire?
Seigneur...

C. MARIUS.

Ne croyez rien de contraire à sa gloire:
S'il a sans votre aveu retiré les soldats
Que vos soins généreux attachoient sur nos pas,
C'étoit avec raison qu'il soupçonnoit leur zele,
Et la seconde garde à nos vœux est fidele.
Mais que vois-je? tous deux vous répandez des pleurs!
Ah! madame, évitons le plus grand des malheurs;
Daignez fortifier mon fils contre vos charmes;
Qu'il apprenne de vous à dévorer ses larmes:
N'allez point nous trahir, et perdre tout le fruit
D'un projet que vos soins avoient si bien conduit.

ARISBE.

Laissez couler mes pleurs: me font-ils tant de honte?
C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte:
Quand d'un héros qu'on aime il faut se séparer,
Vos Romaines, seigneur, n'osent-elles pleurer?
Mais n'appréhendez pas qu'une indigne foiblesse
De mon cœur ébranlé se rende la maîtresse;
Et puisque tout est prêt pour sauver Marius,
Partez: adieu, seigneur; je ne vous verrai plus.

MARIUS.

Hélas!

SCENE VI.

ARISBE.

Où suis-je? ô ciel! et quel sombre nuage
De mes yeux tout-à-coup me dérobe l'usage?
Je ne vois qu'un vaisseau, des abymes, des mers,
La mort, et je me crois seule dans l'univers.
Marius est parti; le cruel m'abandonne!
Que dis-je, cher amant? tu pars; mais je l'ordonne :
Fuis lentement du moins, et que tes yeux distraits
Se retournent souvent vers ce triste palais;
Que ta liberté même ait pour toi peu de charmes,
Et pour la mériter donne-s-y quelques larmes.
Hélas! où ma douleur va-t-elle s'égarer?
Le destin pour jamais vient de nous séparer:
Je veux que Marius me soit encor fidele;
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruelle.
Mais Phénice revient.

SCENE VII.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah! que m'annonces-tu?

PHÉNICE.

Madame, le roi vient; armez-vous de vertu.

ARISBE.

Dieux! faut-il en un jour éprouver tant d'alarmes?

SCENE VIII.

HIEMPSAL, ARISBE, PHÉNICE.

HIEMPSAL, *au fond du théâtre.*

Ils mourroient glorieux en mourant sous les armes;
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort:
Soldats, je veux leur honte encor plus que leur mort.
Quoi, madame! c'est vous? j'ai peine à le comprendre;
Une telle rencontre a droit de me surprendre:
Que cherchez-vous ici dans l'instant précieux
Où le sommeil encor devroit fermer vos yeux?
Vous ne répondez point. On me trahit: cruelle,
Que de justes raisons de vous croire infidele!
Quel est votre pouvoir! pour sauver mon rival
Avez-vous pu séduire Amyntas et Nerbal?
Quoi! sont-ils avec vous tous deux d'intelligence?
Mais vous verrez bientôt éclater ma vengeance,
Dût périr ce que j'ai de plus cher dans ma cour;
J'en jure par le dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez. Je me lie au serment que vous faites;
Périssent les auteurs de vos peines secretes!
Seigneur, je borne là mes vœux les plus sacrés:

Je me justifierai plus que vous ne voudrez.

HIEMPSAL.

Ah! je vous aime encor; tâchez d'être innocente,
Madame. Mais Nerbal vient remplir mon attente.

SCENE IX.

HIEMPSAL, ARISBE, NERBAL, PHENICE.

HIEMPSAL.

Que m'apprend-on, Nerbal? qu'a-t-on fait des Romains?
Tu te tais: se sont-ils échappés de tes mains?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine:
Oui, leur perte, seigneur, étoit presque certaine;
Mais d'un bras invincible effet prodigieux!
J'ai vu.... Ma raison cherche à démentir mes yeux.

HIEMPSAL.

Quel est donc l'embarras où ton ame est réduite?
Que sont-ils devenus?

NERBAL.

Ardens à leur poursuite,
Déja nous approchions du détroit où la mer
Reçoit en mugissant le tribut du Ruber;
La nuit nous opposoit ses voiles les plus sombres;
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
Le vaisseau d'Amyntas prêt à les recevoir.

Lui-même, pour trahir votre juste vengeance,
Vers les deux Marius dans la barque s'avance:
Le perfide voudroit les ravir à nos coups,
Quand nous les enfermons entre le fleuve et nous.
Le peuple, réveillé par le bruit de leur fuite,
Accourt sur le rivage et marche à notre suite;
Et bientôt le Ruber voit deux mille Africains
Occupés sur ses bords à prendre deux Romains.
Alors ces deux guerriers que la foule environne
Nous opposent un front qu'aucun péril n'étonne;
Le désespoir les arme: ils s'élancent sur nous,
Et la Parque a juré de suivre tous leurs coups.
Cependant nous frappons: plus d'un Romain succombe;
Cethegus dans le choc frémit, chancelle, tombe,
Quand Marius, qui voit sa défaite en héros,
En combattant toujours laisse échapper ces mots:
Mon fils, c'est trop lutter contre les destinées;
J'immole mes vieux jours à tes jeunes années:
Va, traverse les flots; tandis que tu fuiras,
Seul de nos ennemis j'occuperai les bras;
Ta vie en sûreté suffit pour les confondre.
Le fils à ce discours s'arrête, et, sans répondre,
Dans ses bras tout sanglans saisissant ce héros,
Fier d'un si beau fardeau, s'élance dans les flots;
On le voit, soutenant une tête si chere,
D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son pere;
Et le pere, à nos coups se livrant tout entier,

Ne couvrir que son fils avec son bouclier.
Tout les sert contre nous; et le dieu qui les guide
Semble parer nos traits, rend l'onde plus rapide;
Le flot impétueux qui vient de les porter
S'enfle au bord de la barque, et leur aide à monter;
La rame fend les eaux, et dans notre poursuite
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

ARISBE.

C'est assez. Il est tems de vous désabuser,
Seigneur, et je n'ai plus rien à vous déguiser:
On vous trahit; ma main a conduit l'entreprise:
Je connois mon forfait; ma foi vous fut promise:
Sans consulter mes vœux cet hymen fut conclu;
Je suivois cependant un pouvoir absolu;
J'allois vous épouser: une vertu sévere
Me faisoit immoler à mon devoir austere.
Marius vint, m'aima; je l'aimai; mon amour
Fait le devoir des dieux en lui sauvant le jour.
Après un tel aveu, seigneur, vous pouvez croire
Qu'il ne me reste plus que d'assurer ma gloire.
Cette gloire aujourd'hui me défend d'être à vous:
J'aurois trop à rougir aux yeux de mon époux.
J'ai brûlé d'autres feux: c'est cette gloire même
Qui m'avoit ordonné d'éloigner ce que j'aime;
Dans ce même moment j'entends encor sa voix;
Elle parle; et voilà l'ordre que j'en reçois.

(*elle se frappe.*)

HIEMPSAL.

Ah, madame! Elle expire... et je sens que mon ame
N'avoit jamais brûlé d'une si vive flamme.
Dieux cruels, qui tenez notre sort en vos mains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains!

FIN DE MARIUS.

EXAMEN

DE MARIUS.

On a pu voir par l'épître dédicatoire et la préface de cette tragédie que le succès en fut d'abord foible, et que les critiques n'épargnerent point l'auteur. Toutes les fois qu'un poëte dramatique met le petit nombre de représentations qu'obtient son ouvrage sur le compte des saisons ou de la santé des acteurs, on peut affirmer, sans craindre de se tromper, qu'il appelle les évènemens au secours de son amour-propre; du moins cet usage a-t-il été généralement adopté de nos jours: en éloignant même toute idée de vanité, il est rare qu'un auteur ne soit disposé à contredire le jugement du parterre lorsqu'il lui a été défavorable. Plus un ouvrage a coûté de peines, plus celui qui l'a créé doit naturellement y tenir; et le petit nombre de tragédies restées au théâtre prouve suffisamment combien il est difficile de créer en ce genre. Il faut donc quelquefois pardonner à un poëte tragique l'obstination qu'il met à défendre ses conceptions, et ne point oublier que si le tems n'eût confirmé en grande partie les raisons que de Caux allegue à ses critiques, le ton d'assurance de sa préface seroit ridicule. Il est aussi nécessaire de remarquer qu'il ne mit point d'aigreur dans sa réponse, qu'il profita de plusieurs observations pour perfectionner son ouvrage, et que la premiere

opinion du public n'ayant point changé celle du prince de Conti et des autres personnes de nom et de mérite qui avoient entendu la lecture de Marius, l'auteur étoit autorisé à persister lui-même dans l'idée qu'il avoit de la beauté de son sujet. Nous ne pousserons pas plus loin nos réflexions sur la préface de cette tragédie; notre examen restera indépendant de tout ce qu'elle contient; car il est bien moins question dans cet ouvrage de discuter les causes du plus ou moins de succès qu'un auteur a d'abord obtenu, que de marquer les beautés et les défauts des pieces consacrées par le public et les véritables amis des lettres.

Nous avons, dans la notice sur de Caux, parlé des combinaisons dramatiques de la tragédie de Marius, et des défauts que nous avons cru remarquer dans le plan: il nous reste à faire quelques réflexions sur les caracteres des principaux personnages, et sur le style de l'auteur.

Marius s'annonce comme l'homme extraordinaire si bien peint par Salluste dans la guerre de Jugurtha. Sorti de parens obscurs, habitué dès sa jeunesse aux travaux les plus pénibles, aucun obstacle ne l'effraie, aucune force ne le retient, aucun revers ne le décourage; il tire de son ignorance même et de la grossièreté de ses mœurs une éloquence sauvage qui a autant d'énergie que d'originalité; il n'a dû son élévation qu'à de grandes qualités qui se mêloient aux vices les plus monstrueux: dans le malheur il montre la résignation calme et le courage tranquille d'un héros que les coups du sort ne peuvent abaisser, et qui semble

s'affermir à mesure que la fortune s'obstine à l'abattre. L'auteur lui fait raconter l'histoire de sa proscription et l'attentat qu'un Cimbre envoyé pour le faire périr n'osa consommer. Voici comme Lucain parle de cet évènement remarquable de la vie de Marius : « En vain « ses ennemis tiennent sa vie en leur pouvoir ; le « premier qui veut le frapper recule saisi de frayeur, « sa main tremblante laisse tomber le glaive ; il a vu à « travers les ténebres de la prison une lumiere resplen- « dissante ; il a vu les terribles déités qui punissent les « forfaits le menacer ; il a vu Marius dans tout l'éclat de « sa grandeur future ; il l'a entendu, et il a tremblé ». De Caux n'a point employé cette pompe poétique dans son récit ; il a senti que le détail des circonstances de la fuite de Marius devoit produire plus d'effet sur les spectateurs, que les idées un peu gigantesques de Lucain : il a très bien peint la situation de Marius fuyant sur une frêle barque ses ennemis qui le menacent du rivage, et l'irrésolution de ses compagnons qui n'osent ni s'éloigner ni se rapprocher du bord ; enfin, après que ce Romain, jeté dans une isle déserte, se retire dans des marais, et s'enfonce dans le limon, le poëte le représente livré à ses ennemis couvert de fange, et devenu méconnoissable :

Celui que l'on nommoit le fondateur de Rome
A peine en cet état eût passé pour un homme.

Marius, dans cette piece, vient chercher son fils à la cour de Numidie. Pour réussir dans son projet il se

fait passer pour le tribun que Sylla a chargé d'assassiner son rival, et il feint qu'il a consommé ce meurtre. Quoiqu'il mette beaucoup de présence d'esprit et de prudence dans sa conduite, on ne tarde pas à soupçonner quel il est; on le reconnoît; et Marius, fatigué de se déguiser pendant si long-tems, répond à Hiempsal par ces beaux vers:

Enfin de mes projets le ciel veut se jouer;
Mais mon nom est trop beau pour le désavouer:
Oui, je suis Marius.

Le caractere de Caïus Marius paroît très bien tracé; on retrouve en lui ce mélange de grandeur et de férocité qui fut la source de ses belles actions et de ses crimes; on distingue aussi dans ce rôle la physionomie de ces hommes appelés à d'illustres destinées, sans que leur vertu justifie leur élévation, et que la providence conduit d'abord au plus haut degré de prospérité pour les condamner ensuite aux humiliations et aux infortunes les plus cruelles. Cette idée que de Caux a su répandre dans l'ensemble du rôle de Marius a été très bien rendue par Lucain dans le second livre de sa Pharsale:

Ille fuit vitæ Mario modus, omnia passo
Quæ pejor fortuna potest, atque omnibus uso
Quæ melior; mensoque homini quid fata pararent.

Le caractere du jeune Marius est moins soutenu que celui de son pere; on desireroit qu'il fît plus d'efforts

pour étouffer son amour, et qu'Arisbe, à laquelle l'auteur a donné un caractere très élevé, eût moins de supériorité sur son amant. De Caux paroît avoir imité Corneille dans cette combinaison. On a reconnu, depuis que Racine a ouvert de nouvelles routes aux poëtes tragiques, que les sentimens d'un héroïsme exalté conviennent beaucoup plus aux hommes qu'aux femmes, qui, même dans les situations les plus violentes, n'excitent pas un grand intérêt si elles ne conservent pas leur caractere général de modestie, de douceur, et de réserve.

Le rôle d'Hiempsal rappelle très bien la foiblesse et la perfidie des rois qui luttoient en vain contre la puissance romaine. Ce caractere, dont celui de Prusias a pu donner l'idée, entre heureusement dans l'ensemble de cette piece.

Le style de de Caux est pompeux et brillant; mais il n'est pas exempt de défauts; on y desireroit souvent plus de naturel et plus d'élégance : comme celui de Lucain, il abonde en grands mots et en pensées gigantesques; les mouvemens n'en sont pas assez variés, et il offre trop souvent les mêmes images.

Quoique l'auteur n'eût pas pris Racine pour modele, on trouve dans Marius une imitation heureuse d'un des plus beaux morceaux de Mithridate. Lorsque ce prince instruit ses enfans de ses projets sur Rome, il leur parle du chemin qu'il suivra pour arriver en Italie :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours? etc.

Cethegus, dans la tragédie de de Caux, indique au jeune Marius les moyens de revenir à Rome :

Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux
Jusqu'aux lieux où la mer le reçoit dans ses eaux;
De là nous avançant vers l'isle de Cercine,
Deux jours nous feront voir les murs de Terracine;
Et bientôt l'Etrurie, au bruit d'un si grand nom,
Recevra votre flotte au port de Télamon.

Ces vers ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Racine; mais ils ont de la précision et de l'éclat, qualités qui se trouvent rarement unies.

FIN DE L'EXAMEN DE MARIUS.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DU SECOND VOLUME.










BIBLIOTECA